

DAD A UN

CIÓN

M. M. RIFAÏ

L'AGONIE  
DU  
POLITOISME

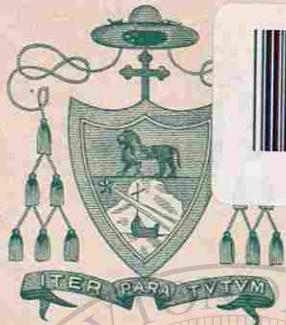
BX1780

R5

1905

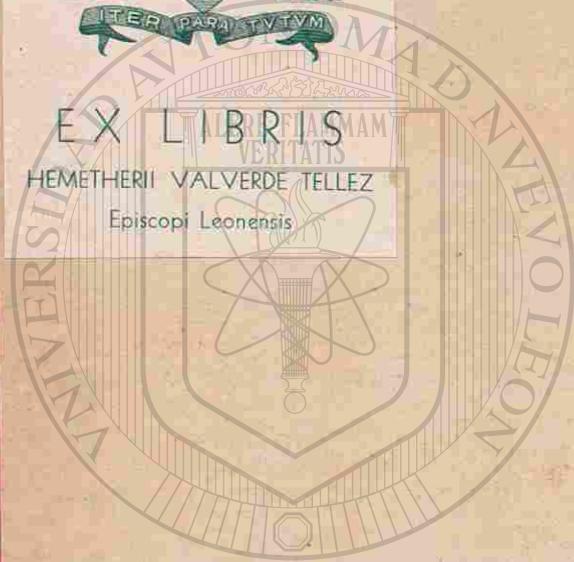
c.1

005231



1080020786

EX LIBRIS  
HEMETHERII VALVERDE TELLEZ  
Episcopi Leonensis

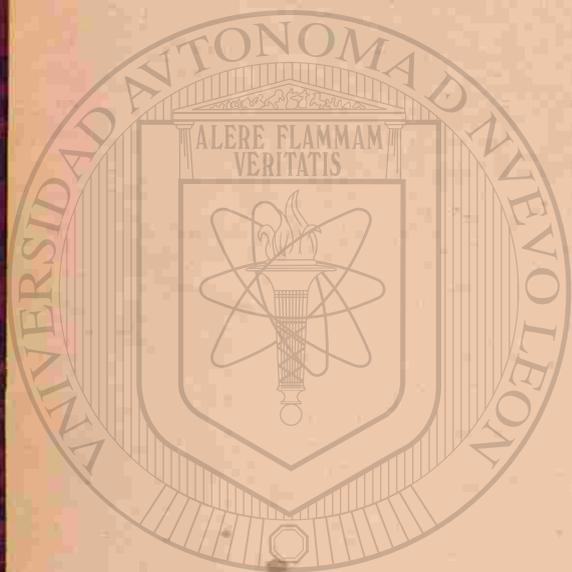


UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



D<sup>r</sup> MARCEL RIFAUX

## L'AGONIE

DU

# CATHOLICISME...?

- I — L'INELUCTABLE PROBLÈME
- II — L'EXISTENCE DE DIEU ET LA SCIENCE CONTEMPORAINE
- III — L'ÂME HUMAINE DEVANT LES SCIENCES PHYSICO-BILOGIQUES
- IV — LE CHRIST DEVANT LA CRITIQUE
- V — PEUT-ON INTELLECTUELLEMENT RESTER ENCORE CATHOLIQUE ?
- VI — CONCLUSION

*Troisième édition*



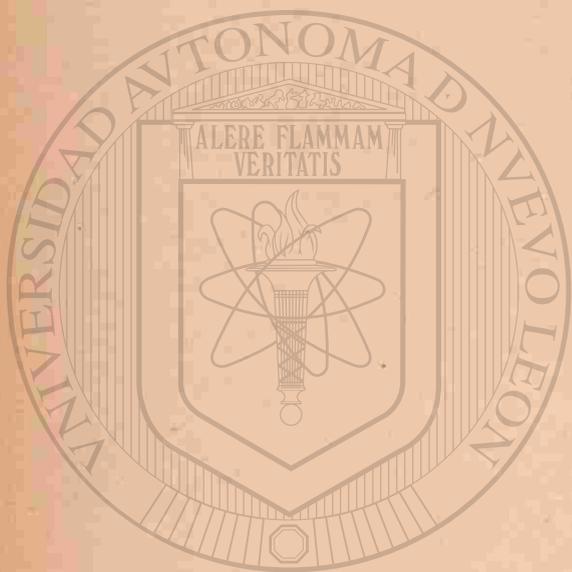
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

PARIS  
LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C<sup>ie</sup>, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6<sup>e</sup>



L'AGONIE

DU

CATHOLICISME...?

« J'ay seulement fait ici un amas de  
fleurs estrangieres, n'y ayant fourni da  
mien que le filet a les lier. »

MONTAIGNE.

---

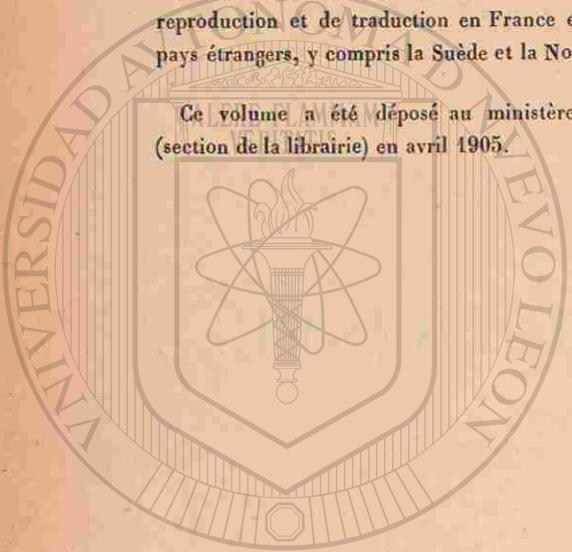
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction en France et dans tous les pays étrangers, y compris la Suède et la Norvège.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en avril 1905.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE LEÓN  
DIRECCIÓN GENERAL DE

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET C<sup>ie</sup>, 8, RUE GARANCIÈRE. — 6702.

NOUVELLE PUBLICATION DE LA LIBRAIRIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE, A PARIS

LA VIE PARISIENNE A TRAVERS LE XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

# PARIS

de 1800 à 1900

D'APRÈS LES ESTAMPES ET LES MÉMOIRES DU TEMPS

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

CHARLES SIMOND

AVEC LE CONCOURS ET LA COLLABORATION DE

MM. H. D'ALMÉRAS, Ph. AUDEBRAND, L. AUGÉ DE LASSUS, A. BARRAU, J. BAINVILLE, E. BEAUREPAIRE, EMILÉ BERR, HENRY BOUCHOT, F. BOURNON, GEORGES CAIN, FERNAND CALMETTES, JULES CLARETIE, LÉO CLARETIE, FRANÇOIS COPPÉE, PAUL COTTIN, RAOUL DEBERDT, PIERRE DE NOLHAC, R.-M. FERRY, A. FRANKLIN, FRANTZ FUNCK-BRENTANO, ANDRÉ HALLAYS, R. HERBET, JEAN HESS, HENRY HOUSSAYE, FÉLIX JEANTET, HENRY JOUIN, G. LABADIE-LAGRAVE, ALFRED LAMOUROUX, LORÉDAN LARCHEY, G. LARROUMET, P. LE VAYER, Fr. LOLIÉ, PAUL et VICTOR MARGUERITE, F. MAZEROLLES, ALBERT MAIGNAN, A. MÉRIÈRES, G. MONTORGUEIL, EUGÈNE MUNTZ, CHARLES NORMAND, PÉRI, D<sup>r</sup> ROBINET, J. ROBIGNY, C. SELLIER, CHARLES SIMOND, ALBERT SOREL, PAUL THUREAU-DANGIN, MAURICE TOURNEUX, JULES TROUBAT, G. SYVETON, ALBERT VANDAL, HENRI WALLON.

Ouvrage orné de plus de 6,000 gravures en fac-similé, d'après les documents et originaux.

Le développement de Paris dans le cours du siècle qui vient de finir est le fait historique le plus considérable des temps modernes. Paris déborde maintenant de ses ceintures de pierres, sa population se compte par millions et s'accroît sans cesse. Son activité commerciale et industrielle est énorme. Dans le domaine de la pensée, son action est universelle. Cité rayonnante par excellence, elle est comme un phare gigantesque dont les rayons éclairent le monde tout entier.

Centre d'attraction pour les intelligences, nul point du globe n'en réunit un aussi grand nombre. Il en résulte une vie d'une intensité extraordinaire qui a des répercussions non seulement sur notre pays, mais sur toutes les nations. Aussi la grande ville a-t-elle conquis une place prépondérante, et l'on se demande aujourd'hui par quelles phases successives elle a passé dans le cours du siècle pour arriver à cette situation particulière, opérer ses transformations, réaliser ses embellissements, jouer le rôle politique que tout le monde connaît. En présence de ce triomphe, il importait de fixer par le livre le récit des événements, de retracer la vie de Paris pendant ces cent dernières années. A cette vie prodigieuse il fallait un livre hors de pair; tâche colossale s'il en fut, mais que MM. Plon-Nourrit et C<sup>ie</sup>, éditeurs, ont pu mener à bonne fin dans l'ouvrage qu'ils font paraître aujourd'hui sous le titre de : *Paris de 1800 à 1900*.

P. S. 2.

La direction de ce travail a été confiée à M. Charles Simond, qui sut s'entourer de tout ce que Paris compte de personnalités littéraires, d'érudits, d'hommes intelligents capables de faire de cette œuvre un véritable monument.

## LE TEXTE

L'ouvrage fait revivre, jour par jour, en ces cent années, tous les événements remarquables, les actions glorieuses, les plaisirs, les deuils, les crimes, les causes célèbres, les illustrations politiques, militaires, littéraires, scientifiques, artistiques; la vie dans les salons et au théâtre, les bals, les courses, les modes, la caricature, les expositions, et jusqu'aux petits métiers de l'industrie parisienne, qui ne sont pas oubliés.

*Paris de 1800 à 1900* rappelle au souvenir, par le témoignage des contemporains, tout ce qui a captivé, occupé, préoccupé, d'après les journaux, mémoires du temps, pamphlets, pièces des archives, relations de voyageurs étrangers, publications de tout genre ou documents inédits, etc.

*La Vie de Paris à travers le dix-neuvième siècle* est ainsi racontée d'année en année par les meilleurs écrivains de nos jours, en des récits suivis, constituant, dans leur ensemble et sous tous les aspects, l'histoire complète de Paris de 1800 à 1900. Elle est présentée en cent tableaux chronologiques (un par année) donnant de date en date tous les faits, tous les événements sensationnels, et cela avec les *portraits de toutes les célébrités du jour*; les bruits de la rue, les premières des théâtres, les livres nouveaux, les prix des Salons et les prix de Rome, les statistiques de population, la nécrologie, etc.

## L'ILLUSTRATION

L'illustration remet sous les yeux du lecteur, par l'image, toutes les choses vues et vécues dans le cours de ces cent années. Les progrès réalisés dans les arts graphiques ont permis de donner la reproduction des documents eux-mêmes au moyen de la photographie, ce qui leur donne une exactitude parfaite. Les gravures, au nombre de plus de 6,000, ont été exécutées avec le plus grand soin, et l'impression sur beau papier satiné leur donne un cachet artistique tout particulier. Elles sont obtenues d'après les estampes de la Bibliothèque nationale, du musée Carnavalet, du Louvre, des collections particulières; d'après les médailles du musée de la Monnaie, les collections de l'École des beaux-arts, etc. C'est un véritable trésor de documents qui se trouve réuni dans l'ouvrage: Plans de Paris, — Emblèmes et armoiries, — Événements: fêtes publiques, cérémonies, solennités; — Monuments: *Paris qui s'en va*, *Paris qui vient*; — Vie des rues de Paris: voitures, cris et personnages typiques, petits métiers, jouets populaires; — Théâtres: acteurs, actrices, scènes et décors; — Salons artistiques, — Prix de Rome, — Médailles, — Vignettes, — une multitude de caricatures, — toutes les modes du siècle, et enfin 2,000 portraits environ d'hommes et de femmes célèbres.

Réalisé ainsi, *Paris de 1800 à 1900* réunit un nombre de documents qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Il embrasse tout, et la vie de toutes les classes de la société. Non pas l'histoire se bornant à des faits politiques, à des combinaisons diplomatiques, à des descriptions de batailles ou à des négociations de traités; mais l'histoire qui nous apprend comment vivaient nos pères. C'est la bonne méthode historique, celle qui nous donne une véritable sensation de vie.

Aucune classe ne se désintéressera de cet ouvrage: l'homme de lettres, l'artiste, le professeur, l'étudiant, le militaire, l'avocat, l'érudit, ou simplement l'homme qui cherche à élever le niveau de ses connaissances, tous puiseront dans cette multitude de documents accumulés des renseignements à l'infini.

L'artisan y verra comment travaillaient ceux qui l'ont précédé dans la même profession; le commerçant, comment on pratiquait le commerce avant lui. Les quartiers privilégiés aux diverses époques y sont signalés; rien n'est plus instructif pour lui que de suivre ces changements à travers le temps.

La femme, qui s'intéresse particulièrement à la mode, aura le plaisir de trouver dans cet ouvrage toute son histoire pendant le siècle; non point seulement la description des costumes, mais des gravures reproduisant fidèlement la mode dans tous ses détails: coiffures, vêtements, parures, etc. C'est une des curiosités, et non la moindre.

Tous les Parisiens voudront posséder cet ouvrage, et il n'y aura pas un Français, fût-il des provinces les plus reculées; pas un étranger, de ceux qui ont entrevu Paris, qui ne veuille l'acquérir; car c'est la vie de Paris, c'est aussi la vie de la France et, dans une certaine mesure, la vie du monde.

*Paris de 1800 à 1900* est complet en trois volumes grand in-8<sup>o</sup> (0<sup>m</sup>,19x0<sup>m</sup>,28) d'environ 2,400 pages de texte, ornées de plus de 6,000 gravures. Le prix de l'ouvrage complet est de 45 francs broché, et de 60 francs relié.

C'est un véritable tour de force qu'ont réalisé les éditeurs en conservant ce prix à un ouvrage qui, en raison du nombre de gravures qu'il contient et des soins apportés à son impression, vaut certainement beaucoup plus. Mais ils ont voulu qu'il fût à la portée de toutes les bourses, non seulement par son prix peu élevé, mais encore par les facilités de l'acquérir, en acceptant des souscriptions

## Payables 5 francs par mois

sans augmentation des prix indiqués plus haut et sans frais de recouvrement pour le souscripteur.

Les trois volumes entièrement achevés seront expédiés de suite aux souscripteurs. Les envois seront faits *franco de port*.

Aucun versement d'avance; le premier ne devra être fait qu'après la réception de l'ouvrage, car les éditeurs tiennent essentiellement à ce que chaque acheteur se rende compte avant tout paiement de la beauté de l'édition et de l'exactitude de la description succincte que nous venons d'en faire.

Comme toutes les belles éditions, le tirage de *Paris de 1800 à 1900* est limité; nous engageons donc nos lecteurs à faire parvenir au plus tôt leur souscription, en adressant aux éditeurs le bulletin ci-joint. Les demandes seront servies dans l'ordre d'arrivée, dans la huitaine.

Voir à la page suivante les conditions de paiement.

## Conditions de paiement

Par quittance de 5 francs, du 1<sup>er</sup> au 5 de chaque mois, pour les souscripteurs de France, Algérie, Tunisie, Belgique, Suisse et Alsace-Lorraine.

Pour les souscripteurs des autres pays

1<sup>o</sup> Ouvrage broché, 25 francs en envoyant le bulletin de souscription, et le complément en deux versements de 10 francs, de deux mois en deux mois, par mandat-poste ou valeur à vue sur Paris, adressés aux éditeurs.

2<sup>o</sup> Ouvrage relié : 30 francs en souscrivant, et le complément en trois versements de 10 francs, de deux mois en deux mois, par mandat-poste ou valeur à vue sur Paris, adressés aux éditeurs.

Pour paiement au comptant, remise 10 pour 100.

### BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je, soussigné, déclare souscrire à un exemplaire de *Paris de 1800 à 1900*, en trois volumes in-8<sup>o</sup>, au prix de 45 francs brochés, ou 60 francs reliés<sup>1</sup>, que je m'engage à payer comme suit :

.....  
jusqu'à complète libération de la somme totale.

Les trois volumes me seront adressés de suite, franco de port et d'emballage.

Nom et prénoms ..... Le .....  
.....

Profession ou qualité ..... (SIGNATURE)

Adresse<sup>2</sup> .....  
.....

Expédition par la gare de .....

<sup>1</sup> Rayer les mots inutiles.

<sup>2</sup> Ecrire très lisiblement l'adresse et les indications pour l'expédition.

Rédiger le bulletin selon les conditions indiquées plus haut.

Renvoyer ce bulletin et l'adresser à MM. PLON-NOURRIT et C<sup>ie</sup>, éditeurs, 8, rue Garancière, Paris (6<sup>e</sup>), ou à son libraire.

**AVIS IMPORTANT** Toute convention, verbale ou écrite, faite en dehors du présent prospectus est nulle à l'égard de MM. Plon-Nourrit et C<sup>ie</sup>, éditeurs.

Aucun versement ne doit être fait aux courtiers, qui n'ont pas qualité pour recevoir ; les recouvrements sont faits sans frais par les éditeurs.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET C<sup>ie</sup>, 8, RUE GARANCIÈRE, 6<sup>e</sup>. — 6632.

## L'AGONIE

DU

# CATHOLICISME...?

PAR

LE D<sup>r</sup> MARCEL RIFAUX

- I — L'INÉLUCTABLE PROBLÈME
- II — L'EXISTENCE DE DIEU ET LA SCIENCE CONTEMPORAINE
- III — L'ÂME HUMAINE DEVANT LES SCIENCES PHYSICO-BILOGIQUES
- IV — LE CHRIST DEVANT LA CRITIQUE
- V — PEUT-ON INTELLECTUELLEMENT RESTER ENCORE CATHOLIQUE ?
- VI — CONCLUSION

Troisième édition



PARIS

LIBRAIRIE PLON  
PLON-NOURRIT ET C<sup>ie</sup>, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6<sup>e</sup>

1905

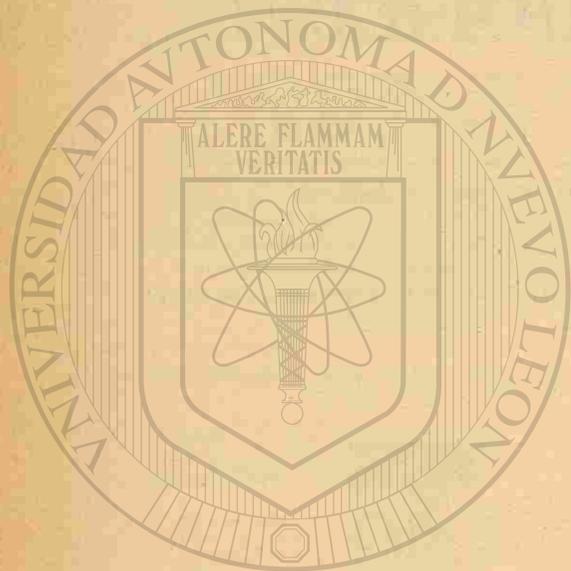


Capilla Alfonsina  
Biblioteca Universitaria

44894

Bx1780

RS



A MON AMI

LÉON CHEVRIER

*En souvenir de nos étapes à la poursuite de la vérité*

M. R.

UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN  
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

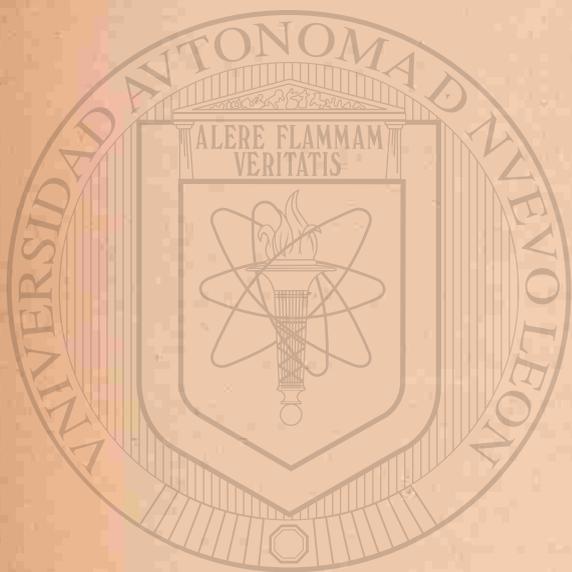


FORMA DE CONTABILIDAD  
VALOR DE CONTABILIDAD



Capilla Alfonso  
Universidad Autónoma de Nuevo León

008231



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

## AVANT-PROPOS

Humble médecin de province, je ne suis ni philosophe ni théologien. Ce n'est donc point un livre didactique que je présente ici.

Il se trouvera, je n'en doute pas, des lecteurs qui souriront de la naïve confiance d'un homme qui en moins de trois cent cinquante pages ne craint point d'aborder les problèmes les plus ardues qui aient jamais sollicité notre attention.

Cependant, si l'on veut bien m'accorder que tout homme qui pense doit, sous peine

d'être inconscient ou illogique, vérifier pour son compte personnel les conceptions philosophiques et religieuses qu'il met à la base de sa vie intellectuelle et morale, cette tentative apparaîtra pour le moins fort légitime.

Si seuls les spécialistes et les érudits avaient le droit de se faire une conviction vivante sur les questions qui intéressent au suprême degré toute âme humaine, quelques centaines d'hommes au plus pourraient se croire autorisés à résoudre le problème de nos destinées.

Il me semble au contraire que tout homme qui vit d'une façon consciente peut avoir son mot à dire sur ces délicates questions.

Et peut-être même n'est-il pas indifférent aux philosophes et aux critiques de connaître, dans toute leur sincérité, les raisons intellectuelles et morales qui font de

chacun de nous pris en particulier un croyant ou un incroyant.

Mais il y a plus :

Quand on a traversé personnellement des alternatives de doute et de certitude, quand on a cruellement souffert pour conquérir la paix de l'esprit, on ne peut s'empêcher de songer à tous ces frères inconnus qui, meurtris, se débattent dans les mêmes crises, mais qui, moins heureux que vous, n'ont pas encore trouvé cette sérénité sans laquelle il est impossible de traverser la vie d'un pas joyeux et allègre.

On est facilement tenté de croire que les obstacles qui les arrêtent dans leur marche vers la lumière ne sont pas au fond plus redoutables que ceux qui vous arrêtaient vous-même.

Comment ne pas espérer alors que les raisons qui nous ont pacifié aux heures

noires du doute, ne seront pas de nature à pacifier aussi ceux qui précisément ont la même mentalité que vous?

La science et la pratique de la vie nous apprennent, du reste, que, si petit soit-il, il n'est point d'effort inutile. Un seul être au monde eût-il, grâce à vous, retrouvé la douce joie de se sentir désormais en quiétude, qu'il faudrait être joyeux soi-même de la fécondité de sa tâche.

Et puis, quand on a personnellement expérimenté, que toutes les fois que l'on s'éloigne de l'esprit de l'Évangile, on devient socialement moins bon, c'est-à-dire moins humain, moins compatissant, moins tendre, moins indulgent pour tous, on se sent alors animé de l'esprit de conquête.

Dans son essence la religion du Christ est bien la religion de l'amour de la justice et du pardon.

« Bienheureux ceux qui sont doux.

« Bienheureux ceux qui ont faim et soif de justice.

« Bienheureux les miséricordieux.

« Faites du bien même à ceux qui vous haïssent.

« Aimez vos ennemis.

« Pardonnez toujours.

« Ne jugez point, afin que vous ne soyez point jugé.

« Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la pierre le premier. »

Quelle admirable doctrine que celle du Christ!

Quand on a bien compris tout cela, on se sent tout simplement fier d'être catholique.

Et quand même on ne résoudrait pas immédiatement quelques difficultés intellectuelles, difficultés de détail, le plus souvent, il suffirait d'avoir vécu pleinement une

heure de christianisme pour comprendre qu'on ne pourrait personnellement renoncer à sa foi sans subir une déchéance morale.

Du reste, comme l'écrivait dans *La Revue* le vicomte R. d'Adhémar, maître de conférences à l'université catholique de Lille :

« Ni la science, ni la philosophie, ni *a fortiori* le sens commun ne nous donnent le moyen d'orienter notre vie avec une parfaite sécurité; aucune de ces attitudes, ni celle du philosophe, ne saurait être une « position totale » de l'homme en face de « l'univers total ». Cette position totale, cette orientation d'ensemble, c'est à la religion chrétienne que nous devons la demander. Ce n'est guère discutable que la Religion chrétienne soit transcendante par rapport aux autres. Parmi les confessions chrétiennes, l'Église catholique romaine est

la plus dotée de *positivité*, et d'un *dynamisme intérieur puissant et régulier*. Je crois avoir assez dit que les reproches que l'on peut adresser aux catholiques, en tant qu'individus et en tant que nations, tiennent à ce qu'ils ont abusé et mal utilisé des ressources que leur offre l'Église pour les aider à réaliser un idéal de vie très haute, moralement et même naturellement. Je n'ai pas craint de dire que l'institution de l'Église catholique soulève de très gros problèmes. Le catholique doit trouver un état d'équilibre entre l'*attitude individualiste* et l'*attitude sociale*; il doit sauvegarder tous les droits de *la raison*, et laisser sa place légitime à *une certaine autorité spirituelle*. Tout cela ne s'obtient pas sans un grand travail, sans une réelle énergie, sans une certaine sagesse.

« Mais si l'Église catholique, plus que

toute autre, pose de redoutables problèmes devant l'intelligence et la conscience des fidèles, je dis qu'alors l'Église catholique est plus *vivante* que toute autre. Si la situation du catholique, en tant qu'homme, citoyen, savant, philosophe, est plus complexe, plus laborieuse que la situation du protestant, ou de l'homme séparé de toute Église positive, c'est que cette situation correspond à plus de vie, partant à plus de vérité (1). »

Docteur Marcel RIFAUX.

Chalon-sur-Saône, 15 mars 1905.

(1) Vicomte R. d'Adhémar, docteur ès sciences mathématiques. *La Revue*, 15 août 1904. (Catholicisme et Protestantisme.) A méditer aussi cette phrase du même auteur : « L'Église n'est pas un foyer d'intolérance et de fanatisme et ceux parmi les catholiques qui voudraient être sectaires sont ceux en qui une dose d'esprit païen a subsisté. »

## L'AGONIE

DU

# CATHOLICISME...?

## CHAPITRE PREMIER

### L'INÉLUCTABLE PROBLÈME

*Nous assistons à l'agonie de toutes les religions. Le catholicisme lui-même, malgré le prestige qu'il ne cessa d'exercer sur les âmes pendant des siècles, se meurt d'inanition. En vain ses prêtres, du geste qui sème, jettent dans les sillons de la pensée contemporaine la semence de leur foi; désormais frappée de stérilité, elle ne saurait plus germer.*

*Parallèlement, la raison libre et affran-*

toute autre, pose de redoutables problèmes devant l'intelligence et la conscience des fidèles, je dis qu'alors l'Église catholique est plus *vivante* que toute autre. Si la situation du catholique, en tant qu'homme, citoyen, savant, philosophe, est plus complexe, plus laborieuse que la situation du protestant, ou de l'homme séparé de toute Église positive, c'est que cette situation correspond à plus de vie, partant à plus de vérité (1). »

Docteur Marcel RIFAUX.

Chalon-sur-Saône, 15 mars 1905.

(1) Vicomte R. d'Adhémar, docteur ès sciences mathématiques. *La Revue*, 15 août 1904. (Catholicisme et Protestantisme.) A méditer aussi cette phrase du même auteur : « L'Église n'est pas un foyer d'intolérance et de fanatisme et ceux parmi les catholiques qui voudraient être sectaires sont ceux en qui une dose d'esprit païen a subsisté. »

## L'AGONIE

DU

# CATHOLICISME...?

### CHAPITRE PREMIER

#### L'INÉLUCTABLE PROBLÈME

*Nous assistons à l'agonie de toutes les religions. Le catholicisme lui-même, malgré le prestige qu'il ne cessa d'exercer sur les âmes pendant des siècles, se meurt d'inanition. En vain ses prêtres, du geste qui sème, jettent dans les sillons de la pensée contemporaine la semence de leur foi; désormais frappée de stérilité, elle ne saurait plus germer.*

*Parallèlement, la raison libre et affran-*

chie des dogmes qui la tenaient en tutelle, reconquiert sa puissance native et projette sur le monde son incomparable clarté. Sa chaude lumière se joue victorieusement de l'obscurité théologique qui enténébrait les âmes et les cerveaux; et l'homme, quittant à tout jamais les régions mythiques de la croyance, touche enfin la terre ferme de la réalité et peut jouir en paix des clairs matins de la pensée humaine.

Entre la raison et l'Église la rupture est définitivement consommée et entre elles se creuse un abîme chaque jour plus infranchissable.

Et, en effet, « les religions font des esclaves et la raison est libératrice; — les religions ferment les portes de l'avenir, la raison rouvre ses portes sur l'inconnu. Les religions agenouillent l'homme dans un temple fermé, la raison brise les murailles des temples (1). »

(1) Henry BÉRENGER, *Raison et religion*. Journal la Raison, 21 décembre 1902, n° 102.

*Est-il divorce plus motivé que celui-là?*

La science, auguste fille de la raison, parachève son œuvre. Les horizons nouveaux qui s'ouvrent devant elle semblent infinis. Dans la lutte tragique qu'elle ne cesse de livrer au surnaturel, elle avance chaque jour plus victorieuse. Les sciences physiques et biologiques, armées de méthodes rigoureuses, se sont attaquées aux origines non seulement de l'homme mais de la vie elle-même, et ont substitué les théories naturalistes aux théories bibliques jusqu'ici universellement admises. Le dernier cristal du divin qui fascinait les masses s'est définitivement sublimé dans la cornue d'un Berthelot.

Les sciences historiques, s'inspirant des mêmes méthodes, n'ont pas été moins destructives de l'élément surnaturel. Les prétendues révélations divines, l'authenticité des prophéties, les miracles bibliques et évangéliques se sont évanouis comme des

fantômes irréels à l'examen patient de la critique.

Si bien que « s'il y a aujourd'hui des sujets de controverse périmée, a-t-on pu dire, le catholicisme romain en est un, non moins que le polythéisme grec ou le manichéisme persan (1). »

Malgré cette condamnation sans appel, sur le double terrain de la science et de la raison, le catholicisme n'en continue pas moins à relever orgueilleusement la tête.

Avec une ardeur qui n'a d'égale que la profondeur de son esprit de domination, l'Église ne craint point de se jeter dans l'arène politique, et, flairant dans la démocratie la suprême puissance de demain, elle jette aux foules crédules l'appât de ses doctrines mensongères.

Mais, ici comme ailleurs, elle sera vaincue, car, quels que soient ses déguisements,

(1) H. BÉRENGER, *la Raison*, 30 novembre 1902, n° 99.  
« Avec eux... pas de controverse. »

elle synthétise toutes les doctrines contraires à l'esprit moderne et, sur le terrain social comme sur celui de la science et de la raison, la marche en arrière n'est plus possible.

Les foules éclairées et conscientes de leurs droits ne se laissent déjà plus bernier par les déclarations soi-disant républicaines de tous les fils de l'Église.

« La réaction n'a pas d'autre âme que le cléricisme (1) », nul ne l'ignore et chacun sait que derrière les ralliés et les républicains de façade s'embusquent tous les prétoriens et tous les survivants des régimes passés. Vienne l'heure favorable, ils étrangleront la gueuse sans autre forme de procès.

Leurs effusions démocratiques ne sont pas plus sincères. En lançant à toutes voiles la barque de l'Église sur le courant qui emporte tous les esprits et tous les cœurs vers

(1) Congrès de la libre-pensée du XV<sup>e</sup>. *La Raison*, 23 novembre 1902, n° 98.

des régions plus humaines et plus tempérées de justice, le pape Léon XIII restait fidèle à l'esprit de diplomatie et d'habileté de l'Église romaine.

Mais le peuple, éternel souffrant, mais l'ouvrier, éternel persécuté, ne veulent plus être dupes du « charlatanisme des sacerdoces ». Ils connaissent la morgue des conservateurs et n'ignorent pas que s'ils vont au peuple, c'est plutôt pour l'asservir que pour le servir. Les prêtres leur ont bien appris « que le royaume du Christ n'est pas de ce monde », mais les richesses de l'Église les déconcertent. Ils ont bien lu quelque part que les moines inscrivaient sur leur charte le vœu de pauvreté, mais l'accumulation des capitaux dans certaines mains congréganistes, mais l'importance et le luxe de certains de ces asiles de la pauvreté confondent leur esprit simpliste.

La conclusion s'impose donc d'elle-même : au nom de la Science, de la Raison, de la

Politique, de la Démocratie, nous devons nous séparer violemment de toutes les religions. Et du reste, comme le dit si bien Henry Bérenger : « Un prêtre catholique, comme d'ailleurs un prêtre quelconque, ne peut aujourd'hui nous apparaître que comme un imposteur ou un imbécile !... Avec le catholicisme, croyez-moi, il n'est d'autre controverse possible que de l'écraser comme une vieillerie malfaisante (1). »

.....

Telle est, résumée aussi fidèlement que possible, la doctrine de tous ceux qui, depuis ces dernières années surtout, engagent une lutte passionnée contre les croyances religieuses. Nous ne pensons pas dans cet exposé avoir atténué leurs griefs; nous avons essayé, au contraire, en toute loyauté, de les grouper dans une vue d'ensemble pour leur donner plus de force.

(1) *La Raison*, 30 novembre 1902.

Il ne faut pas se le dissimuler, ces idées sont l'apanage d'un grand nombre. Elles ont leur organe officiel et sont défendues et propagées par un groupe de militants vraiment passés maîtres dans l'art de faire de « l'action ».

Ces théories passionnées ne sont plus seulement l'arme journalière de quelque politicien bruyant, mais, indice plus grave, elles ont troublé l'atmosphère pacifique des laboratoires et ont enfiévré jusqu'aux chaires jadis sereines de l'Université !

Au milieu de ce déchaînement des esprits, quel est et quel doit être l'attitude des croyants? J'entends du croyant qui veut rester sincère et loyal envers lui-même. Pour ma part, je ne connais rien de plus tragique que la situation d'un homme dont la conscience intellectuelle, devenue incertaine, oscille entre l'affirmation intérieure de sa foi et le doute angoissant qui le torture jusque dans la profondeur de son être.

Et, en toute loyauté, quel est celui de nous, croyant ou incroyant, qui, à certaines heures où notre conscience semble plus aiguë, plus affinée, plus nerveuse, n'a pas vécu et souffert des angoisses de l'incertitude?

Oh non ! quoi qu'en ait dit Montaigne, le doute n'est pas un mol oreiller même pour une tête bien faite. Le doute, je n'en discute pas, peut être l'aiguillon salutaire, l'agent d'affranchissement nécessaire, mais le doute ne va pas sans la souffrance.

Il n'est pas, il est vrai, de plus vive jouissance intellectuelle que celle de poursuivre un problème subtil, purement spéculatif, dont la solution n'intéresse pas notre vie elle-même; mais, quand de cette solution dépend l'orientation et le sens de notre vie morale, quand le problème à résoudre est celui de nos destinées éternelles, la curiosité intellectuelle, pour qui veut réfléchir, cède vite le pas à l'angoisse et au vertige.

Certains vous disent à quoi bon se torturer l'esprit et la volonté à la recherche d'une vérité sur laquelle nous n'avons point de prise, à la poursuite d'un absolu qui n'a pas de commune mesure avec notre intelligence? et puis, en fin de compte, est-il une vérité (1)? Tout n'est-il pas relatif? Ne conditionnons-nous pas nous-même cette prétendue vérité que nous poursuivons en essayant de l'objectiver?

Vivez donc en paix et faites converger les forces de votre intelligence vers un but plus positif et partant plus utile à l'humanité.

Telle est la réponse que nous avons sur-

(1) « Mais, répond Armand Sabattier, doyen de la faculté des sciences de l'université de Montpellier, on aura beau proclamer le dogme de l'agnosticisme et du positivisme, on n'empêchera pas les hommes de se préoccuper de la signification de leur destinée présente et de leur destinée future. Il s'agit là d'intérêts trop majeurs pour qu'ils en détournent les regards. »

*Philosophie de l'effort, essais philosophiques d'un naturaliste.* Paris, Alcan, 1903, p. 461.

prise maintes fois sur les lèvres d'hommes de toutes conditions, dont nous nous efforçons d'analyser la croyance en vue d'un travail que nous publierons plus tard.

A ceux qui affectent ainsi ce suprême détachement vis-à-vis des questions éternelles, j'avoue qu'il est extrêmement difficile de répondre. Il y a là souvent une attitude inconsciemment orgueilleuse, parfois une infirmité de la pensée, le plus souvent une paresse invétérée de l'esprit.

Sans doute, je ne l'ignore pas, que d'âmes frustes et neuves n'ont jamais encore reçu la plus légère semence d'idées! Combien, par rapport aux idées métaphysiques, vivent de la sérénité imperturbable du végétal qui pousse selon les lois de son être, à tout jamais inconscient de son origine et de sa fin!

Que de fois, nous-mêmes, en parcourant nos plaines, n'avons-nous pas envié la placidité intellectuelle du laboureur qui, dès

l'aube, sillonne inlassablement son champ et semble partager le doux calme des bœufs qui conduisent sa charrue! Qu'il soit croyant ou incroyant, le doute n'a pas trouvé la moindre fissure pour se glisser dans son âme; ses virtualités métaphysiques restent vierges, et en jetant son grain dans le sillon qu'il vient d'ouvrir, toute son âme est absorbée par la vision de la moisson fauve qu'il fauchera sous l'ardent soleil de juin et nulle autre pensée ne ride l'impassibilité de sa conscience, car, pour lui, sa moisson synthétise toutes ses espérances.

Mais parmi ceux qui lisent, ne fût-ce que leurs journaux, parmi ceux qui, jusque dans les plus humbles villages, ont la prétention de diriger l'opinion et de se réclamer de la raison raisonnante, combien ont-ils le droit d'opposer une fin de non-recevoir aux questions de l'au-delà?

Combien sont-ils ceux qui ont pesé loyalement le pour et le contre, ceux qui ont

souffert pour faire la vérité dans leur âme, dans quelque sens que ce soit?

Des chimistes, des biologistes, de grands médecins, certains philosophes en vogue, dont les noms sont sur toutes les bouches, ont proclamé, me direz-vous, et proclament encore l'inanité et la fragilité de toutes les recherches qui échappent à l'expérience du laboratoire, et personnellement et pratiquement vivent dans la quiétude du laboureur qui ensemence son champ.

Qu'en savez-vous? Connaissez-vous toutes les minutes de leur existence et vous ont-ils révélé tous les drames secrets qui agitent le fond de leur conscience?

Est-il possible que des hommes qui ruminent la pensée toutes les heures du jour ne se sentent pas, à certaines heures et comme malgré eux, attirés par la mystérieuse énigme? Car, il en est de l'obsession de la pensée comme de l'obsession du désir: le cerveau n'est pas plus muré que le cœur.

Quoi qu'il en soit, dès que la pensée en est saisie, nul ne contestera qu'il n'est point de question qui atteigne l'homme aussi profondément. Nul ne fera difficulté d'admettre que, pour un croyant loyalement convaincu, il n'est rien de plus cher que sa foi, puisqu'il l'identifie avec sa vie même, et que, par conséquent, toute blessure faite à cette foi est la plus douloureuse dont il puisse souffrir.

Aussi, ceux qui ont la noble prétention de s'occuper des problèmes métaphysiques et religieux, ont-ils le devoir le plus strict d'apporter dans leurs études la plus absolue loyauté, le scrupule intellectuel le plus raffiné et le respect le plus profond de la conscience individuelle.

Pour entreprendre de telles études, il faut au préalable s'imposer la sérénité de la pensée, bannir de son cœur tout sentiment de haine et éloigner de son âme tout mouvement de passion, car la passion enfante l'obscurité et l'injustice.

Voilà pourquoi il faut blâmer avec énergie l'intrusion des politiciens dans le domaine des questions religieuses. Les politiciens sont avant tout des hommes de passion, uniquement préoccupés de correspondre aux sentiments de la masse de leurs électeurs. Bons ou mauvais, ces sentiments viennent former leur foyer dans le cœur de l'élu, qui, miroir vivant, les réfléchit à son tour en rayons brûlants de haine ou d'amour.

L'immixtion de la politique dans la religion est toujours à redouter et les religions d'État ont toujours été plus désastreuses pour les religions que pour l'État.

C'est au nom de ces principes que nous nous élevons avec force contre les scandales de l'Inquisition (1) et que nous en réprouvons

(1) Cette attitude devient du reste courante parmi les catholiques contemporains. Nous lisons ainsi sous la plume de Léon Chainé : « Il est permis de dire, nous le savons, que l'Inquisition fut une institution plus monarchique que religieuse, qu'établie sous le prétexte de défendre l'intégrité de la foi, elle servit surtout à dépouiller hérétiques et

tous les essais de réhabilitation : ils ne peuvent être que des plaidoyers de tendance.

C'est dans le même état d'esprit que nous réprouvons encore l'attitude de ces hommes qui, groupés autour de la *Petite République*,

juifs de leurs biens au profit du Trésor royal. C'est en effet dans ce dernier ordre d'idées que Sa Majesté très catholique rendit un édit fameux dont on appréciera, au point de vue fiscal, les ingénieuses dispositions : ordre était donné aux Juifs de sortir d'Espagne sous peine de mort et confiscation de leurs biens ; mais en même temps, défense leur était faite d'emporter ni or ni argent. Il serait injuste, toutefois, de ne pas rappeler les protestations énergiques que firent entendre contre de telles horreurs Sixte IV, Innocent VIII, Boniface VIII. Avant eux, Saint Grégoire le Grand avait dit : « C'est une prédication nouvelle et inouïe que d'exiger la foi par des supplices. » Quoi qu'il en soit, au lieu de chercher à excuser par les mœurs du temps ou toutes autres mauvaises raisons des attentats aussi monstrueux commis contre la conscience humaine et plus encore contre la majesté des lois divines, les catholiques devraient être les premiers à les flétrir des colères d'une sainte indignation. » Léon CHAINE, *les Catholiques français et leurs difficultés actuelles*. Storck éditeur, p. 128-129.

Ceux qui voudraient approfondir l'histoire de l'Inquisition, afin de s'en faire une opinion motivée, devront consulter : l'*Histoire de l'Inquisition*, par Henri-Charles LEA, traduction de M. Salomon Reinach, 3 vol. Paris, 1900-1902. Les appréciations de cet auteur, sont toutefois sujettes à cau-

de l'*Aurore*, de la *Lanterne*, de la *Raison*, de l'*Action*, etc., font appel aux plus mauvaises passions de l'humanité et traquent l'idée religieuse avec une violence aveugle qui obscurcit en eux tout sentiment d'équité et de probité intellectuelle et morale.

Il y a peut-être là, à l'heure actuelle, une raison de plus pour le croyant, de se dresser pacifiquement en face de ces déments de la passion et d'offrir aux partis désemparés le fructueux exemple de la soumission aux éternels principes de *justice*, de *charité* et d'*amour*, que le Christ est venu semer sur notre monde.

Nous en avons le devoir, comme nous avons celui d'être en toutes circonstances

tion, car selon M. Godefroy Kurth, historien de science indiscutée, l'œuvre de M. Lea est injuste et passionnée. — La lecture du mémoire de M. Jean GUIRAUD, *la Répression de l'hérésie au moyen âge (La Quinzaine, septembre 1899)*, s'impose pour juger sainement la question. — Citons encore Ch.-V. LANGLOIS, *l'Inquisition d'après les travaux récents*, Paris, 1902. — C. DOVAIS, *Documents pour servir à l'histoire de l'Inquisition dans le Languedoc*.

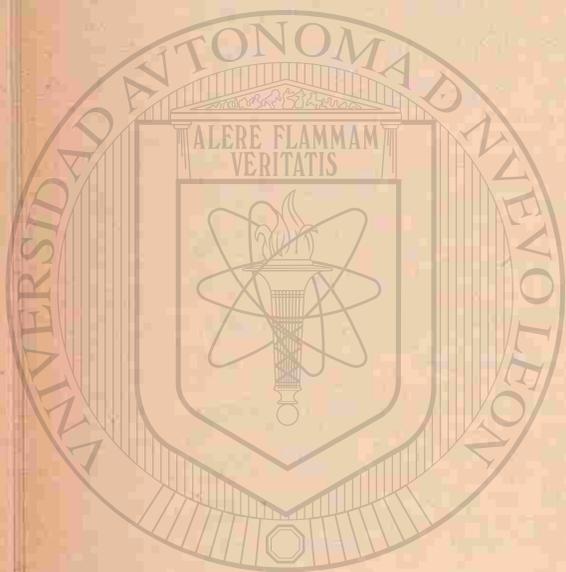
des hommes de notre temps. Aucune aspiration, aucune conquête de l'esprit moderne ne doivent nous rester étrangères.

Et, s'il est vrai, comme nous le disions plus haut, que nous sommes mis en demeure de répudier notre foi ou d'abdiquer cet esprit moderne, nous ne saurions loyalement esquiver sans examen cette affirmation ou cette prétention.

Le catholicisme agonise, nous dit-on de toute part, parce qu'il est l'erreur, parce qu'il est le préjugé, — et cependant nous sommes catholique et tenons autant que quiconque à toutes les conquêtes de l'esprit moderne.

Manquons-nous d'examen? Sommes-nous victime de notre atavisme? Obéissons-nous à des scrupules exagérés, oubliant que « la foi qu'on a eue ne doit pas être une chaîne, selon Renan, et qu'on est quitte envers elle quand on l'a roulée dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts? »

Telle est la question que nous voudrions examiner dans ces quelques pages, non pas avec la prétention de prendre corps à corps, et un à un, tous les problèmes qui se sont dressés devant nous, — il y faudrait une vie, — mais seulement avec le désir de rechercher en toute sincérité, si la raison et la science, mises au service de l'esprit moderne, jusqu'ici impuissantes contre les affirmations de la conscience catholique, ont enfin trouvé un seul fait irréfutable qui puisse ruiner nos croyances et nous obliger, discussions-nous briser ce qu'il y a de plus cher en nous, à rompre avec elles douloureusement mais irrévocablement.



## CHAPITRE II

### L'EXISTENCE DE DIEU DEVANT LA SCIENCE

A aucune époque de l'histoire de la pensée humaine, le culte de la vérité et de la sincérité ne fut plus honoré théoriquement qu'aujourd'hui. Mais, par contre, depuis l'avènement des méthodes critiques et scientifiques, jamais l'esprit humain ne fut plus exigeant dans l'examen des titres de créance de la vérité. Il est souvent si difficile, — l'expérience des siècles en fait foi, — de distinguer l'erreur de la vérité!

Que de vérités, tenues pour incontestables aujourd'hui, n'étaient pas encore acquises au patrimoine intellectuel de nos pères et

que de grossières erreurs usurpaient au contraire dans leur esprit les droits de la vérité.

Le penseur digne de ce nom, le vrai savant, dans la crainte de se tromper, ne saurait donc apporter trop de prudence dans l'exercice de son jugement. La tolérance, le respect sincère de l'opinion d'autrui devrait par conséquent régler son attitude et en toute conscience il devra se garder de jeter le discrédit sur une idée ou sur une doctrine qu'il ne pourrait, avec la certitude la plus entière, convaincre d'erreur.

Nous disons bien : convaincre d'erreur. En effet, il ne suffit pas pour refuser le droit de cité à une idée qu'elle n'apparaisse pas comme sûrement la vérité ; il suffit, pour qu'elle mérite l'attention et même le respect, qu'elle ne soit pas sûrement l'erreur, car sinon, peut-être est-elle la vérité encore invérifiée ou, tout au moins, le support de parcelles de vérités.

Tout homme qui se respecte doit donc

professer un amour ardent pour la vérité, une aversion profonde pour l'erreur reconnue telle et un respect pour tout ce qui ne lui semble pas complètement confirmé dans un sens ou dans l'autre.

Telle est bien, tout au moins théoriquement, la mentalité contemporaine.

Jugée à la lumière de ces principes directeurs de toute vie intellectuelle sincère, quelle est la situation du catholicisme ?

Est-il la vérité intégrale ? Certains le prétendent, et, bien que nous en soyons intimement convaincu, nous ne les suivrons pas dans cette ascension vers les cimes élevées, du haut desquelles on embrasse d'un seul regard les plus beaux et les plus sublimes horizons qu'il soit donné à l'homme de contempler. Notre ambition et nos forces sont plus modestes.

Il nous suffit, du reste, en face de ceux qui affirment que le catholicisme est l'erreur, de rechercher si une affirmation aussi

catégorique repose bien sur le roc de la certitude, car en l'absence de preuves péremptoires contre lui, le catholicisme est en droit de réclamer, sinon l'adhésion de l'esprit et du cœur, tout au moins l'attention et le respect de tous ceux dont le jugement n'est pas vicié par la passion.

L'enseignement de l'Église peut se résumer ainsi :

1° Dieu est le créateur des mondes et le générateur de la vie;

2° L'homme n'est pas un simple agrégat de cellules vivantes admirablement organisées, mais il possède encore une âme non seulement spirituelle, mais immortelle. Il naît libre et responsable de ses actes et « une immortalité véritable, consciente, définitive et en relation avec ses mérites » l'attend après sa mort;

3° Le Christ est non seulement un prophète, un doux génie de bonté, un grand initié et un grand initiateur, une sorte de surhomme, mais il est Dieu lui-même fait homme pour racheter la faute originelle (1). Il a transmis à l'Église, dans la personne de son Pontife, l'autorité suprême et la mission de la représenter sur cette terre.

Aux yeux du catholique toutes ces vérités sont solidaires, et il ne peut en retrancher une seule sans cesser d'appartenir à l'Église, et si une seule de ces vérités de foi est en opposition avec une seule vérité certaine de science, le catholique ne peut rester croyant sous peine d'abdiquer sa raison. Terrible alternative, en vérité, pour qui en saisit toute la portée!

Il suffit heureusement d'analyser avec la

(1) Consulter sur cette intéressante et difficile question du péché originel, l'ouvrage de V. BAISVEL, professeur de théologie à l'institut catholique de Paris, *Nature et surnaturel* (élévation, déchéance, état présent de l'humanité). Gab. Beauchesne, éditeur, 1903.

précision la plus scrupuleuse et la plus entière sincérité toutes les données du problème, pour acquérir bien vite l'intime certitude que le « conflit » entre les vérités de la foi et les vérités de la science ne saurait exister.<sup>15</sup>

Non pas que nous voulions soutenir qu'il suffit d'étudier intellectuellement les preuves de la foi pour dissiper à cet égard toute obscurité et entraîner par voie de conclusion rigoureuse l'adhésion de toute intelligence; rien ne serait plus loin de notre pensée. L'objet de la foi ne se démontre pas uniquement à l'aide de syllogismes, et si l'on peut chercher Dieu avec son intelligence, on ne le trouve vraiment qu'avec son âme tout entière (1).

(1) Il y a malheureusement trop de catholiques qui ont une tendance déplorable à suspecter la bonne foi de tous ceux qui rejettent l'enseignement de l'Église. On ne saurait trop regretter une telle mentalité. Ceux qui raisonnent ainsi n'ont sans doute jamais réfléchi sur la complexité du problème de la foi. Mgr d'Hulst, qui était un philo-

Mais il n'en est pas moins certain qu'aucune conclusion de la science contemporaine ne s'oppose à l'existence d'un Dieu personnel.

L'intérêt pratique et spéculatif de cette

sophe remarquablement averti et l'un des rares prêtres de son époque qui ait eu l'intuition des besoins de ses contemporains, écrivait à propos de Renan :

« Si les vérités révélées étaient évidentes, d'une évidence au moins discursive, on pourrait les ignorer; mais, après les avoir connues, nul ne pourrait leur retirer l'adhésion de son esprit. Les théorèmes de géométrie n'ont pas d'apostats.

« Les vérités morales d'ordre rationnel peuvent avoir des apostats : tel a cru à la spiritualité, à l'immortalité de l'âme; il cesse d'y croire. Cependant les raisons qui motivaient d'abord son assentiment avaient une valeur absolue; mais, pour les dégager, pour les défendre contre les apparences de raisons contraires, il y avait, à côté du rôle de l'esprit, un devoir de la volonté : le devoir de chercher le vrai comme une forme du bien et de s'y attacher en résistant aux influences malsaines qui en détournent. Or la volonté n'est pas toujours fidèle à ce devoir : elle se lasse parfois de cette lutte; les passions prennent le dessus : l'orgueil, le désir de secouer le joug de la foi, la curiosité vagabonde, l'appel des sens, que sais-je, cent autres tendances malsaines, comprimées trop mollement par une liberté défaillante, deviennent les complices du sophisme et entraînent l'esprit à ne considérer que les côtés obscurs de la

question est tel, qu'il n'est au pouvoir de personne de l'é luder.

On s'efforce en vain de nous affirmer que « certaines vérités sont comme un océan qui vient battre notre rive et pour lequel

vérité, pour chercher dans cette obscurité l'excuse du reniement qu'il prépare.

« Plus encore que les principes de la philosophie morale, les dogmes révélés ont ce caractère mixte qui appelle le concours du libre arbitre dans les opérations de l'esprit. Non seulement plusieurs de ces dogmes dépassent la raison humaine, mais tous sont proposés comme venant de Dieu par la voie d'une manifestation surnaturelle, dont les miracles et d'autres signes doivent garantir à la raison la réalité pour l'obliger ensuite à l'obéissance. Le chrétien qui veut se rendre compte de sa foi doit donc vérifier les titres de créance du témoignage qu'on lui présente comme divin. Il croyait avant cette vérification explicite, il croit encore après, mais il sait mieux pourquoi. Or, qu'il s'agisse de la vérification ou de l'acte de foi qui la suit, à ces deux degrés, la volonté travaille à côté de l'intelligence. Elle travaille au premier degré, comme lorsqu'il s'agissait des vérités morales : la discussion de l'authenticité des Évangiles, par exemple, est affaire de critique, mais des mobiles d'ordre moral entrent en jeu, parce que l'esprit entrevoit toutes sortes de conséquences morales derrière la solution affirmative ou négative. C'est à la volonté de faire prévaloir le désintéressement sur la passion. Ce premier pas franchi, l'acte de foi est préparé ; s'il jaillit de l'âme, il sera raison-

nous n'avons jusqu'ici, ni barque ni voile », car la magie de cette formule ne suffit point à apaiser l'inquiétude de notre âme, et hier comme aujourd'hui et aujourd'hui comme demain, nous nous sommes demandé et

nable en ce sens que la raison l'approuve ; mais ce n'est pas elle qui l'inspirera. L'acte de foi est un acte libre accompli sous l'influence de la grâce et qui tend vers une fin supérieure à l'économie naturelle de nos puissances. Par là même qu'il est libre, il est sans cesse révocable ; sans cesse aussi, à propos de mille rencontres, renaitra le devoir de le renouveler explicitement ou implicitement et, avec ce devoir, le péril de le reconnaître, la tentation de s'y soustraire.

« Il est donc bien vrai qu'on ne peut perdre la foi que par sa faute. L'hypothèse d'une âme qui aurait adhéré sincèrement à la révélation chrétienne et qui, sans jamais manquer de rectitude, de fidélité, de désintéressement, de courage, sans négliger le devoir de la prière aux heures de trouble, sans écouter les suggestions de l'orgueil ou des sens, serait entraînée par des motifs purement scientifiques à l'abandon de la croyance, une telle hypothèse est incompatible avec la vérité du dogme, avec la justice et la bonté de Dieu. C'est pour cela que l'apostasie est un péché grave, le plus grave en un sens de tous les péchés, parce qu'il sépare plus profondément de Dieu qu'une simple révolte contre la loi morale, et jette plus complètement l'âme humaine hors du chemin de sa destinée. A cet égard, ceux que j'appelais tout à l'heure les croyants *simplistes* ont raison. Où ils se trompent, c'est quand ils se persuadent que cette

nous nous demandons encore : qui sommes-nous ? où allons-nous ? qui a créé le monde ? quelle est l'origine de la vie ?

Et, en effet, le monde existe, et il y a,

cassure s'opère en une seule fois ; qu'un homme passe toujours brusquement de la croyance à l'incrédulité ; qu'il est toujours possible à d'autres qu'à Dieu d'assigner le moment ou les moments qui, dans ce naufrage de la foi, correspondent à une défaillance coupable du libre arbitre ; qu'enfin, à l'instant où l'homme dont il s'agit se sépare intérieurement de ses frères, il ment actuellement à sa conscience et ne se décide que par des motifs intéressés. Où ils se trompent encore, c'est quand ils jugent d'autrui d'après eux-mêmes, d'un esprit naturellement flottant et aventureux d'après leur propre esprit timide et ami de la règle ; lorsqu'ils déclarent frivoles et sans valeur des objections redoutables dont ils ne comprennent pas la portée.

« Dans l'impuissance où nous sommes de déterminer le rapport variable qui s'établit à chaque instant dans l'esprit de l'apostat entre les lumières qui l'éclairent à un moment donné et l'accueil que sa volonté leur fait, nous n'avons jamais le droit d'affirmer sans preuve, et comme conclusion d'un raisonnement *a priori*, que cet homme à tel jour, à telle heure, a manqué de bonne foi. Nous l'ignorons toujours et cette ignorance créée pour nous, à l'égard de celui qui s'égare, un devoir de respect et de miséricorde.

« Et puis, il est un élément important qui relève encore de la liberté humaine, mais beaucoup moins de la liberté de l'apostat que de celle des autres : c'est la proportion qui devrait toujours exister, qui n'existe pas toujours, entre le

dans le monde, de la vie et de la pensée, ce sont bien là des faits indéniables. Eh bien ! d'où viennent le monde, la vie et la pensée ?

progrès de l'apologétique et le développement de la science. De même que, pour les simples, l'apostolat est la condition extérieure de l'acquisition de la foi, pour les esprits cultivés une exposition scientifique du christianisme est la condition de sa conservation. Si l'apôtre manque à sa mission, il y a des âmes simples qui ne connaîtront jamais l'Évangile et dont la bonne volonté n'aura pour le salut d'autres ressources que les moyens extraordinaires dont une providence miséricordieuse se réserve le secret. Pareillement, si le travail scientifique, qui est une des fonctions des pasteurs et des enfants de l'Église, se ralentit et s'attarde alors que la science indépendante accélère sa marche, il se produit un écart, une sorte de hiatus, et ceux-là seuls qui ne savent rien de leur temps échapperont au péril de tomber dans la crevasse. » (Mgr d'HULST, *Renan*, p. 33 (extrait du *Correspondant*), 1893.)

Et Mgr Mignot, tout récemment, ne craignait pas d'écrire au sujet de la crise religieuse : « Les chercheurs de causes s'en prennent à l'affaiblissement de la morale, mais les passions n'expliquent pas tout : elles furent violentes aussi aux âges de foi. Il faut en chercher la raison dans l'intelligence autant que dans la volonté, tenir compte de l'état d'esprit de la génération contemporaine qui a besoin de voir, de toucher, de saisir, de comprendre. C'est un devoir inattendu du *nisi videro non credam*. » (Mgr MIGNOT, *Critique et tradition*. *Correspondant*, 10 janvier 1902.)



Relativement à l'origine du monde, pour peu que nous précisions la question, deux seules hypothèses restent finalement en présence.

Ou bien le monde est éternel, nécessaire, vraie cause première d'où dérivent toutes les causes secondes, ou bien, au contraire, il se réclame d'une cause transcendante, distincte de lui. Il n'y a pas de milieu possible, car admettre le monde coéternel à Dieu, c'est reculer la difficulté, et non point la résoudre (1).

(1) Il faut cependant à ce propos signaler ici la thèse de M. Gédéon SPICKER, professeur de philosophie à Munster. Dans un ouvrage paru en 1902 (Stuttgart, chez Frommann), *Versuch eines neuen Gottesbegriffs (Essai d'une nouvelle idée de Dieu)*, ce philosophe admet une éternité de matière en Dieu, non pas éternité de la matière différenciée, mais l'hypothèse d'une matière première potentielle. « La matière, selon lui, a toujours existé dans l'idée de Dieu, à l'existence métaphysique de laquelle elle était absolument nécessaire. » Cette conception, sinon entière-

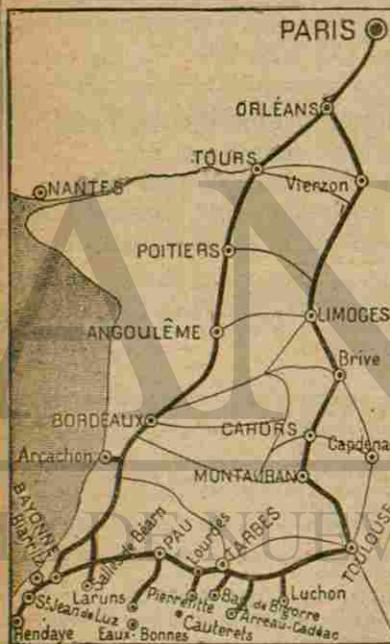
## RELATIONS entre PARIS (Gares d'Orléans)

ET LES

### Stations Thermales & Balnéaires des Pyrénées

Durée du Trajet par TRAINS EXPRESS de PARIS à :

Luchon, par Toulouse, environ	16 h. 3/4	Salies-de-Bearn, par Bordeaux	16 h.
Bagnères-de-Bigorre, par Bordeaux	- 16 h.	deaux	environ 11 h. 1/2
Pierrefitte (Gauterets), -	- 15 h. 3/4	Arcaçhon,	- 8 h. 1/2
PAU,	- 11 h. 1/4	Biarritz,	- 11 h. 1/2
Laruns (Les Eaux-Bonnes) -	- 15 h. 3/4	Saint-Jean-de-Luz -	- 12 h.



#### VOITURES DIRECTES DE 1<sup>re</sup> CLASSE ENTRE :

Paris et Biarritz (a) : départ de Paris-Quai d'Orsay à 10 h. 27 soir; départ de Biarritz à 0 h. 15 soir.

Paris et Irun (a) : départ de Paris-Quai d'Orsay à 10 h. 27 soir; départ d'Irrendaye à 5 h. 35 soir.

Paris et Pau : départ de Paris-Quai d'Orsay à 9 h. 49 matin et 10 h. 27 soir; départ de Pau à midi 53 et à 6 heures soir.

Paris et Arcachon : départ de Paris-Quai d'Orsay à 9 h. 49 matin; départ d'Arcachon à 9 h. 30 matin.

Paris et Port-Bon, par Limoges et par Toulouse : départs de Paris-Quai d'Orsay à 10 h. 22 matin et 0 h. 3 soir; départs de Cèbre à 7 h. 5 matin et 7 h. 25 soir.

Paris et Quimper (a) : départ de Paris-Quai d'Orsay à 9 h. 32 soir; départ de Quimper à 5 h. 22 a.

Voitures Directes de 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> cl. entre : Paris et Béziers : départ de Paris-Quai d'Orsay à 9 h. 3 soir; départ de Béziers à 4 h. 12 soir.

(a) Ces trains contiennent habituellement des voitures à compartiments-couchettes sur le parcours de la Compagnie d'Orléans.

En présence de modifications dans les horaires ci-dessus, consulter les affiches de service.

Ces voitures sont habituellement des lits-toilette, sauf pour Arcachon et retour.

#### COMPARTIMENTS-COUCHETTES

Le prix d'une place de compartiments-couchettes est égal au prix d'un billet de 1<sup>re</sup> classe augmenté d'un supplément de 6 fr. pour les parcours jusqu'à 250 kilomètres et de 10 francs pour les parcours excédant 250 kilomètres.

Les places de couchettes peuvent être retenues à 1<sup>re</sup> classe sans augmentation de prix, aux gares extrêmes de départ des trains désignés ci-dessus, dans la limite des places disponibles et à condition de verser à la gare le montant du billet de 1<sup>re</sup> classe et du supplément de 6 fr. ou de 10 fr., suivant le cas, en faisant la commande.

Les voyageurs qui n'ont à effectuer qu'un parcours n'excédant pas 250 kilomètres ne peuvent occuper des compartiments-couchettes qu'autant que ces compartiments sont laissés libres par les voyageurs dont le parcours est supérieur à 250 kilomètres.

**EXCURSIONS AUX STATIONS THERMALES & BALNÉAIRES  
DES PYRÉNÉES & DU GOLFE DE GASCOGNE**

Des billets d'Aller et Retour, avec réduction de 25 % en 1<sup>re</sup> classe et de 20 % en 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> classes sur les prix calculés au tarif général d'après l'itinéraire effectivement suivi, sont délivrés toute l'année, à toutes les stations du réseau de la Compagnie d'Orléans, pour les stations thermales et balnéaires du réseau du Midi, dénommées d'autre part. (Voir Stations Thermales et Balnéaires des Pyrénées. Billets de Famille.)

Durée de validité : 33 jours non compris les jours de départ et d'arrivée.

**Excursions dans le Centre de la France, les Pyrénées  
& SUR LES BORDS DU GOLFE DE GASCOGNE**

Des Billets d'excursion de 1<sup>re</sup> et de 2<sup>e</sup> classe, à prix réduits, comprenant trois itinéraires différents et permettant de visiter le Centre de la France, les Pyrénées et les bords du Golfe de Gascogne, sont délivrés toute l'année.

Durée de validité : 30 jours. Prix des Billets : 1<sup>re</sup> Cl., 163 fr. 50 c. — 2<sup>e</sup> Cl., 122 fr. 50 c.

**Billets d'Aller et Retour collectifs de Famille  
POUR LES STATIONS THERMALES DE**

Chamblet-Néris (NÉRIS-LES-BAINS), ÉVAUX-LES-BAINS, Moulins (BOURBON-L'ARCHAMBAULT), LA BOURBOULE, LE MONT-DORE, ROYAT, Rocamadour (MIERS), St-Cervais-Châteauneuf (CHATEAUNEUF-LES-BAINS), VIC-SUR-CÈRE, LE LIORAN, CRANSAC.

Il est délivré, du 15 Mai au 15 Septembre, aux familles d'au moins trois personnes payant place entière et voyageant ensemble, des Billets d'Aller et Retour collectifs de famille en 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> classes au départ de toutes les gares du réseau, pour les stations thermales ci-dessus indiquées, distantes d'au moins 125 kilomètres de la gare de départ.

Les billets sont établis par l'itinéraire à la convenance du public, l'itinéraire peut n'être pas le même à l'aller et au retour.

Le prix est ainsi fixé : Pour les trois premières personnes, prix des billets d'aller et retour ordinaires dont la délivrance est prévue au § 4<sup>er</sup> du Tarif Spécial G. V. N° 2 ;

Pour chaque personne en plus, à partir de la quatrième, réduction de 50 % sur le prix des billets simples applicable aux trajets d'aller et retour.

Il peut être délivré au Chef de famille titulaire d'un Billet de famille et en même temps que ce Billet, une Carte d'identité, sur la présentation de laquelle il sera admis à voyager isolément à moitié prix du Tarif général, pendant la durée de la villégiature de la famille, entre le lieu de départ et le lieu de destination mentionnés sur le Billet.

Le Chef de famille conserve le choix de la classe dans laquelle il pourra effectuer ses voyages à demi-tarif.

L'itinéraire à suivre pour ces voyages sera l'itinéraire inscrit sur le Billet collectif ou un itinéraire plus court, sans arrêt en cours de route.

**DURÉE DE VALIDITÉ : DEUX MOIS**

avec faculté de prolongation d'un mois moyennant supplément de 20 % du prix du billet.

**BILLETS D'ALLER & RETOUR**

Réduits de 25 % en 1<sup>re</sup> Classe et de 20 % en 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> Classes pour ROYAT, La BOURBOULE, Le MONT-DORE, VIC-sur-CÈRE, Le LIORAN, CRANSAC & CHAMBLET-NÉRIS (Néris-les-Bains).

**DURÉE DE VALIDITÉ : 10 JOURS**

NON COMPRIS LES JOURS DE DÉPART ET D'ARRIVÉE

Cette durée peut être prolongée de cinq jours, moyennant paiement d'un supplément de 10 % du prix du billet.

Ces Billets sont délivrés du 1<sup>er</sup> Juin au 30 Septembre à toutes les gares du réseau d'Orléans.

**EXCURSIONS  
EN AUVERGNE & DANS LE LIMOUSIN**

Avec arrêt facultatif à toutes les gares du parcours.

La Compagnie d'Orléans délivre, du 1<sup>er</sup> Juin au 30 Septembre, des billets d'Excursions en AUVERGNE et dans le LIMOUSIN, valables pendant 30 jours, au départ des gares dénommées ci-dessous, ainsi qu'aux gares et stations intermédiaires, aux prix réduits ci-après et comportant les itinéraires A, B et C, déterminés comme suit :

**ITINÉRAIRE A**

L'itinéraire A comprend :  
1<sup>er</sup> Le parcours circulaire ci-après défini : VIERZON, BOURGOS, MONTLUÇON, CHAMBLET-NÉRIS (Bains de Néris), ÉVAUX-LES-BAINS (Bains d'Évaux), ÉGURANDE, LA BOURBOULE (Bains de la Bourboule), LE MONT-DORE (Bains du Mont-Dore), ROYAT (Bains de Royat), CLERMONT-FERRAND, LAROGAC, USSEL, LIMOGES (par TULLE, BRIVE et SAINT-YREIX, ou par EYMOUTIERS), VIERZON ;  
2<sup>e</sup> Le parcours, aller et retour, entre le point de départ et le point de contact avec le circuit ci-dessus :

Le point de contact avec le circuit ci-dessus est VIERZON pour les points de départ PARIS, ORLÉANS, BLOIS, TOURS, LE MANS, ANGERS et NANTES ; SAINT-SULPICE-LAURENCE, pour le point de départ POITIERS ; LIMOGES-BÉNÉDICTINS pour le point de départ ANGOULÊME ; BRIVE, pour les points de départ PÉRIGUEUX, BORDEAUX, AGEN, MONTAUBAN, TOULOUSE.

**ITINÉRAIRE B**

L'itinéraire B comprend :  
1<sup>er</sup> Le parcours, aller et retour, du point de départ à VIERZON ;  
2<sup>e</sup> Le parcours circulaire ci-après défini : VIERZON, BOURGOS, MONTLUÇON, CHAMBLET-NÉRIS (Bains de Néris), ÉVAUX-LES-BAINS (Bains d'Évaux), ÉGURANDE, LA BOURBOULE (Bains de la Bourboule), LE MONT-DORE (Bains du Mont-Dore), ROYAT (Bains de Royat), CLERMONT-FERRAND, LAROGAC, VIC-SUR-CÈRE, ARVANT, FIGEAC, RODEZ, DROAUVILLE, ROCAMADOUR, BRIVE, LIMOGES (par SAINT-YREIX ou par UZERCHE), VIERZON.

**ITINÉRAIRE C**

L'itinéraire C comprend :  
1<sup>er</sup> Le parcours circulaire ci-après défini : LIMOGES-BÉNÉDICTINS, MEYMAC, ÉGURANDE, LA BOURBOULE (Bains de la Bourboule), LE MONT-DORE (Bains du Mont-Dore), ROYAT (Bains de Royat), CLERMONT-FERRAND, LAROGAC, VIC-SUR-CÈRE, ARVANT, FIGEAC, RODEZ, DROAUVILLE, ROCAMADOUR, BRIVE, LIMOGES (par SAINT-YREIX ou par UZERCHE) ;  
2<sup>e</sup> Le parcours, aller et retour, entre le point de départ et le point de contact avec le circuit ci-dessus.

Le point de contact avec le circuit ci-dessus est LIMOGES-BÉNÉDICTINS, pour les points de départ POITIERS et ANGOULÊME ; BRIVE, pour les points de départ BORDEAUX et PÉRIGUEUX ; CABERNAC, pour les points de départ AGEN, MONTAUBAN et TOULOUSE.

**PRIX DES BILLETS**

GARES DE DÉPART	ITINÉRAIRE A		ITINÉRAIRE B		ITINÉRAIRE C	
	1 <sup>re</sup> Cl.	2 <sup>e</sup> Cl.	1 <sup>re</sup> Cl.	2 <sup>e</sup> Cl.	1 <sup>re</sup> Cl.	2 <sup>e</sup> Cl.
PARIS	98	73	120	90	91	68
ORLÉANS	86	64	108	81	81	60
BLOIS	86	64	108	81	81	60
TOURS	91	68	113	85	86	63
LE MANS	103	77	123	94	94	70
ANGERS	103	77	123	94	94	70
NANTES	113	87	133	104	104	78
POITIERS	91	68	113	85	91	68
ANGOULÊME	91	68	113	85	91	68
PÉRIGUEUX	86	64	108	81	81	60
BORDEAUX	86	64	108	81	81	60
AGEN	86	64	108	81	91	68
MONTAUBAN	86	64	108	81	86	64
TOULOUSE	103	77	123	94	91	68

La durée de validité de ces billets (30 jours) peut être prolongée d'une, deux ou trois périodes successives de 10 jours, moyennant le paiement, pour chaque période, d'un supplément égal à 10 % du prix du billet.

Il est délivré, à toute station du réseau d'Orléans, pour une autre station du réseau située sur l'itinéraire des Billets de voyages circulaires ci-dessus, ou inversement, des Billets d'aller et retour de 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> classes, aux prix réduits du Tarif G. V. N° 2.

Au départ de Paris, les billets sont délivrés aux gares de Paris (Quai-d'Orsay, Pont-Saint-Michel et Austerlitz) et dans les bureaux succursales de la Compagnie, au départ des autres gares, ils doivent être demandés au chef de gare trois jours avant celui du départ.

**AVIS ESSENTIEL.** -- Les prix ci-dessus ne comprennent pas les parcours de terre dans les services de correspondance avec le Chemin de fer.

SAISON THERMALE DE 1905

**LE MONT-DORE, LA BOURBOULE, ROYAT  
NÉRIS-LES-BAINS, ÉVAUX-LES-BAINS**

Service direct de jour et de nuit, du 8 Juin au 20 Septembre inclus, entre PARIS et les stations thermales du MONT-DORE et de la BOURBOULE, par VIERZON, MONTLUÇON et ÉGURANDE, voie la plus directe et trajet le plus rapide.

Ces trains comprennent des voitures de toutes classes et habituellement, des wagons à lits-toilette.

**DURÉE DU TRAJET :** 9 heures environ à l'aller et au retour.  
**PRIX DES PLACES de PARIS au MONT-DORE et à LA BOURBOULE, ou vice versa :**

	PARIS-QUAI D'ORSAY			PARIS-POINT ST-MICHEL			PARIS-AUSTERLITZ		
	1. cl.	2. cl.	3. cl.	1. cl.	2. cl.	3. cl.	1. cl.	2. cl.	3. cl.
LA BOURBOULE..	50 85	34 30	22 35	50 60	34 15	22 25	50 40	34	22 20
LE MONT-DORE..	51 40	34 70	22 60	51 20	34 55	22 50	50 95	34 40	22 40

**PUBLICATIONS**

éditées par les soins de la C<sup>e</sup> d'Orléans et mises en vente dans ses gares.

Le LIVRET - GUIDE illustré de la Compagnie d'Orléans (Notices, Vues, Tarifs, Horaires) est mis en vente au prix de 30 centimes :

1<sup>er</sup> - A Paris : dans les Bureaux de quartier et dans les gares d'Austerlitz, Pont-Saint-Michel, Quai-d'Orsay, Luxembourg, Port-Royal et Denfert ;

2<sup>e</sup> - En Province : dans les gares et principales stations.

Les publications ci-après, éditées par les soins de la Compagnie d'Orléans, sont mises en vente dans toutes les bibliothèques des gares de son réseau au prix de 25 centimes :

Album de Photographies : TOURAINE - BRETAGNE - AUVERGNE. Brochures : LE CANTAL. - LE BERRY (au pays de George Sand). - DE LA LOIRE AUX PYRÉNÉES. - LA BRETAGNE. - L'AUDE. - LA TOURAINE. - EXCURSIONS EN FRANCE. - LES GORGES DU TARN. - POITOU-ANGOUMOIS. - ROVERGUE ET ALBIGEOIS.

**LA FRANCE EN CHEMIN DE FER (Itinéraires géographiques)**

De PARIS à TOURS. - De TOURS à NANTES. - De NANTES à LANDERNEAU et embranchements. - D'ORLÉANS à LIMOGES. - De LIMOGES à CLERMONT-FERRAND, avec embranchement de LAQUEUILLE à LA BOURBOULE et au MONT-DORE. - De SAINT-DENIS-près-MARTEL à ARVANT, ligne du Cantal. - De TOURS à ANGOULÊME. - D'ANGOULÊME à BORDEAUX. - De LIMOGES à MONTAUBAN. - De LIMOGES à AGEN. - De TOURS à VIERZON. - De TOURS à MONTLUÇON. - D'ÉGURANDE à AURILLAC.

Une plaquette Album de photographies - "Souvenir de mon voyage en Touraine", est également mise en vente dans les principales gares au prix de 1 franc.

Pour recevoir franco ces publications, ajouter à la lettre de demande 0 fr. 65 pour le Livret-Guide, 0 fr. 35 pour l'Album de Photographies "Touraine, Bretagne, Auvergne" et pour chacune des brochures, 0 fr. 30 pour chacun des itinéraires géographiques et 1 fr. 15 pour la plaquette Album de photographies.

Les affiches illustrées publiées par la C<sup>e</sup> d'Orléans sont également mises en vente ; s'adresser à l'Administration Centrale (Bureau de la Publicité), 1, Place Valhubert, à Paris.

# BAINS DE MER EN BRETAGNE

BILLETS D'ALLER & RETOUR A PRIX TRÈS RÉDUITS  
VALABLES PENDANT 33 JOURS

Du Samedi, veille des Rameaux, au 31 Octobre, il est délivré des BILLETS Aller et Retour de toutes classes, par toutes les gares du réseau, pour les stations balnéaires ci-après :

- |                                |  |                                       |
|--------------------------------|--|---------------------------------------|
| Saint-Nazaire.                 | Vannes (Port-Navalo, St-Bildas-de-Ruiz). | Quimper (le Pouldu).                  |
| Pornichet (Sainte-Marguerite). | Plouharnel-Carnac.                       | Doncarneau. (Bég-Meil).               |
| Escoubigo-la-Baule.            | Saint-Pierre-Quiberon.                   | Quimper (Benodet, Fousnant).          |
| Le Pouldiquan.                 | Quiberon.                                | Pont-l'Abbé (Langoz, Loctudy).        |
| Batz.                          | Dourmenez.                               | Châteaulin (Pentrey, Crozon, Morgat). |
| Le Croisic.                    | Le Palais (Belle-Ile-en-Mer).            |                                       |
| Guérande.                      | Lorient (Port-Louis, Larmor).            |                                       |

## BILLETS DE LIBRE CIRCULATION pour les Plages de BRETAGNE

Des BILLETS d'abonnement pour Bains de mer et Excursions sur les Plages de Bretagne sont délivrés du samedi, veille de la fête des Rameaux, jusqu'au 31 Octobre, aux prix fixes comme suit :

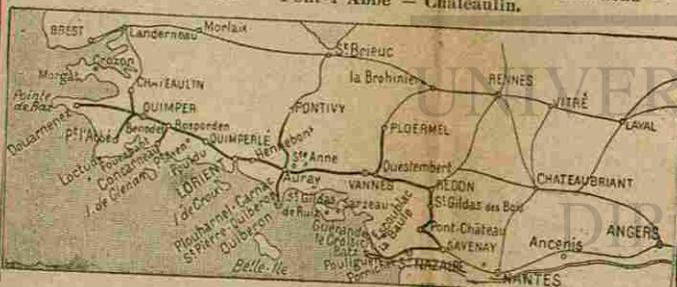
- 1° Pour toute gare du réseau située à 500 kilomètres au plus de Savenay.
- 2° Pour toute gare du réseau située à plus de 500 kilom. de Savenay : les prix ci-dessus augmentés, par chaque kilom. de dist. en plus de 500 kilom., de

	1 <sup>re</sup> Classe	2 <sup>e</sup> Classe
	fr. 100 »	fr. 75 »
	0 <sup>1</sup> 1344	0 <sup>1</sup> 09072

## VOYAGE D'EXCURSION AUX PLAGES DE BRETAGNE

Du 1<sup>er</sup> Mai au 31 Octobre, il est délivré des billets de voyage d'excursion aux plages de Bretagne, à prix réduits et comportant le parcours ci-après :

- Le Croisic - Guérande - Saint-Nazaire - Savenay - Questembert - Ploërmel - Vannes - Auray - Pontivy - Quiberon - Le Palais (Belle-Ile-en-Mer) - Lorient - Quimper - Rosperden - Concarneau - Quimper - Dourmenez - Pont-l'Abbé - Châteaulin.



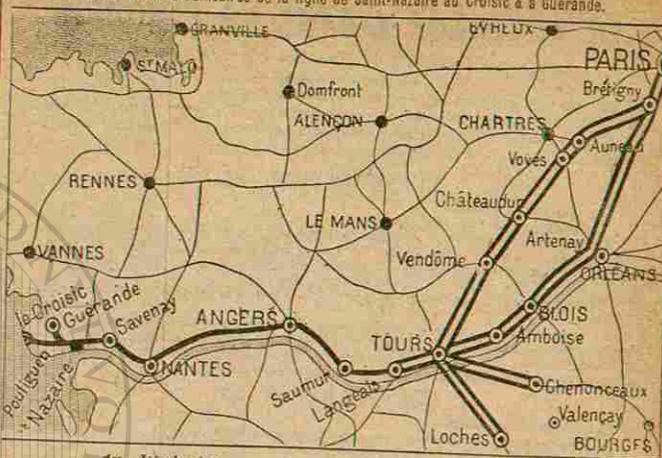
PRIX des BILLETS { 1<sup>re</sup> Classe... 45 fr. } ALLER & RETOUR  
                          { 2<sup>e</sup> Classe... 36 fr. } compris.

DURÉE DE VALIDITÉ : 30 JOURS

Il est délivré des BILLETS complémentaires du Voyage d'Excursion aux Plages de Bretagne, réduits de 40 %, en 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> cl., sous condition d'un parcours minimum de 50 kilomètres par billet. Ces BILLETS sont délivrés de toute station du réseau d'Orléans et séparément : le premier pour aller rejoindre le voyage d'excursion; le second, s'il y a lieu, pour quitter le voyage d'excursion et permettant de se rendre à un point quelconque du réseau d'Orléans.

## Excursions en Touraine aux Châteaux des Bords de la Loire

& aux Stations balnéaires de la ligne de Saint-Nazaire au Croisic & à Guérande.



1<sup>er</sup> Itinéraire  
Durée : 30 jours

PRIX DES BILLETS  
1<sup>re</sup> Cl. : 86 fr. - 2<sup>e</sup> Cl. : 63 fr.

PARIS - ORLÉANS - BLOIS - AMBOISE - TOURS - CHENONCEAUX et retour à TOURS - LOCHES et retour à TOURS - LANGEAIS - SAINTE-GENÈVÈVE - ANGERS - NANTES - SAINT-NAZAIRE - LE CROISIC - GUÉRENDE - ANGERS et retour à PARIS, *via* Blois ou Vendôme, ou *via* Chartres, sans arrêt sur le réseau de l'Ouest.

Les Voyageurs porteurs de billets du premier itinéraire auront la faculté d'effectuer sans supplément de prix, soit à l'aller, soit au retour, le trajet entre NANTES et SAINT-NAZAIRE dans les bateaux de la Compagnie Française de Navigation et de Constructions navales et Anciens Établissements Sâtre réunis.

CES BILLETS SONT DÉLIVRÉS TOUTE L'ANNÉE  
La durée de validité du premier de ces itinéraires peut être prolongée d'une, deux ou trois périodes successives de 10 jours, moyennant paiement, pour chaque période, d'un supplément égal à 10 pour 100 du prix du billet.

### BILLETS DE PARCOURS SUPPLÉMENTAIRES

#### Stations Thermales & Balnéaires des Pyrénées (BILLETS de Famille)

Des BILLETS de famille de toutes classes comportant une réduction de 20 à 40 %, suivant le nombre des personnes, sont délivrés toute l'année à toutes les gares du réseau pour les stations balnéaires et thermales du Midi, ci-après désignées, sous réserve d'un parcours à effectuer de 300 kilomètres, aller et retour compris.

- Agde (le Grand), Alet, Amélie-les-Bains, Arcachon, Argeles-Gazost, Argeles-sur-Mer, Arles-sur-Tech (La Preste), Arreau-Cadeac (Vielle-Aure), Ax-les-Thermes, Ax-les-Bains, Ax-les-Thermes, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Balme-les-Bains, Banyuls-sur-Mer, Barbotan, Biarritz, Boulou-Perthus (le), Cambo-les-Bains, Capvern, Cauterets, Collioure, Couzou-Montazels (Bagnères-les-Bains), Dax, Espérazza (Campane-les-Bains), Gamarde, Grenade-sur-l'Adour (Bagnères-les-Bains), Guéthary (Bagnères-les-Bains), Hendaye, Labenne (Capbreton), Labouheyre (Mimizan), Lalouque, Lannec (la Franqui), Lourdes, Lourdes-Barbazan, Luz-Saint-Sauveur (Bagnères-de-Bigorre), Mariagnac-St-Béat (Lez-Val-d'Aragn), Nouvelle-Ita, Ordon-St-Marie (Sainte-Christine), Pau, Pierrefitte-Nestalas, Port-Vendres Prades (Molig), Quillan (Gironde), Saint-Four (Cordes-d'Agenais), Saint-Gaudens (Enchausse, Ganties), Saint-Girons (Auzan, Aulus), Saint-Jean-de-Luz, Saléchan (Sainte-Marie, Stradan), Salles-de-Bearn, Salles-du-Salat, Ussat-les-Bains et Villefranche-Vernet-les-Bains (Fumet, les Escallan, Grans-Je-Cavaillès).

La durée de validité des BILLETS de famille est de 33 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.

Or, l'hypothèse d'un monde éternel, trouvant en lui-même sa raison d'être et cependant en constante évolution, est absolument contraire à la raison, et aucune conclusion certaine de la science ne nous permet de l'affirmer.

Le mystère des origines cosmiques, d'ailleurs, restera toujours plus ou moins impé-

ment nouvelle, du moins originale, n'est de nature à satisfaire ni les spiritualistes, ni les matérialistes. Car, comme le dit très bien dans la *Revue du clergé français* (15 août 1902) M. Cazagnol : « La question principale est encore de savoir comment la matière peut être absolue. Qu'on l'affirme tant qu'on voudra, le concept de matière contient, sous quelque aspect qu'on l'envisage, de temps, d'espace, de poids ou de nombre, l'idée de limite : il est incompatible avec l'idée de non-commencement et d'infini. Qui n'éprouve enfin une difficulté presque insurmontable à comprendre ce qu'est, au fond, cette matière potentielle; difficulté encore plus grande dans l'hypothèse de M. Spicker, qui ne reconnaît ni à notre esprit, ni à notre volonté une puissance propre, comme si nous ne puissions pas dans la conscience le concept même de l'énergie et de l'activité de nos facultés? » Néanmoins on lira avec le plus grand fruit l'œuvre de ce défenseur du théisme personnel; il est regrettable qu'une traduction française de ce philosophe ne nous soit pas encore donnée.

nétrable pour nous, puisqu'il se perd dans la nuit des temps et échappe à l'observation. Néanmoins, les hypothèses deviennent à cet égard de plus en plus satisfaisantes, pour la raison. Telle est tout au moins la célèbre théorie de Laplace, perfectionnée par M. Faye, et qui peut se résumer ainsi :

« A l'origine, une matière élémentaire, uniforme, une poussière d'atomes dissociés et pour soulever cette masse, pour la différencier, pour y créer des noyaux, des systèmes, des complications croissantes tendant vers l'ordre, vers l'harmonie du cosmos, une chaleur initiale intense, un mouvement en acte. »

Donc, de la matière et du mouvement, telles sont les données initiales. Puis, la matière se différencie, et peu à peu, se constitue en groupes qui s'attirent ensuite, conformément aux lois de la gravitation.

Mais cette matière, ne cessons-nous de

demander, quand bien même elle serait éternelle, pourquoi s'est-elle différenciée? Cette gravitation, si merveilleuse dans ses effets, mais si mystérieuse dans son essence, qui l'a mise dans la matière, puisqu'elle n'y est point par nature, et qu'elle ne fait partie ni de l'essence, ni des propriétés de la nature?

C'est alors que la raison, pleinement confiante dans la valeur et la validité de ses déductions, et n'apercevant plus de loi naturelle explicative des choses, se voit logiquement et impérieusement pressée de s'incliner devant Dieu, suprême cause des causes.

« Ici se place, dit le savant Faye, une explication nécessaire : Descartes, et tous ceux qui ont tâché d'expliquer l'univers, débutent implicitement ou explicitement par l'intervention d'une puissance créatrice, car ils prennent comme nous, pour point de départ, un état de chose, le chaos, dont il

est impossible de rendre compte par les lois de la nature. Parmi ces lois, la principale, l'attraction universelle, est précisément l'opposé de toute tendance à la diffusion de la matière. D'ailleurs, le chaos n'est pas chose aussi simple qu'on pourrait le croire de prime abord. Il contenait à l'état d'énergie de position ou, comme on le dit quelquefois, d'énergie non cinétique, toutes les énergies passées et présentes de l'univers, sous quelque forme qu'elles se manifestent aujourd'hui, mouvement, électricité, lumière ou chaleur, même celle qui préside aux actes des êtres vivants et à la partie matérielle du travail de la pensée humaine.

« On a beau dire que l'univers est une série indéfinie de transformations; ce que nous voyons résulte logiquement d'un état antérieur, et ainsi de suite dans le passé comme dans l'avenir, nous ne voyons pas comment un état antérieur aura pu aboutir à l'immense diffusion de la matière, au

chaos d'où est certainement sorti l'état actuel.

« Il faut donc ici débiter par une hypothèse, et demander à Dieu, comme le fait Descartes, la matière disséminée et les forces qui la régissent (1). »

La science des origines du monde ne peut donc rien opposer à l'existence de Dieu, nous en avons désormais la certitude — car « il est bien certain, dit M. Barthélemy Saint-Hilaire, dans la préface de sa traduction du *de Cælo*, que pour observer les faits, les classer et en tirer les lois, l'astronomie n'a aucun besoin de l'intervention divine, non plus qu'aucune autre science. Mais quand elle essaie de remonter jusqu'à la cause première, il faut qu'elle arrive à celle-là ou qu'elle s'en remette, pour l'organisation du monde, à l'aveugle hasard, destructeur de l'ordre dans l'univers, et des-

(1) FAYE, *Origine des mondes*, p. 260. Troisième édition.

tructeur, en outre, de l'intelligence même, qui l'adore et le déifie. Au fond, nier Dieu, nier l'être intelligent, tout-puissant, infini, ce ne peut être qu'un préjugé ou une faiblesse. »

En professant que la science est absolument impuissante à rejeter le concours de Dieu pour résoudre le problème de l'origine première du monde, les catholiques n'abdiqueront donc en rien les droits de leur raison.

Si, poussant plus loin notre enquête, nous interrogeons de même les conclusions les plus récentes et les plus certaines de la science, concernant le problème de la vie, la nécessité d'une intervention divine s'impose de même à nos esprits. Indépendamment du discrédit qui s'attache, grâce aux travaux de Pasteur, à l'hypothèse de la

génération spontanée, il apparaît très nettement aux savants et philosophes contemporains, que la vie semble d'autant plus irréductible aux propriétés de la matière, que l'on entre mieux dans l'intimité de son essence. Nous parlons, bien entendu, des savants qui ne limitent pas tout l'univers au champ de leur microscope et sont encore capables de lire l'idée dans le fait.

Que de prétendus savants collectionnent puérilement les faits, sans plus de profit que le collégien qui pique sur son liège les cadavres de papillons, qui tout à l'heure encore palpitaient de vie et constellaient l'azur de leurs ailes étincelantes.

« J'ai dit et je répète, écrivait Brunetière à Gaston Paris, que s'il existe un esprit scientifique, on ne le contracte pas nécessairement dans le commerce assidu de l'algèbre ou de la chimie. De très grands savants ont déraisonné d'une manière admirable, et la profession de biologiste et

de physicien n'entraîne pas nécessairement une supériorité de raisonnement sur le reste des hommes (1). »

Qu'il ne suffise pas d'être un chimiste éminent ou un biologiste de très grande valeur pour tirer d'une loi chimique ou d'une expérience de laboratoire les seules conclusions légitimes, MM. Berthelot et Ledantec en sont un exemple vivant. Merveilleux observateurs, mais esprits systématiques par excellence, contrairement à la rigoureuse discipline scientifique dont ils se réclament, inconsciemment et bon gré mal gré, ils moulent « le fait » sur l'empreinte rigide de leur système. Et cependant, comment ne comprennent-ils pas qu'en saisissant les concomitants et même les conditions physico-chimiques nécessaires à la vie, ils n'étreignent pas la vie elle-même!

Car, en somme, comme l'écrit Armand

(1) Lettre à M. Gaston Paris, 3 janvier 1899.

Gauthier, « si l'on voulait, ce qui est déjà inadmissible pour la raison que je viens de dire, que tout ce qui se passe dans une simple cellule vivante soit de l'ordre physique mécanique, il faudrait expliquer comment chacune des manifestations matérielles qui se produit en chaque cellule des tissus et des organes s'harmonise dans l'être vivant complet, en une manifestation ordonnée générale, où tout vient concourir à la vie normale, à la conservation de l'individu complet. Dans une nation civilisée, tous les citoyens concourent au fonctionnement normal de l'État, en vertu d'une force directrice commune, d'un contrat tacite fondé sur l'instinct, la raison, la loi morale. Il en est de même dans ce petit état qu'on nomme l'individu. Que l'estomac digère chimiquement ses aliments, que les glandes sécrètent leurs humeurs propres, chacune en vertu de forces mécaniques ou chimiques, que le sang apporte aux tissus son oxygène et

qu'en chaque cas il agisse en vertu des réactions mêmes que nous pouvons reproduire *in vitro*; que l'énergie calorique, mécanique, etc., de l'être vivant, résulte tout entière d'actes purement matériels, cela est indéniable, mais là n'est point la vraie difficulté. La vie résulte de l'ordre imprimé à ces divers actes venant concourir à un même but. Chevreul le remarquait dès 1837 : « Lors même qu'on aurait reconnu que ces phénomènes dépendent des forces qui régissent la matière inorganique, nous ne serions guère plus capable de comprendre comment il arrive qu'un corps, qui est déjà organisé avant que nous puissions l'apercevoir, a en lui la propriété de se développer avec une existence admirable, dans la forme de son espèce et la faculté de donner naissance à des individus qui reproduisent cette même forme. Eh bien ! c'est là que se trouve, pour moi, le mystère de la vie, et non dans la nature des forces aux-

quelles on peut espérer de rapporter ces phénomènes (1). »

Le développement inouï des sciences naturelles, l'influence chaque jour plus considérable de Darwin et de ses disciples, ont impressionné si vivement certains esprits qu'ils ont cru en toute sincérité que l'admirable doctrine de l'évolution donnerait la clef de toutes les difficultés.

Sans doute cette hypothèse si séduisante éclaire de très vives lumières le monde de la nature et même, pour ceux qui restent réfractaires à cette orientation nouvelle, il n'est désormais plus possible de n'en point tenir compte dans une certaine mesure et d'admettre que tous les êtres vivants ont été l'objet de création spéciale de la part du créateur (2).

(1) Armand GAUTHIER, *Les manifestations de la vie dérivent-elles des forces matérielles?* — *Revue des sciences pures et appliquées*, 15 avril 1897.

(2) Nous n'apprendrons à personne, nous l'espérons, que l'immense majorité des théologiens n'entendent plus à la

Sous l'influence du temps, de la sélection naturelle, de la lutte pour la vie, de l'hérédité et de tant d'autres facteurs encore indéterminés, les espèces se sont lentement

lettre le récit de la création tel que la Genèse la raconte. La création du monde en six jours, que l'on prenne le mot *jour* dans le sens absolu, ou dans le sens de période, est absolument insoutenable. On continue néanmoins à enseigner cette opinion dans tous les catéchismes à l'usage de la première communion! Il y a là un esprit de routine non seulement inexcusable, mais encore dangereux et coupable, puisqu'il est de nature à jeter le trouble dans nombre d'intelligences. Les humbles, surtout dans l'Église, n'ont-ils pas, par rapport à la vérité, les mêmes droits que les intellectuels ?

« On sait du reste, dit en note le P. Bainvel, professeur de théologie à l'institut catholique de Paris, qu'Origène était pour la vérité purement symbolique : ni le serpent, ni le fruit défendu, ni les ceintures en feuilles de palmier ne devaient, selon lui, se prendre à la lettre. Cajetan suivit l'opinion d'Origène. Cette opinion n'a jamais été condamnée par l'Église, et d'excellents catholiques s'y sont ralliés dans notre siècle. En 1850, Lacordaire la portait comme sienne dans la chaire de Notre-Dame. (Conférences sur la chute.)

En 1897, le P. Lagrange, dans un article de la *Revue biblique*, lui a donné l'appui de son autorité.

A cette opinion s'en est rattachée une autre, propagée en France par M. Fr. Lenormand et par M. Loisy. Il y a entre ces premières pages de la Genèse et certains vieux mythes chaldéens des analogies incontestables. D'où l'hypo-

modifiées et parfois fondues les unes dans les autres. Malgré des lacunes importantes, il est facile de suivre « l'enchaînement du monde animal dans les temps géologiques » car on « commence à constater que les espèces fossiles n'ont pas été des entités immuables, isolées, mais de simples phases de développement de types qui poursuivent leur évolution dans l'immensité des âges », dit Albert

thèse que l'écrivain sacré aurait, sous l'inspiration divine, adopté ces mythes pour leur faire porter la leçon d'histoire religieuse et morale qu'il voulait nous enseigner; au lieu d'inventer lui-même le symbole, il l'aurait pris, pour ainsi dire tout fait, comme nous prenons toute faite la langue que nous parlons; il l'aurait épuré, il y aurait mis une âme nouvelle, une pensée religieuse et morale, la doctrine que Dieu voulait nous transmettre : d'un vieux conte tout imprégné de paganisme il aurait fait le véhicule d'un enseignement divin. » J.-V. BAINVEL, *Nature et surnaturel*, 1903, note de la page 193.

Mais le P. Bainvel ajoute « que peut-être le temps n'est pas encore venu de porter ces questions devant le grand public ». Mais toutes ces questions se posent d'elles-mêmes devant le grand public, la presse, même quotidienne, se charge de les vulgariser, et tous les théologiens du monde n'empêcheront pas leur diffusion; et, après tout, il faut s'en féliciter, car la vérité n'a rien à redouter.

Gaudry. (*Essai de paléontologie philosophique, Revue des Deux Mondes, 15 février 1896.*)

Quoi de plus admirable que cette plasticité de l'être vivant qui se joue pour ainsi dire de tous les obstacles, pour persévérer dans la vie! En présence de cette permanence de la vie, combien la permanence de la forme nous paraît secondaire!

Aussi avons-nous peine à comprendre l'émotion et la défiance hostile que soulève chez certains catholiques la diffusion de la doctrine évolutionniste. Comment n'ont-ils pas compris qu'il s'agissait là d'une controverse strictement limitée sur le terrain de la science, ne relevant ni d'idées préconçues, ni d'un dogmatisme étroit, mais uniquement de l'examen patient et intelligent des faits!

« L'évolutionnisme spiritualiste, écrit M. de Kirwan, le seul qui soit légitime, logique et conforme à la raison, n'a contre lui aucune objection de principe et explique

d'une manière très ingénieuse un grand nombre de faits, en laisse inexpliqués un non moins grand nombre d'autres et se heurte dans le détail à beaucoup de difficultés qui ne laissent pas de jeter quelque doute dans l'esprit même de plusieurs de ses partisans. Il n'en reste pas moins, en tant qu'hypothèse sur le mode dont Dieu a pu se servir pour réaliser la création, un système plausible, séduisant même à certains égards, et propre à satisfaire l'esprit par un concept plus compréhensible du plan divin et de la souveraine sagesse de la Providence législative et régulatrice. »

Comment, au lieu de considérer Darwin comme un adversaire, n'ont-ils pas au contraire salué ce consciencieux penseur comme un bienfaisant génie qui nous ouvrait des perspectives nouvelles pour admirer et comprendre davantage l'œuvre de l'organisateur des mondes? Et du reste, Darwin, dans une de ses dernières lettres adressées au

Rév. J. Fordyce (*Evening Standard*, 22 oct. 1883) n'écrivait-il pas cette phrase significative :

« Dans mes fluctuations les plus extrêmes, je n'ai jamais été athée. J'entends par là, que je n'ai jamais nié l'existence de Dieu. »

Certains transformistes contemporains, il est vrai, sont désormais bien loin de cet esprit du maître et affectent parfois un athéisme tapageur. Il ne faut pas se lasser d'affirmer que rien, dans l'hypothèse de l'évolution, n'autorise de semblables affirmations. D'excellents catholiques, des religieux même, se sont constitués dès le début les champions de l'évolution, tandis que des matérialistes athées refusaient d'y apporter l'adhésion de leur esprit (1). A

(1) Ch. DE KIRWAN, *Où en est l'évolutionnisme. Revue thomiste*, 1902. De nombreux catholiques ont défendu l'hypothèse transformiste. Voir à cet égard la leçon de M. DE QUATREFAGES, *Le transformisme, la philosophie et le dogme*, leçon d'ouverture du cours d'anthropologie du Museum d'histoire naturelle (*Revue scientifique*, 19 mai 1888).

la science seule appartiendra un jour le soin de trancher le débat.

Mais si ingénieuse qu'elle soit, la formule transformiste ne saurait avoir la prétention

L'Église n'a jamais condamné l'hypothèse de l'évolution et laisse aux savants toute latitude. Les travaux de Saint-Georges Miwart en Angleterre, du P. Clarke, du P. Zahm en Amérique, sont bien connus. Citons aussi dans le même sens le très beau livre de FOGGAZANO, *Les ascensions humaines*. Néanmoins, l'immense majorité des catholiques, prêtres et laïques, restent par instinct réfractaires à l'hypothèse de l'évolution. Certains traités d'apologétique les confirment dans cette mentalité. Nous lisons sous la plume d'un récent apologiste, M. André Godard (*La vérité religieuse*, p. 9) : « Mais pourquoi quelques catholiques s'efforcent-ils de concilier la cosmogonie de Moïse avec le système de Darwin ? Ce n'est pas au nom de la foi, c'est au nom de l'observation synthétique de la matière que l'on doit déclarer le transformisme la grande folie du dix-neuvième siècle. A quel homme ayant considéré vivantes les espèces, et non sous les mensonges de l'analyse, fera-t-on croire qu'un poisson n'ait pas toujours été poisson, ou seulement qu'un vautour ait été d'abord moineau ! »

M. Godard, dans son premier volume, *Le positivisme chrétien*, ne craignait pas, à notre grand regret, d'user contre les doctrines adverses de termes enflammés et violents, au grand détriment des qualités sérieuses de son œuvre. Nous nous permettons ici de demander jusqu'à quel point il est loyal de présenter une doctrine sous un jour ridicule et inexact. Quel est le transformiste qui ait

d'épuiser jamais le problème de la vie, et là où elle devient insuffisante, la philosophie reprend ses droits. En effet :

« Le système admirable de Darwin a-t-il jeté quelque clarté sur l'origine des espèces ?

Oui, sans doute. Mais sur l'origine de la première espèce, non. Autrefois, aux questions d'où vient l'homme ? d'où vient le cheval ? d'où vient le papillon ? on répondait : Donnez-nous un couple homme, un couple cheval, un couple papillon, et nous vous ferons des espèces. C'est ainsi que parlait Moïse. Aujourd'hui les plus hardis parmi les prudents, c'est-à-dire parmi les adversaires de la génération spontanée, disent : Donnez-nous un protiste, et nous formerons à la fois l'homme, le cheval et le

jamais soutenu qu'un vautour ait d'abord été moineau ? Ne nous lassons pas de le répéter, et nous le répéterons encore à l'occasion : un catholique ne saurait être trop scrupuleux et trop exact. Il n'est rien de plus terrible pour l'Église que des défenseurs zélés, mais vindicatifs ou insuffisamment informés.

papillon, même le chêne, le palmier et la mousse. Parfait. Mais d'où vient ce premier protiste ? C'est toujours la même question. Seulement à la place d'un grand nombre de demandes plus ou moins semblables, il n'en reste plus qu'une, si, bien entendu, l'on considère comme suffisamment assises les lois de la transformation des espèces » (1).

« Dans tous les cas, dit Albert Gaudry, soit qu'on pense que Dieu a fait chaque force, soit qu'on suppose qu'il a multiplié et modifié une partie des forces qu'il a créées, il me semble que l'activité divine s'est manifestée d'une manière continue. »

Le problème de l'origine première de la vie et son évolution à travers les siècles ne nous semblent donc pas moins mystérieux que l'origine des mondes. Si certains esprits prétendent exclusivement que l'hypothèse d'un Dieu créateur et ordonnateur

(1) DELBOEUF, *La matière brute et la matière vivante*, p. 93 et 94.

ne résiste plus aux progrès de la science, nous ne cessons de nous étonner d'une pareille cécité de l'intelligence.

Lorsque nous lisons sous la plume de M. Charles Limousin, directeur de *l'Acacia*, les conclusions suivantes :

« La croyance en un être appelé Dieu en français, créateur et gouverneur du monde, tout-puissant, infiniment parfait, infiniment sage, infiniment bon, est une absurdité qui ne soutient pas l'examen logique; d'autre part la notion du créateur juge de ses créatures est également absurde et en outre contraire à tout principe de justice (1). »

Nous avouons en toute humilité que nous sommes incapable de comprendre et que tout en n'élevant pas le moindre doute sur la sincérité de l'auteur, nous restons confondu d'un tel état d'esprit.

(1) F. Ch. LIMOUSIN, *Dieu et le libre arbitre*. *L'Acacia*, *Revue d'Études maçonniques*, n° 1, oct. 1902.

Oh! sans doute, la théorie spiritualiste ne dissipe pas toutes les obscurités, et plus d'une question troublante se dresse toujours sur le seuil de l'âme du croyant. La création reste un profond mystère et soulève les problèmes métaphysiques les plus ardu. Nous ne savons rien du reste de la vie divine, mais, en attendant, ne dédaignons pas les lueurs annonciatrices de la pleine lumière.

Souvenons-nous que, perdu dans une forêt et malgré les ténèbres de la nuit, il suffit souvent au voyageur égaré de la lueur d'une étoile pour reconnaître l'humble sentier qui au matin le conduira sur les coteaux baignés par la claire lumière du soleil.

Et si jamais la multiplicité stérile de tant de théories humaines se disputent l'adhésion de notre esprit parfois incertain, aimons à relire ces lignes émues, échappées de l'âme d'Albert Gaudry, l'éminent professeur du Muséum et qui sont comme la conclusion

de son admirable *Essai de paléontologie philosophique*.

« Depuis le jour où la première créature reçut le souffle de vie, combien d'êtres sont tombés, que de naissances, d'amours, d'épanouissements dont la trace s'est effacée ! Le changement paraît être la suprême loi de la nature. Il y a quelque mélancolie dans le spectacle de ces inexplicables disparitions. L'âme du paléontologiste, fatigué de tant de mutations, de tant de fragilités, est portée facilement à chercher un point fixe où elle se repose; elle se complait dans l'idée d'un être infini, qui, au milieu du changement des mondes, ne change point. »

\*  
\* \*

N'ayant pas la prétention d'écrire, après tant d'autres, un traité d'apologétique religieuse, nous laisserons aux philosophes la tâche de montrer tout le parti que l'on peut

tirer des preuves métaphysiques de l'existence de Dieu (1).

Sans nier toutes les conclusions fécondes qui peuvent jaillir de l'étude de la preuve de

(1) On lira avec le plus grand fruit le mémoire de M. Eugène Maillet, présenté à l'Académie des sciences morales et politiques pour obtenir le prix Crouzet. La question proposée était relative à la théodicée et demandait, après un coup d'œil rétrospectif sur les systèmes philosophiques, les conclusions qui sortaient de cette comparaison entre les théories présentes et les théories passées. Dans la séance du 11 avril 1891, l'Académie des sciences morales et politiques jugea digne du prix le mémoire intitulé : *La création et la Providence devant la science moderne* (Hachette, 1897). Nos lecteurs nous sauront gré d'en détacher le passage suivant :

« Les philosophes ne croient pas à Dieu tout à fait de la même manière et pour les mêmes raisons que l'humanité prise dans son ensemble. La théologie naturelle ou rationnelle, en s'emparant des raisons que l'homme a toujours eues de croire en Dieu, les a interverties. Elle a cru devoir porter au premier plan et étaler en pleine lumière celles que l'humanité gardait dans l'intimité, dans le clair-obscur de sa conscience, comme des raisons *senties et devinées* plutôt que pleinement et totalement *comprises*. Il n'est pas inutile de le rappeler, afin que la foi en Dieu ne soit pas compromise, ébranlée dans le cœur des hommes par l'échec possible ou, tout au moins, par l'insuffisance bien démontrée de tel ou tel argument purement philosophique.

« La vraie, la décisive raison que l'humanité a de croire

008231

l'existence de Dieu fondées sur les *Vérités éternelles de la raison* ou sur l'*Idée du Parfait*, nous ne croyons pas que jamais âme soit allée au Dieu vivant par les voies sèches

en Dieu, c'est qu'elle le *sent* et qu'elle *se sent unie à lui*. Bien expliquer, bien analyser le sentiment religieux, bien établir la vanité des assimilations par lesquelles on a essayé de le faire rentrer dans autre chose restera longtemps encore, quoi qu'on fasse, le meilleur moyen de prouver aux hommes que Dieu existe et qu'ils ont raison de croire qu'il existe. L'humanité, considérée en bloc, n'est pas mystique; mais les raisons qui la font croire en Dieu n'en sont pas moins, sous une forme atténuée, les mêmes qui déterminent les extases, les ardeurs des mystiques; car le mysticisme n'est au fond que l'hypéresthésie religieuse, l'exaltation, extraordinaire chez quelques personnes, d'un sentiment ou plutôt d'un groupe de sentiments qui existent en germe chez tous les hommes, et qui ne sauraient être créés tout d'un coup et de toutes pièces. Nous nous sentons *fondés en Dieu*, nous avons conscience d'avoir en lui, suivant la célèbre expression de saint Paul, « l'être, le mouvement et la vie », mais nous sentons surtout que cette vie, par laquelle nous tenons si étroitement à Dieu, n'est plus la vie sensible, purement physiologique, la vie tirée du sol; c'est la vie morale, celle qui doit s'épanouir « comme une fleur du ciel », dans la plénitude de la vérité et de la justice. Toutes les preuves morales de l'existence de Dieu (et ce sont les preuves particulièrement chères au cœur de l'humanité) ne sont que les développements divers de ce sentiment intime, essentiellement actif et fécond. La *preuve par*

et étroites, toutes imprégnées de syllogisme et de scolastique.

« C'est que la foi en Dieu, disait Caro, n'est pas et ne peut pas être uniquement la

*le consentement universel* montre que ce sentiment et la croyance qui en résulte ne sont pas factices; car ils se rencontrent, bien que parfois sous des formes étrangement déviées, chez toutes les races humaines. — La *preuve fondée sur le besoin spontané de la foi*, sur l'*espoir en Dieu*, sur le *recours à Dieu*, n'est que l'expression analytique de ce qu'il y a de plus profond, de plus fondamental dans le sentiment religieux lui-même; car c'est dans les circonstances douloureuses, dans les moments d'épreuve et de lutte, que l'homme se sent le plus près de son créateur. Enfin, la preuve morale par excellence, l'*argument de la sanction*, explique à qui a des sens ouverts pour comprendre cet ordre de choses, que nos actes subsistent en Dieu avec leur valeur propre, avec leur mérite ou leur démerite, dont le caractère est absolu et dépasse la sphère de la vie présente.

« Ce n'est pas à dire que l'humanité ne croie à Dieu que par le cœur; elle y croit aussi par l'esprit. Mais dans cette croyance venue par l'esprit, c'est l'expérience, et, pourrait-on ajouter, l'expérience interprétée surtout par le sentiment, qui tient la première place. Les diverses preuves que les théoriciens développent sous le nom de preuves physiques frappent vivement toutes les intelligences, même peu cultivées. *Preuve cosmologique*, *preuve du premier moteur*, *preuve théologique* ou *argument des causes finales*, elles signifient, prises dans leur ensemble, qu'un bien qui se

conclusion d'un théorème ; elle est l'expression la plus haute de nos sentiments ; elle sort de nos joies les plus nobles et de nos plus saintes douleurs, elle est le fruit de la vie. »

réalise d'une manière morcelée, à travers l'espace et le temps, suppose un bien supérieur où il a son principe et qui doit être quelque chose d'immuable, d'éternel et de nécessaire ; ou bien encore qu'un ordre qui se fait par degrés, dans des êtres imparfaits, dénués de conscience, de sagesse, de prévoyance, suppose une intelligence qui a tout conçu, tout prévu ; qui a disposé les moyens en vue des fins et, parmi ces moyens, choisi les meilleurs ; qui, enfin, pour relier ainsi toutes les parties et tous les moments de l'univers, doit résider dans un être éternel et absolument un. Les *preuves physiques*, aussi bien que les *preuves morales*, ont occupé de tout temps une large place dans la conscience spontanée des hommes.

« Faut-il conclure de là que les preuves métaphysiques n'existent pas pour cette conscience primitive de l'humanité et ne sont qu'une création factice des philosophes ? Nous n'avons garde de le prétendre. Ce qui montre bien qu'elles existent pour tout le monde et qu'elles ont une haute valeur, c'est que quelques-unes des idées rationnelles qui leur servent de base sont déjà impliquées dans les preuves physiques ou morales, et en constituent même toute la force. Les preuves morales reposent sur l'idée du parfait ; la preuve cosmologique sur l'idée de l'absolu. Seulement, il faut bien comprendre ce que sont ces idées pour

La preuve fondamentale de l'existence de Dieu, irrésistible, ce nous semble, pour tout esprit droit qui veut bien pousser un peu loin l'analyse de son être, pourrait se résumer ainsi : Dieu est postulé de toute manière par l'âme humaine, non seulement comme le suprême désirable, mais encore comme l'unique nécessaire, selon l'expression de Maurice Blondel.

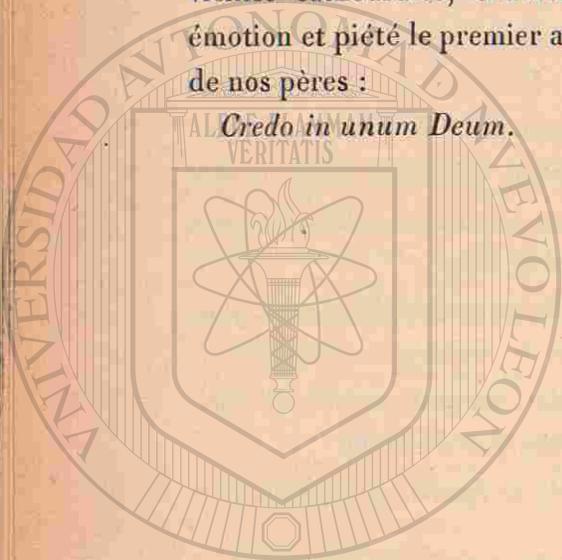
Nous avons suffisamment démontré, pensons-nous, que la science contemporaine ne peut formuler aucune conclusion légitime contre l'existence de Dieu.

Sans abdiquer sa raison et en pleine pos-

la conscience spontanée. Ce ne sont pas des *concepts purement logiques*, des concepts isolés et abstraits ; ce sont des *intuitions concrètes*, inséparables du sentiment même, de l'élan d'esprit et du cœur qui nous porte vers leur objet et qui nous le font saisir d'une certaine manière. L'homme qui n'étudie pas systématiquement ces idées en pur logicien, les considère plutôt comme constituant le fond caché des preuves véritables, que comme susceptibles de former à elles seules un ordre distinct d'arguments. »

MAJLET, *La création et la providence devant la science moderne*, p. 83, 84, 85.

session de son intelligence, le catholique moderne peut donc, sous les voûtes de nos vieilles cathédrales, chanter encore avec émotion et piété le premier article du *credo* de nos pères :



### CHAPITRE III

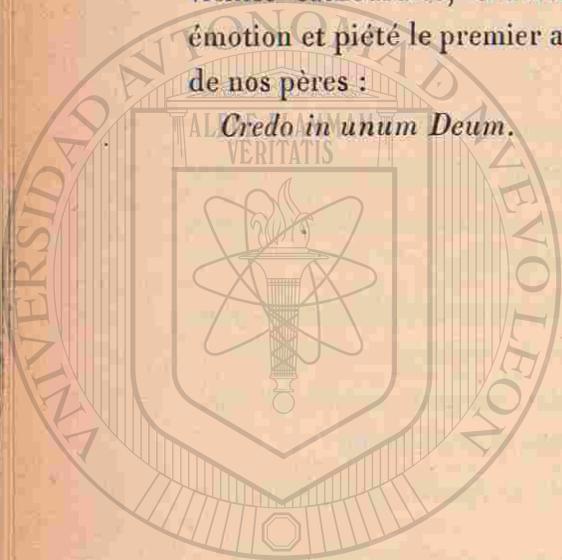
#### L'ÂME HUMAINE DEVANT LES SCIENCES PHYSICO-BILOGIQUES

Tous les efforts des rationalistes contemporains, nous l'avons vu, restent donc impuissants, pour chasser du domaine de la pensée l'hypothèse d'un Dieu créateur et organisateur du monde.

Le savant, le philosophe, l'humble ouvrier, le petit enfant peuvent encore ouvrir leur cœur à ces mystérieux et profonds désirs d'infini et d'éternité qui les tourmentent et confondent leur âme dans la même adoration.

Mais ces désirs d'infini, d'éternité ne sont-ils pas chimériques et sans objet? Ne

session de son intelligence, le catholique moderne peut donc, sous les voûtes de nos vieilles cathédrales, chanter encore avec émotion et piété le premier article du *credo* de nos pères :



### CHAPITRE III

#### L'ÂME HUMAINE DEVANT LES SCIENCES PHYSICO-BILOGIQUES

Tous les efforts des rationalistes contemporains, nous l'avons vu, restent donc impuissants, pour chasser du domaine de la pensée l'hypothèse d'un Dieu créateur et organisateur du monde.

Le savant, le philosophe, l'humble ouvrier, le petit enfant peuvent encore ouvrir leur cœur à ces mystérieux et profonds désirs d'infini et d'éternité qui les tourmentent et confondent leur âme dans la même adoration.

Mais ces désirs d'infini, d'éternité ne sont-ils pas chimériques et sans objet? Ne

sommes-nous pas désespérément rivés à la matière et destinés tôt ou tard, après la dissolution de notre personnalité, à nous confondre avec la poussière cosmique?

La perspective d'une vie future n'est-elle pas le fruit de l'imagination des poètes ou bien l'illusion des âmes simples et naïves?

Est-il au monde une question dont l'intérêt soit plus aigu? Il devrait suffire d'en poser les termes pour secouer l'étrange indifférence dans laquelle se complait l'immense majorité des hommes.

Et cependant, combien sont rares, même parmi les esprits cultivés, ceux qui daignent prendre sur leurs occupations professionnelles ou sur leurs plaisirs quelques instants de chaque jour pour étudier et méditer ces inéluctables problèmes (1)!

(1) Jouffroy, dans la première leçon du cours moral professé à la Faculté des lettres de 1830 à 1831, soulignait déjà cet état d'esprit. Étudiant le problème de la doctrine humaine, il disait :

« En effet, en jetant les yeux sur la société qui nous en-

Si vous voulez connaître, l'objet habituel des pensées de ceux qui vivent, travaillent et étudient autour de vous, faites une enquête psychologique méthodique, et vous serez stupéfaits d'apprendre que la réflexion

tourne, qu'y voyons-nous? Où sont les hommes préoccupés du grand problème de la destinée humaine, les hommes que ce problème tourmente, les hommes que ce problème agite et élève, les hommes à qui ce problème prend une de leurs pensées et dérobe une des minutes de leur temps? Assurément, si chacun de nous connaît quelques-uns de ces hommes, chacun de nous sent aussi qu'ils sont en petit nombre et que ce n'est point de pareils éléments qu'est composée cette foule qui nous environne. A voir le spectacle qu'elle nous présente, et ces milliers d'êtres qui vivent au jour le jour, poursuivant les objets divers de leurs passions, très contents quand ils les ont atteints, très désappointés quand ils leur ont échappé, mais, heureux ou trompés, se prenant le lendemain d'ambitions toujours nouvelles, de désirs toujours renaissants, et poursuivant intrépidement leur rôle sans songer jamais à se demander le sens de cette pièce qui leur donne tant de mal, et dans laquelle ils figurent sans savoir pourquoi; à voir, dis-je, cette réalité de la vie humaine, on croirait que le privilège de comprendre que nous avons une destinée appartient bien moins à l'humanité qu'à la philosophie, et que, si c'est là le fait qui distingue l'homme de l'animal, ce n'est guère que par exception qu'il prend le rang supérieur qui lui a été assigné. »

personnelle ne s'exerce que bien rarement sur les questions fondamentales de la métaphysique.

Rien n'est plus instructif et plus triste à cet égard que la fréquentation des milieux médicaux. Pendant mes huit années d'études médicales, j'ai toujours été douloureusement frappé de la mentalité des étudiants au milieu desquels je vivais.

Nulle part ailleurs que dans les amphithéâtres et les salles d'hôpitaux ne se pose avec une aussi sombre crudité le problème métaphysique de la vie et de la mort, mais nulle part aussi l'indifférence n'atteint un tel degré.

Catholiques pratiquants, mais routiniers, spiritualistes théoriques, matérialistes conscients ou inconscients, sceptiques légers et superficiels, tous vivent dans la même inertie.

On peut vivre des années dans les salles de dissection où, armés de fins scalpels et la

face pendant des heures entières presque en contact avec le cadavre qu'ils étudient, des centaines de jeunes gens intelligents, poursuivent avec une patience étonnante les ramifications nerveuses les plus ténues, les vaisseaux les plus délicats sans que peut-être le problème métaphysique de la vie ne surgisse verbalement une seule fois (1).

(1) Un pareil état d'esprit condamne l'enseignement philosophique tel qu'il est donné dans les classes. Combien de professeurs ne font leur cours qu'en vue de l'examen qui doit couronner les études secondaires. Sans doute, il n'est pas négligeable d'être suffisamment préparé pour être en état de répondre à tous les articles du programme ! Mais c'est là pur mécanisme, pur jeu de mémoire, et je comprends qu'enseignée de la sorte la philosophie soit complètement dépourvue d'intérêt pour les élèves. Et à dire vrai, dans l'immense majorité des cas, l'enseignement philosophique classique ne laisse aucune empreinte sur l'âme des jeunes gens.

Et cependant est-il une période de la vie où l'esprit soit plus susceptible de se passionner pour la recherche de la vérité ? Les ardeurs généreuses de cet âge étouffent en général les semences du scepticisme et sont éminemment favorables à l'éclosion des sentiments les plus désintéressés. Dans ces conditions, semble-t-il, rien ne devrait être plus

Même attitude dans les salles d'hôpitaux, On tourne et retourne les malades, on percute les moribonds, le doigt fixé sur le pouls, chronomètre en main, on attend impassiblement le moment suprême où la vie cessera de battre dans l'artère, on colle son oreille sur les lèvres entr'ouvertes et violacées de celui qui agonise pour tâcher de surprendre le dernier râle, le dernier sanglot de vie qui s'échappe de sa poitrine, puis on disserte ensuite à perte de vue, et avec juste raison, sur les causes fâcheuses ou éloignées de la mort, mais là s'arrêtent les pré-

facile pour le professeur que de creuser très profondément son sillon dans l'âme de son jeune auditoire. Les collèges religieux, les séminaires devraient attacher une importance considérable à cet ordre d'enseignement et ne confier leur chaire qu'à des professeurs réellement compétents en la matière. De nombreux prêtres l'ont compris et s'efforcent de prendre leur grade universitaire : on ne peut que les en louer, car franchement l'enseignement philosophique, même chez les Pères jésuites, se réclamait des vieilles méthodes qui n'avaient plus cours sur le marché universitaire. Sans doute saint Thomas est un merveilleux génie, mais nous ne sommes plus au moyen âge et ne nous en plaignons pas. »

occupations de tous. Je ne parle pas de l'enseignement officiel, qui, lui, doit rester strictement médical, mais des entretiens et des conversations sans fin qui s'échangent entre petits groupes d'étudiants, soit autour du lit du moribond, soit autour de la table d'amphithéâtre.

C'est alors que bon gré, mal gré, vous reviennent à l'esprit ces fortes lignes de Pascal :

« L'immortalité de l'âme est une chose qui nous importe si fort, qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment, pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. Toutes nos actions et nos pensées doivent prendre des routes si différentes, selon qu'il y aura des biens éternels à espérer ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement qu'en la réglant par la vue de ce point, qui doit être notre dernier objet... Et c'est pourquoi entre ceux qui n'en sont pas

persuadés, je fais une extrême différence de ceux qui vivent sans s'en mettre en peine et sans y penser. Je ne puis avoir que de la compassion pour ceux qui gémissent sincèrement dans ce doute, qui le regardent comme le dernier des malheurs et qui, n'épargnant rien pour en sortir, font de cette recherche leurs principales et leurs plus sérieuses obligations. Mais, pour ceux qui passent leur vie sans penser à cette dernière fin de la vie, je les considère d'une manière toute différente. Cette négligence en une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit; elle m'étonne et m'épouvante; c'est un monstre pour moi (1). »

Il n'est cependant pas niable que certains esprits, imbus des théories matérialistes, font depuis vingt ans surtout de persévérants

(1) PASCAL, édit. Havet, p. 134 et suiv.

efforts pour remuer l'opinion. Nous ne serions même pas éloigné de croire qu'il serait difficile de trouver dans l'histoire de la pensée une période où la propagande matérialiste fut aussi active et aussi hardie que de nos jours.

Sans doute l'unité de la pensée philosophique ne fut à aucune époque réalisée, même au moyen âge, et de tout temps le spiritualisme a trouvé pour le combattre de rudes adversaires. Il ralliait néanmoins l'élite des penseurs et pouvait encore compter sur l'adhésion des foules.

Il fallut l'avènement pour ainsi dire brusque des sciences naturelles et les progrès incessants des sciences physico-chimiques, psychologiques et biologiques pour changer l'état des esprits, et porter le trouble dans des légions d'âmes.

\*  
\*  
\*

Tous les matérialistes, depuis Démocrite jusqu'à La Mettrie (1), enseignaient bien que tous les corps vivants ne différaient pas des corps bruts et qu'en dernière analyse, les lois de la mécanique suffisaient amplement à expliquer leur vie intime.

On ne peut, disaient-ils, se faire aucune idée du principe métaphysique de la vie; nous sommes donc en droit de le supprimer puisque, au surplus, le mouvement et ses transformations suffisent à tout expliquer.

Mais cette théorie physique et mécanique de l'être vivant était encore trop abstraite et insuffisamment tangible pour faire de nombreux adeptes.

Aussi combien plus démonstratif et plus évident parut l'enseignement de Broussais,

(1) La Mettrie avait défini l'homme : « Une horloge qui a pour ressort le chyle frais fourni par la nourriture. »

de Cabanis, de Moleschott, de Büchner et de leurs disciples!

La discussion ne s'étayera plus désormais sur des principes plus ou moins abstraits, sur des entités insaisissables, mais s'appuiera sur des faits tangibles, visibles et indiscutables.

Sous l'action du microscope, de l'analyse chimique, du scalpel, des expérimentations de laboratoire, la vie se laissait enfin saisir et comprendre.

Non seulement l'anatomiste, scrutant les dernières profondeurs du cerveau, n'avait point trouvé dans une glande pinéale quelconque l'âme chère aux spiritualistes, mais les chimistes avaient pu démontrer, balance en main, que tous les éléments constitutifs sont les mêmes éléments chimiques que ceux que l'analyse décèle dans les corps de la nature.

Et, lorsque les composés organiques, propres à la vie, semblait-il, tels que l'urée,

l'alcool et tant d'autres composés, furent enfin reproduits artificiellement par synthèse, l'allégresse éclata dans le camp matérialiste et les plus grandes espérances furent entrevues.

La surprise et l'étonnement ne furent pas moindres dans le camp des biologistes. Quand il fut démontré que le cerveau était bien l'organe indispensable de la pensée, ils crurent de très bonne foi que l'âme des spiritualistes avait vécu et qu'elle aurait désormais sa place au musée des antiques.

Et alors retentit la formule fameuse :

« La pensée est une sécrétion du cerveau », qui fut précisée en ces termes par Vogt (1) :

« Il y a le même rapport entre la pensée et le cerveau qu'entre la bile et le foie ou l'urine et les reins. »

(1) Vogt avait déjà dit : « Toutes les propriétés que nous désignons sous le nom d'activité de l'âme ne sont que des fonctions de l'activité cérébrale. »

Ces déclarations brutales ne laissèrent pas de soulever de violentes et précises objections. Les matérialistes furent sommés de montrer cette sécrétion, car enfin une sécrétion doit être, par définition, visible, tangible, pondérable ou tout au moins décelable par l'analyse chimique. C'est alors que Moleschott, pour couper court à toute difficulté, suggéra à Büchner cette nouvelle et définitive formule :

« La pensée est un mouvement du cerveau. » Des protestations éloquentes s'élevèrent alors de tous les groupes spiritualistes et les chaires de philosophie flétrirent dans une langue académique les affirmations outrecuidantes d'une certaine science. Mais le spiritualisme, malgré sa situation officielle, n'eut plus l'influence nécessaire pour barrer la route aux idées nouvelles. Son dédain des faits acheva, du reste, de le discréditer aux yeux des savants de la nouvelle école, et en proclamant que « rien

n'est méprisable comme les faits », Cousin prononçait son arrêt de mort.

Mais pendant ce temps la science marchait de conquête en conquête, et les matérialistes, dans leur ardeur de néophytes, supprimant d'un trait de plume toute la psychologie, étaient suspendus aux lèvres des physiologistes et des anatomistes.

L'anatomie comparée, sous l'impulsion des doctrines transformistes, était étudiée jusque dans ses moindres détails. Il fut démontré par l'étude de tous les cerveaux du règne animal que le cerveau de l'homme, toutes proportions gardées, était notablement plus développé et plus lourd que le cerveau du singe (1).

(1) On admet, d'après Broca, que le poids moyen du cerveau est de 1,325 grammes pour l'homme et 1,142 pour la femme.

Le poids et le volume du cerveau augmentent au fur et à mesure que l'on s'élève dans la série animale. On admet généralement que ce poids égale le 1/36 du poids du corps

Que fallait-il de plus pour faire pressentir que l'incontestable supériorité de l'homme était uniquement liée au développement de la nature cérébrale ?

dans les races humaines, le 1/68 chez les anthropoïdes, le 1/186 chez les mammifères inférieurs aux primates, le 5/212 chez les oiseaux, le 1/1321 chez les reptiles et le 1/5668 chez les poissons.

Le poids moyen du cerveau chez les gorilles est de 425 grammes, de 384 chez les chimpanzés, de 352 chez les orangs. (*Bull. d'Anth.*, oct. 1881, p. 695.)

Pour démontrer que le degré de l'intelligence de l'homme était en rapport avec le poids du cerveau, on fit de nombreuses pesées. La liste de trente-quatre sujets d'élite, dressée par Broca, donne un excédent de 160 grammes sur le poids du cerveau ordinaire. Voici quelques-uns de ces poids :

Tourgueneff.....	2,012	grammes
Cuvier.....	1,830	—
Schiller.....	1,785	—
Dhorny.....	1,520	—
Agassiz.....	1,511	—
Broca.....	1,484	—
Dupuytren.....	1,456	—

Il faut, néanmoins, ne pas oublier que des personnes d'une intelligence très ordinaire ont eu un cerveau relativement énorme : 1,800 grammes (Peacock), 1,900 grammes (Morris).

D'autres, au contraire, tels que celui de l'anatomiste

Les sciences médicales vinrent à leur tour apporter leur précieux contingent d'observations. Elles prouvèrent que toute perturbation grave du cerveau entraîne fatalement une perturbation parallèle des facultés intellectuelles de l'homme.

« Que le sang cesse d'arriver à l'encéphale, dit le professeur matérialiste Debieyre, toute conscience s'éteint. Prive-t-on le système nerveux d'oxygène, l'esprit ne tarde pas à sombrer; le sang n'arrose-t-il plus les champs cérébraux, l'âme disparaît aussitôt avec une soudaineté extraordinaire (1). »

L'étude des idiots, des microcéphales mit en vedette la corrélation évidente entre le

Tiedemann ne pesait que 1,254 grammes; celui de Gambetta était encore plus petit et n'excédait pas 1,246 grammes. Aussi Broca a-t-il pu dire avec raison : « Il ne peut venir dans la pensée d'un homme éclairé de mesurer l'intelligence en mesurant l'encéphale. »

(1) Charles DEBIERRE, *La moelle épinière et l'encéphale*, p. 398.

développement du cerveau et le développement de l'intelligence.

La physiologie cérébrale, jusqu'alors si mystérieuse, laissa surprendre ses secrets, et les découvertes de Frisch et Hitzig ouvrirent la voie à la doctrine fondamentale des localisations cérébrales. Les centres moteurs furent successivement découverts et bientôt il fallut reconnaître que les hémisphères cérébraux servaient non seulement à la motilité, mais présidaient encore à la sensibilité.

Et tous ces faits furent vérifiés par la clinique médicale et chirurgicale. Une couronne de trépan, appliquée au niveau des centres moteurs irrités, guérit, comme par enchantement, des contractures, des épilepsies partielles, des paralysies jadis incurables. Mais combien parut plus intéressante, au point de vue philosophique, la découverte du centre du langage!

Précisée d'abord par Broca, dans le pied

de la troisième circonvolution frontale gauche, elle fut l'objet d'ardentes recherches. Kusmaul, Vernicke, Charcot, Dejerine, etc., reconnurent que cette faculté du langage est fort complexe, et qu'elle relève de fonctions cérébrales distinctes, ayant des organes spéciaux de production. Et alors furent localisés :

Le centre de la mémoire auditive verbale, le centre de la mémoire visuelle des mots, et le centre de la mémoire des mouvements de l'écriture.

La pathologie corrobora tous ces travaux, en montrant, entre autres, qu'une lésion sur la circonvolution de Broca entraînait l'aphasie, c'est-à-dire la perte de la parole.

Ce siège organique d'une faculté de l'âme, pour ceux qui faisaient du langage une faculté, parut à première vue gros de conséquences.

Entrés dans cette voie, certains savants

rivalisèrent de zèle, et se hâtèrent de tirer des conclusions de faits encore à peine déterminés.

Les rapports du physique et du moral, ou plutôt du physique et du psychique, furent serrés de plus près. Désormais convaincus que non seulement la sensation, mais encore la pensée et la volition, ne sont qu'une résultante de la vie nerveuse, la certitude du matérialisme leur sembla indiscutable. Écoutez le professeur Debierre :

« Dans la mentalité, fonction du cerveau, comme dans la contractilité, fonction du muscle, l'origine de la force qui se dégage ici sous forme d'intelligence, là sous forme de travail mécanique, est dans les combustions chimiques interstitielles. Et si la vie psychique est soumise, à ce point, aux actions physico-chimiques, ne s'ensuit-il pas que les phénomènes psychiques sont, eux aussi, d'ordre physico-chimique, « au même titre que la lueur de la lampe, ou la force

électromotrice d'un couple voltaïque » (1).

Une nouvelle science, la psycho-physiologie (2), grandit alors sous l'influence de cette idée. Des laboratoires spéciaux furent fondés, et le physiologiste allemand Wundt publia ses importants *Éléments de psycho-physiologie*, pour démontrer l'identité du physique et du psychisme.

A sa suite le docteur Herten entra en

(1) DERIERRE, *loc. cit.*, p. 399.

(2) La psycho-physiologie fut précédée par la psycho-physique. Le nom de Fechner est lié à la psycho-physique. Ce dernier, « parti d'une loi découverte par Weber et d'après laquelle, étant donnée une certaine excitation provoquant une certaine sensation, la quantité d'excitation qu'il faut ajouter à la première pour que la conscience s'aperçoive d'un changement serait dans un rapport constant avec elle. » On trouvera dans les *Essais sur les données immédiates de la conscience*, de Henri BERGSON, p. 45 à 54, une très pénétrante critique de la psycho-physique (1889).

Sur la même question voir : article de Jules TANNERY, *Revue scientifique*, 13 mars et 24 avril 1875. — DELBOEUF, *La loi psycho-physique* (*Rev. Philos.*, 1878). — L. LIARD, *La science positive et la métaphysique* (1879). — BAIN, *L'esprit et le corps*. — H. MAUDSLEY, *La physiologie de l'esprit*. — W. WUNDT, *Psychologie physiologique*, traduction Rouvier (Paris, 1886).

lice avec son volume : *Le cerveau et l'activité cérébrale*, et tenta de fournir et de préciser l'explication de la pensée, par le mécanisme cérébral.

L'outillage de la psychométrie se perfectionna, et pour mesurer l'intensité sensorielle, les photoptomètres, les audiomètres, les pupillomètres, les dynamomètres, etc., virent le jour.

Les philosophes peu familiarisés avec les sciences se perdent aujourd'hui dans les détails de la nouvelle terminologie psychologique, car désormais, en psychologie, il n'est plus question que de réflexes, de neurones, d'hérédité, d'évolution, de centres psychiques, de centres idéologues, de centres idéophores, de mouvements intracérébraux, de conflits d'influx, de volitions idéo-motrices, de phosphorescence intermittente, etc., etc.

Des physiologistes ne craignent pas d'écrire que la pensée n'est qu'« un conflit

neuro-dynamique, et que la conscience se réduit « à un choc nerveux ».

Et, du reste, quels que soient les raffinements de la doctrine matérialiste de la vie et de la pensée, il faut toujours en revenir au même point.

En vain, M. Le Dantec, le plus brillant champion du matérialisme contemporain, avec une ingéniosité sans égale et une compétence biologique indiscutable, multiplie-t-il ses subtilités; il n'apparaît pas, en dernière analyse, qu'il diffère sensiblement de Cabanis et de Broussais.

Cependant, répondit-il à l'abbé Jozon (1):  
« En me prêtant cette vieille absurdité de la pensée sécrétée par le cerveau, vous vous imaginez découvrir en quelques minutes, dans ma croyance scientifique, une énormité scientifique qui m'aurait échappé depuis vingt ans. »

(1) *Le Conflit.*

Pure question de forme! car là où Cabanis, insuffisamment informé par une physiologie encore voilée de ténèbres, voyait une sécrétion, M. Le Dantec, riche des progrès de la science, voit un phénomène d'ordre chimique. L'interprétation du problème est différente, il est vrai, mais la solution de même nature.

« Pour moi, dit, en effet, M. Le Dantec, qui n'ai jamais vu une âme agir sans corps, qui n'ai jamais vu un corps mourir sans une modification appréciable, sans une destruction de mécanisme, je crois que la vie résulte de la structure matérielle du corps et, comme la pensée est inhérente à la vie, je me dis que la pensée résulte du fonctionnement du corps vivant. Une lésion matérielle arrête la pensée, donc la pensée ne doit pas avoir une essence différente de la matière. Bien plus, nous avons des poisons de la pensée : l'alcool agit sur notre subjectivité et la modifie complètement; je ne vois pas comment

un principe immatériel pourrait être modifié par une substance chimique; un phénomène que modifie un agent chimique est d'ordre chimique (1). »

Quoi de plus net? Et pour bien préciser sa doctrine, il nous introduit dans la vie intime de la matière vivante et nous rappelle que nous sommes formés « de plusieurs trillions de cellules, dont chacune est elle-même formée de carbone, d'azote, d'oxygène, d'hydrogène, etc. », et que « si vous m'étudiez chimiquement vous ne trouverez en moi que des atomes; je suis donc bien fondé à croire que tout ce qui se passe en moi résulte uniquement de l'activité des atomes; or, je pense et je sens; donc je dois, logiquement, admettre qu'il existe dans les atomes les éléments de ma pensée et de ma sensibilité (2) ».

Et il conclut :

(1) *Le Conflit*, p. 196.

(2) *Id.*, p. 182.

« Que la pensée est une synthèse, que notre subjectivité est le reflet intérieur de notre objectivité et n'influe aucunement sur la manière dont se comporte notre corps dans le temps et l'espace. »

Maudsley et Huxley avaient déjà qualifié de phénomènes ces reflets intérieurs des phénomènes objectifs.

« La conscience, dit Huxley, accompagne les états du cerveau comme l'ombre les pas du voyageur. »

Telle est, dans ses grandes lignes, l'histoire du matérialisme contemporain.

C'est au nom de ce grossier déterminisme que l'on entend désormais rayer de la science humaine, la spiritualité de l'âme, la liberté et les espérances d'une vie future.

De quelles sottises certains esprits ne rendent-ils pas responsable la science! Quoi de moins scientifique que ces affirmations tranchantes et cette obstination aveugle et têtue à ne vouloir examiner qu'une face d'un

problème, quitte à supprimer tout ce qui ne rentre pas dans le système adopté.

« A ceux qui prétendraient, dit Armand Sabattier, doyen de la faculté des sciences de Montpellier, que les acquisitions du savoir humain ont ruiné la doctrine de l'immortalité, je tiens à faire remarquer qu'en parlant ainsi et tout en ayant la prétention de s'appuyer sur la science et de représenter l'opinion de la science, ils offensent la science, et que leur attitude est, à cet égard, bien différente de la mienne et bien inférieure à la mienne. Ils disent : « La science ne permet pas de croire à l'immortalité; la science démontre que tout meurt, que tout se décompose, que rien n'est permanent; la science combat la possibilité de l'immortalité : cette dernière est incompatible avec les données de la science. » Pour moi, je dis : « La science ne réfute pas l'immortalité. Elle ne saurait ni la réfuter, ni la prouver. L'immortalité est une question qui n'est

pas encore entrée dans le domaine de la science; elle n'est donc pas passible d'une démonstration scientifique. Je ne puis donc pas prouver la réalité de l'immortalité personnelle. Mais pouvez-vous, à votre tour, établir scientifiquement la réalité de la mortalité personnelle? Pas davantage! Vos observations scientifiques n'ont pu atteindre l'au-delà de la tombe et j'ai le droit de hausser les épaules et de vous considérer d'un œil de pitié, si vous affirmez, comme une certitude, que toute l'histoire finale de la pensée humaine se circonscrit à ce qu'il est donné d'observer à côté du lit d'un mourant (1). »

Et plus loin l'éminent naturaliste ajoute :

« Y a-t-il ici quelqu'un qui puisse affirmer qu'en dehors de ce que constatent ses instruments, en dehors de ce qu'on observe

(1) ARMAND SABATTIER, *Essai sur l'immortalité au point de vue du naturalisme évolutionniste*, deuxième édition, p. 12.

dans les laboratoires, il n'y a plus rien? Si ce quelqu'un existe, ce n'est certes pas un homme de science. C'est le dernier des ignorants. »

Cela est si vrai que non seulement il est impossible, scientifiquement parlant, de démontrer que les faits de la pensée sont du même ordre que ceux de la vie corporelle, mais encore, nous l'avons vu plus haut, la science demeure absolument impuissante à établir l'équation physico-chimique de la vie elle-même. En dépit des investigations persévérantes des biologistes contemporains, la vie se dresse encore devant eux comme une énigme mystérieuse et inviolée.

Sans doute les savants contemporains, marchant de conquêtes en conquêtes, enrichissent chaque jour le domaine des sciences biologiques et semblent reculer, jusqu'à l'infini, les bornes qui l'enserraient étroitement il y a seulement cinquante ans; nul ne le conteste dans le camp des spiritualistes.

Sans doute les laboratoires de psychophysologie font œuvre utile et nul plus que le philosophe ne doit encourager cette science, sœur de la sienne, bien que les brillantes espérances fondées sur elle il y a vingt ans se soient quelque peu évanouies en fumée.

Il n'en reste pas moins vrai que la chimie est incapable de créer artificiellement, non pas des substances organiques, mais des êtres organisés, ce qui est profondément et essentiellement différent.

Il n'en reste pas moins vrai que le matérialisme biologique tente vainement d'expliquer l'unité et la spontanéité, ces caractères essentiels de l'être vivant.

Bien plus, avec les notions d'ordre, d'harmonie, de corrélation des faits, d'adaptation des choses entre elles, l'idée de finalité, si dédaigneusement bannie du territoire de la science, rentre aujourd'hui plus triomphante que jamais et comme rajeunie au contact des faits.

Combien éphémère nous semble donc le triomphe du matérialisme contemporain! Impuissant à expliquer l'unité, la spontanéité, la finalité de la plus petite cellule vivante, comment ose-t-il prétendre que la nutrition, la génération, l'évolution relèvent uniquement des lois physico-chimiques auxquelles elles sont soumises!

Combien plus facile encore la tâche de démontrer l'inanité de la théorie matérialiste de la pensée humaine!

Il suffit de réfléchir une seconde, pour mettre en évidence la colossale pétition de principe qui sert de clef de voûte à tout l'édifice matérialiste!

L'analyse chimique la plus subtile, dit le matérialiste, est incapable de déceler dans l'homme qui pense autre chose que des cellules; or, les cellules se décomposent à leur tour en atomes, sans qu'il soit possible de pousser l'investigation plus loin: donc la pensée résulte uniquement

et fatalement de l'activité des atomes.

— Mais, objecte le spiritualiste, êtes-vous bien sûr que vous n'êtes composé que de cellules organiques?

— Je vous répète, balance en main, répond le matérialiste, que l'analyse chimique ne décelez aucun autre élément.

— Mais alors je deviens perplexe; la pensée, selon vous, serait donc matérielle, analogue à une sécrétion ou tout au moins à un produit subtil difficile à bien définir. Mais alors, qu'est-ce qu'une pensée divisible! pondérable! étendue!? Votre solution est lourde de difficultés!

— Vous nous ridiculisez à plaisir, reprend le matérialiste, et nous prêtez une théorie grossière que nous avons rejetée depuis longtemps. Non, la pensée n'est pas une sécrétion; elle est un mouvement particulier d'essence plus subtile que les autres. Le mouvement se transforme bien en lumière et en chaleur; pourquoi

ne se transforme-t-il pas en pensée?

— J'avoue que je ne comprends plus. En voulant subtiliser, vous devenez obscur et imprécis. Vous parlez de transformation du mouvement! Le mouvement peut-il donc se transformer et se métamorphoser à plaisir? Mais vous nous jetez en pleine magie, en plein surnaturel? Un mouvement est un mouvement, et ne saurait produire autre chose, pas plus que de la pensée, que de la chaleur ou de la lumière. La lumière et la chaleur sont des sensations et demeurent, comme qualité et comme nature, irréductibles au mouvement. Le mouvement n'intéresse que l'élément quantitatif et non qualitatif. La sensation spécifiée et consciente résulte bien de l'impression cérébrale et est déterminée par elle, mais se confond si peu avec elle qu'elle ne lui ressemble pas. Quel rapport y a-t-il entre une vibration de telle cellule et la couleur rouge ou le parfum d'une rose? Supprimez la conscience et

l'élément qualitatif disparaît. Mais, au fait, qui vous autorise à supprimer la conscience?

— Nous ne la supprimons pas, mais l'expliquons, répond un disciple de Taine. La sensation, d'une part, et le mouvement moléculaire des centres nerveux, de l'autre, ne sont qu'un seul et même fait, mais *vu* du dedans ou *vu* du dehors.

— Mais votre explication est pleine d'obscurité. Comment le dedans peut-il être distingué du dehors, s'il n'y a pas, dans l'être humain, un centre d'unité, un sujet substantiel et conscient, en un mot une âme!

— Une âme! repartit un jeune biologiste, mais vous ne connaissez donc pas les travaux de Le Dantec sur l'activité des plastides? Ma conscience comme ma pensée, ne sont qu'une synthèse, comme mon activité corporelle.

— Une synthèse, fort bien; mais qui la fait, cette synthèse? En vertu de qui et de quoi arrivez-vous à avoir conscience de cette synthèse?

.....??? Vous êtes trop exigeant; nous plongeons dans l'inconnaissable, et du reste, pour Huxley et d'autres physiologistes illustres, la conscience n'est-elle pas un reflet, un épiphénomène?

— Un reflet! un épiphénomène! Ne sommes-nous pas dans le monde des songes? Mais vous vous moquez, vous vous donnez satisfaction à vous-mêmes à l'aide de mots vides et creux. Franchement votre esprit moderne est bien peu exigeant! et vous riez des *flatus vocis* des théologiens, et vous ridiculisez les scholastiques qui subtilisaient en Sorbonne sur des pointes d'aiguille! Vous êtes bien inconsequent.....

Si nous voulions poursuivre ce dialogue plus loin, nous nagerions dans l'absurde, et les réponses du matérialiste s'éteindraient d'elles-mêmes comme le feu s'éteint faute d'aliment.

Et en effet, si la vie elle-même échappe aux investigations du matérialisme, si la

sensation et même la perception externe qui tiennent encore à la vie organique se rient des efforts du chimiste et du biologiste, *a fortiori* la pensée consciente et volontaire ne craint-elle rien et n'aura-t-elle jamais rien à craindre des successeurs de Moleschott et de Büchner.

Sans l'hypothèse d'un sujet substantiel, conscient, spirituel, vraiment un, comment expliquer l'acte intellectuel? Comment du fait sensible tirer l'idée, comment s'élever du singulier à l'universel, du concret à l'abstrait?

Ma conscience m'atteste mon unité et mon identité persistante, et si mon unité pensante n'était qu'une résultante de fait, le fait même de conscience serait impossible. L'unité de ma conscience est donc un fait indéniable, expérimental, mais justiciable de l'observation interne (1) et toutes

(1) « N'est-il pas curieux, dit le professeur Grasset, de voir la facilité avec laquelle tous les savants font un acte de

les objections tirées de la pathologie mentale ne peuvent rien contre lui. Un fait ne prévaut pas contre un fait.

Si les animaux partagent avec l'homme non seulement la sensibilité, mais encore, d'une manière générale, « les opérations sensibles, c'est-à-dire le plaisir et la douleur avec les désirs et les aversions qu'ils engendrent, puis la sensation représentative avec la perception, l'association des faits de conscience en général et la mémoire, mais autant du moins qu'on en peut juger, sans reconnaissance ni localisation des souvenirs dans le passé (1) », là s'arrête l'analogie,

foi dans la véracité de leur sens, c'est-à-dire de leurs organes d'expérience extérieure, et la difficulté avec laquelle ils admettent la légitimité de l'expérience intérieure. »

G. GRASSET, *Les limites de la Biologie*, p. 52, Alcan, 1902.

(1) Charles DUNAN, *Essais de philosophie générale*, p. 296, Delagrave.

La psychologie comparée de l'homme et des animaux soulève bien des problèmes intéressants. Charles Dunan, dans ses « Essais de philosophie générale », a étudié la *Psychologie animale* d'une façon neuve et originale. Sa

car l'âme humaine détient seule le pouvoir de concevoir l'universel, l'absolu, de juger et de raisonner.

Nous pouvons donc affirmer que l'hypo-

théorie métaphysique de l'instinct est particulièrement séduisante (p. 303). C'est du reste là une question singulièrement ardue. Beaucoup de biologistes se déclarent en effet incompetents pour analyser la conscience chez les animaux. Le docteur CLAPARÈDE (*Rev. Philosoph.*, 1901, t. I, p. 481), dans son étude *Les animaux sont-ils conscients?* conclut que cette question est au-dessus de la biologie.

La supériorité essentielle de l'homme sur les animaux n'est pas niable. On trouvera, dans le volume de Jean HALLEUX, *L'évolutionisme en moral*, Alcan, 1901, une discussion très serrée de tous les arguments en faveur de la séparation de l'homme et des animaux. Il montre bien « la conquête progressive de la nature par l'homme, et cela dès les temps les plus reculés » (p. 117).

« Seuls, parmi les êtres innombrables qui l'entourent, l'homme est capable de s'assimiler l'œuvre de ses devanciers, de profiter des efforts qu'ils ont faits, des connaissances qu'ils ont acquises, de comprendre le passé, et par le passé de prévoir l'avenir, de progresser en un mot par la comparaison des choses » (DE NADAILLAC, *cit. Halleux*, p. 122).

« Il y a lieu, dès lors, dit Halleux, d'attribuer à l'homme une nature spéciale caractérisée par le pouvoir d'abstraire et de raisonner d'après des principes généraux. Ce pouvoir crée entre lui et l'animal, non une simple différence de degré, mais une différence d'essence » (p. 127).

thèse de l'âme humaine est une hypothèse non seulement essentiellement raisonnable, mais encore absolument nécessaire.

Si, à première vue, la théorie matérialiste de la pensée peut éblouir et troubler l'intelligence surprise, elle ne résiste pas à l'examen patient des faits et se dissipe comme une fumée inconsistante sous l'action d'une pensée sagace.

Le célèbre Tyndall le démontrait il y a déjà trente ans avec une logique impeccable :

« Admettons, écrivait-il, qu'une pensée définie corresponde simultanément à une

Le langage suffit, du reste, à établir une barrière infranchissable entre l'homme et les animaux et toutes les tentatives des naturalistes pour analyser le prétendu langage des animaux ne sont nullement démonstratives.

Car, comme dit Dunan, « il ne suffit pas pour posséder le langage de pouvoir exprimer un certain nombre restreint d'émotions par un nombre égal de cris différents ; il faut encore être capable de former, de manier, de combiner des concepts abstraits et de leur donner même la forme de l'universalité en dehors de laquelle il n'y a pas de jugement ». *Loc. cit.*, p. 293.

action moléculaire définie dans le cerveau. Eh bien ! nous ne possédons pas l'organe intellectuel, nous n'avons même pas apparemment le rudiment de cet organe, qui nous permettrait de passer par le raisonnement d'un phénomène à l'autre. Ils se produisent ensemble, mais nous ne savons pas pourquoi. Si notre intelligence et nos sens étaient assez perfectionnés, assez vigoureux, assez illuminés, pour nous permettre de voir et de sentir les molécules mêmes du cerveau ; si nous pouvions suivre tous les mouvements, tous les groupements, toutes les décharges électriques, si elles existent, de ces molécules ; si nous connaissions parfaitement les états moléculaires qui correspondent à tel ou tel état de pensées ou de sentiments, nous serions encore aussi loin que jamais de la solution de ce problème : quel est le lien entre cet état physique et les faits de la conscience ? L'abîme qui existe entre ces deux classes de phéno-

mènes serait toujours intellectuellement infranchissable. Admettons que le sentiment *amour*, par exemple, corresponde à un mouvement en spirale dextre des molécules du cerveau, et le sentiment *haine* à un mouvement en spirale senestre. Nous saurons donc que, quand nous aimons, le mouvement se produit dans une direction et que, quand nous haïssons, il se produit dans une autre; mais le pourquoi resterait encore sans réponse (1). »

Quant à la théorie de la *conscience-reflet*, de la *conscience épiphénomène*, théorie matérialiste plus récente et dont M. Le Dantec s'est fait en France le vulgarisateur, il n'apparaît pas qu'elle soit plus satisfaisante et plus solide.

« Poser ce principe, dit Fonsegrive, que la conscience est un « épiphénomène » et tirer triomphalement de cette première as-

(1) TYNDALL, *Revue des cours scientifiques*, 1868-1869, n° 1.

sertion que l'homme est tout entier déterminé, cela ne peut se nommer, quelle que soit l'ingéniosité dont on fasse preuve, qu'une énorme pétition de principe. Car il faudrait d'abord montrer que ces faits, les seuls que nous connaissons directement, à savoir les états de conscience, ne sont rien du tout. Comment se fait-il qu'aucune force ne soit nécessaire pour les produire? Et comment quelque chose peut-il apparaître qui apparaisse et qui ne soit rien, n'ayant point de cause et ne produisant point d'effet?(1) Quel

(1) Cf. aussi Hannequin : « S'il était prouvé que toujours le fait physiologique conditionne et détermine le phénomène mental sans que la réciproque fût jamais vraie, il faudrait conclure, en dépit de toutes les différences spécifiques, à la dépendance absolue du fait mental et de la science qui l'étudie.

« Mais nous pensons qu'il n'en est rien. . . . Pré-tendre que la douleur des coups de bâton n'est pour rien dans l'effroi et dans la fuite du chien ou que l'amour de la mère pour ses petits n'est pas la vraie raison qui lui fait braver les plus grands dangers, est une simple absurdité. . . . Quand un long débat avec moi-même, une réflexion longtemps soutenue m'amène à prendre une décision, ou quand un calcul mathématique, qui a demandé plusieurs

est donc cet ineffable mystère ? Ce serait, si l'on voulait y penser, la preuve la plus irréfutable de l'existence et de l'indépendance de l'esprit (1). »

Et Charles Dunan, dans ses *Essais de philosophie générale*, écrit sur la même question :

« Ainsi, de quelque côté que l'on regarde, il paraît impossible, dans la théorie de la conscience-reflet, de comprendre ce qu'il y a d'intellectuel dans nos représentations et dans nos idées. »

« La même difficulté se retrouve, plus grande encore, s'il est possible, lorsque l'on considère le fait de la communication des hommes entre eux par le langage. Pour rendre compte d'une communication de ce

mois, apprend à l'astronome quelle direction précise il doit donner à sa lunette et dès lors quels mouvements il doit imprimer à ses muscles pour y réussir, il est clair que l'idée est ici maîtresse de la volonté et de la mécanique nerveuse ». *Introduction à l'étude de la psychologie*, p. 43, 45, 46.

(1) Quinzaine.

genre dans la doctrine que nous discutons, il faut supposer non seulement qu'un mécanisme brutal peut avoir pour *reflet* et pour *ombre* une pensée intelligente, mais encore que deux ou plusieurs mécanismes brutaux (et la pluralité ici peut être presque indéfinie) peuvent s'accorder si bien entre eux sans entente préalable, qu'il en résulte dans la région *épiphénoménale* de la conscience des conversations suivies où les uns parlent, les autres écoutent et comprennent, où des idées s'échangent, où chacun défend son opinion et réussit parfois à la faire partager aux autres.

« L'absurdité du système matérialiste devient ici si forte qu'il serait vraiment superflu d'insister (1). »

(1) Ch. DUNAN, *Essais de philosophie générale*, p. 454.

\*  
\*  
\*

Impuissant à expliquer le dynamisme de la vie, l'autonomie de l'être vivant, la pensée et la conscience humaine, le matérialisme paraît bien une hypothèse irrévocablement condamnée.

Ni les sciences biologiques, ni la psychologie, ni la métaphysique ne témoignent en sa faveur.

L'existence d'un sujet substantiel, conscient, spirituel vraiment un, d'une âme en un mot, nous a paru au contraire absolument nécessaire.

Mais si l'âme, en tant que simple, immatérielle, ne peut être soumise à la loi de désorganisation des corps, que devient-elle après la mort?

Cette âme qui a peiné, souffert, aimé, qui n'a jamais été complètement, pleinement satisfaite durant sa vie terrestre,

n'achèvera-t-elle pas sa destinée dans une autre vie?

Ici la science est radicalement impuissante à nous fournir la réponse, car la vie future ne relève pas de l'expérience.

Les biologistes et les anatomistes qui affirment que l'homme meurt tout entier abandonnent ainsi le solide terrain de la science positive pour émettre des vues personnelles, subjectives, mais non des vues scientifiques.

À la raison, à la philosophie, à la religion appartiennent seules le droit d'apporter leur conclusion.

Or la raison et la psychologie sont obligées de constater qu'il y a dans tout homme un instinct invincible qui le pousse à affirmer l'existence d'une vie future.

La raison, la philosophie sont en outre unanimement d'accord pour affirmer que la morale réclame impérieusement l'existence de la vie future.

Enfin la religion s'appuie sur la justice, la bonté et la sagesse de Dieu pour démontrer nos droits à la vie éternelle.

Les matérialistes n'ont apporté jusqu'ici aucun argument décisif contre ces trois sortes de preuves; il est facile de le démontrer.

Est-il, par exemple, possible de nier que l'homme n'est jamais complètement satisfait sur cette terre ?

Nous souffrons tous de ne pouvoir égaler nos désirs. Nous avons soif d'infini, d'éternité. Nous cherchons sans cesse la vie et même un accroissement de vie. Le néant nous fait horreur. Notre intelligence est affamée de vérité, d'absolu, de sorte que, entre notre constitution spirituelle et l'au-delà, il y a, suivant une judicieuse remarque, « corrélation organique ».

La biologie enseigne que tous les êtres atteignent leur fin; pourquoi seul l'homme n'atteindrait-il pas la sienne ?

Malgré toute leur subtilité, les matérialistes sont impuissants à expliquer la nature humaine, car, sans la vie future, elle demeure la plus douloureuse et la plus mystérieuse des contradictions.

« En effet, dit Cousin, un être qui demeurerait incomplet et inachevé, qui n'atteindrait pas la fin que tous les instincts proclament, serait un monstre dans l'ordre éternel, problème mille fois plus difficile à résoudre que les difficultés qu'on élève contre l'immortalité de l'âme (1). »

« Ma nature est là, dit encore Jouffroy, elle est faite d'une certaine façon; en vertu de son organisation, elle a des désirs qui ont une fin et qui ont un but. Il y a en moi une intelligence qui comprend toute la portée de ces désirs, une sensibilité qui est horriblement malheureuse, car ces désirs meurent impuissants et ne peuvent se satis-

(1) COUSIN, *Cours de l'histoire et de la philosophie moderne*. Ladrangé et Didier, 1846, t. II, p. 359.

faire sur cette terre. Il y a aussi en moi des facultés qui, malgré des obstacles, possèdent tout le pouvoir nécessaire pour satisfaire ces tendances. Tout cela, je le comprendrais en moi; je serais malheureux dans la condition actuelle; je m'expliquerais cette condition; j'en verrais la nécessité, les convenances dans une certaine hypothèse que ma nature réclame tout entière, et cette hypothèse ne serait qu'une chimère impossible, absurde! La plus grande absurdité imaginable serait, au contraire, que cette vie fût tout: je n'en connais pas de plus grande dans aucune branche de la science. La plus grande absurdité et la plus grande contradiction imaginable seraient que cette vie fût tout; donc il y en aura une autre (1). »

Non seulement l'infini, l'absolu, la suprême beauté nous attirent invinciblement,

(1) Th. JOUFFROY, *Cours de droit naturel*, t. II, 30<sup>e</sup> leçon, p. 380.

mais encore la loi morale exerce sur nous son empire.

Tous les hommes, si dépravés qu'ils soient, ne peuvent pas ne pas reconnaître que la vertu l'emporte sur le vice, la justice sur l'injustice, l'amour sur la haine. Toutes les fois que personnellement nous violons la loi morale, nous sentons au dedans de nous une voix plus ou moins impérieuse qui nous condamne.

Or la raison exige impérieusement que le bonheur soit intimement lié à l'exercice de la vertu! Il n'est pas niable cependant qu'il est le plus souvent très dur de faire son devoir. Le sentier qui mène à la perfection est terriblement étroit et rude; on ne peut en atteindre le sommet sans se déchirer jusqu'au sang les pieds et les mains.

Pour dompter les instincts égoïstes qui surgissent des profondeurs de notre être, il faut une énergie soutenue et persévérante, et cependant l'abdication de son intérêt

personnel au profit d'un être humain qui souvent ne vous en sait pas gré, ne constitue-t-il pas un des éléments de la perfection?

Plus terrible encore semble la lutte contre les sentiments passionnels. A certaine période de l'existence, le feu brûle nos veines et il est des êtres, d'une sensibilité spéciale, dont chaque minute de la vie est consumée par les plus brûlants désirs. Quelle torture, quel supplice incessamment renouvelé pour celui qui, obéissant aux impératifs de la raison et du devoir, s'efforce de broyer le désir sous l'étreinte de la volonté! Quel effroyable combat, puisqu'il faut lutter contre la nature elle-même.

« Aux talons des mortels, s'écrie Joergensen (1), brûle la vieille piqure du serpent : hommes et femmes bondissent aux chemins du jour pour se retrouver, les pieds

(1) JOHANNES JOERGENSEN, *le Néant et la Vie*, p. 26.  
Librairie Perrin et C<sup>e</sup>.

souillés de poussière, à la couche nocturne. »

Est-il juste que tant d'efforts soient vains et stériles? Est-il raisonnable que celui qui, toute sa vie, au prix des souffrances parfois les plus terribles, n'aura jamais déserté le devoir, malgré les défaillances inévitables, soit finalement au même niveau que celui qui n'aura jamais fait l'ombre d'un effort pour se retenir sur la pente du mal?

Le bon sens et la raison se révoltent devant une telle hypothèse. En somme, dit Caro, « la vie future est le couronnement de tout l'ordre moral, elle est possible, car il y a Dieu; elle est nécessaire, car l'homme mérite et souffre. Le mérite et la souffrance, voilà ce qui me fait immortel, voilà la vérité lumineuse, l'évidence devant laquelle pâlisent et s'effacent tous les fantômes de la logique abstraite; c'est l'éternel, l'indéracnable argument en faveur de la vie future, c'est lui qui revient sans cesse dans la

pensée, dans l'entretien des hommes, dans la vie, sous la forme d'un raisonnement, mieux encore d'une émotion, d'une protestation contre le sort, d'un appel à la justice de Dieu (1). »

Sans un Dieu juste et rémunérateur, par conséquent sans une vie future, il est donc impossible de légitimer aux yeux de la raison les exigences de la morale. En vain s'acharne-t-on à édifier une « morale sans obligation ni sanction, une morale positive », en vain essaye-t-on de faire de la « solidarité » l'unique ferment de toute vie sociale et de toute vie morale.

Sans l'existence d'un Dieu et d'une vie future, une telle morale, dans les moments de crise et de désespoir, manquera toujours de l'autorité nécessaire pour pacifier le cœur et équilibrer la volonté.

Si le trou noir du cimetière est l'aboutis-

(1) E. CARO, *L'idée de Dieu et ses nouveaux critiques*, p. 357.

sement final de ma personne physique et morale, vous ne nous enlèverez pas l'idée que nous sommes naïvement les victimes et les dupes d'une colossale illusion.

Certains sages, quelques rares esprits, un petit groupe de dilettantes et de raffinés, soutenus par leurs principes abstraits et leurs méditations philosophiques, ont pu, peuvent et pourront encore s'incliner avec respect devant les lois de la nature et sacrifier leurs appétits sur l'autel tout nu du devoir, mais nous les humbles, les petits, les ignorants, les simples, qui ne pouvons contempler l'harmonieuse et idéale ligne des principes abstraits, faute de culture intellectuelle, faute d'intelligence, faute de temps, que deviendrons-nous?

Il n'est donc pas de tâche plus ardue que celle d'établir solidement, rationnellement, les fondements de la morale, si l'on veut à tout prix s'écarter des conclusions du spiritualisme traditionnel.

Pour se rendre compte de l'insuffisance de la position critique et de la complexité de la question, il faut lire la « *Critique des systèmes de morale contemporaine* » d'Alfred Fouillée. S'emparant successivement des divers systèmes de morale, il les démonte pièce par pièce, les examine consciencieusement à la loupe et finalement les rejette tous individuellement pour vice de construction. On ne peut fermer la dernière page du livre sans être frappé de l'ingéniosité rare, de la subtilité sans égale, de l'information précise du philosophe, mais, en fin de compte, que reste-t-il de la morale? La seule conclusion qui émane logiquement d'une semblable enquête et à n'en pas douter, malgré Alfred Fouillée lui-même, c'est que la morale est une science tellement incertaine, qu'il n'y a pas grande culpabilité à n'en pas tenir compte.

C'est alors que l'existence d'un Dieu et d'une vie future nous apparaît, non seule-

ment désirable et possible, mais nécessaire.

« Quant au nommé Dieu, s'écriait douloureusement Renouvier, la veille même de sa mort, il est entendu qu'il n'en sera pas question; il n'en sera pas davantage question de l'immortalité de l'âme. J'ai vu, il n'y a pas longtemps, dans les journaux, que des sections de la « Ligue pour les droits de l'homme et du citoyen » réclamaient, au nom de la liberté, que tout enseignement fût interdit, dans la classe de philosophie, sur Dieu et l'immortalité. Rayez Dieu du programme (1)! »

L'émotion de Charles Renouvier rejoint ici l'émotion des simples, des croyants, des fidèles. Le plus petit et le plus humble des disciples du Christ, confiant dans la bonté, la justice et la sagesse de son créateur, pourrait confondre, sur ce point, les doctes philosophes, les subtiles psychologues et les très savants biologistes.

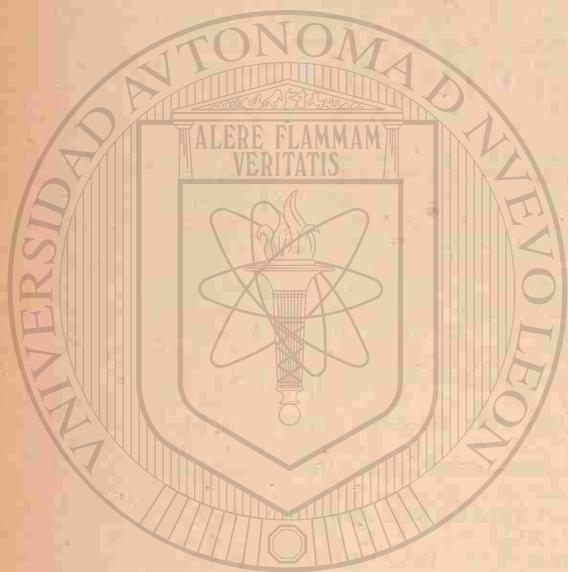
(1) Charles RENOUVIER, *Les derniers entretiens*, publiés par Louis Prat (*Revue de métaphysique et de morale*, mars 1904).

Au fait, n'était-ce pas là l'opinion de Jouffroy lorsque, analysant le « problème de la destinée humaine », il disait :

« Considérez la religion chrétienne. Il y a un petit livre qu'on fait apprendre aux enfants et sur lequel on les interroge à l'église. Lisez ce petit livre qui est le catéchisme : vous y trouverez une solution de toutes les questions que j'ai posées, de toutes sans exception. Demandez au chrétien d'où vient l'espèce humaine? il le sait; où elle va? il le sait; comment elle va? il le sait. Demandez à ce jeune enfant, qui de sa vie n'y a jamais songé, pourquoi il est ici-bas et ce qu'il deviendra après sa mort : il vous fera une réponse sublime, qu'il ne comprendra pas, mais qui n'en est pas moins admirable. Demandez-lui comment le monde a été créé et à quelle fin; pourquoi Dieu y a mis des animaux, des plantes; comment la terre a été peuplée; si c'est par une seule famille ou par plusieurs; pourquoi les

hommes parlent plusieurs langues; pourquoi ils souffrent, pourquoi ils se battent et comment tout cela finira? il le sait. Origine du monde, origine de l'espèce, questions de races, destinée de l'homme en cette vie et en l'autre, rapports de l'homme avec Dieu, devoirs de l'homme envers ses semblables, droits de l'homme sur la création, il n'ignore rien. Et, quand il sera grand, il n'hésitera pas davantage sur le droit naturel, sur le droit politique, sur le droit des gens, car tout cela, tout cela découle avec clarté et comme de soi-même du christianisme. Voilà ce qui s'appelle une grande religion; je la reconnais à ce signe qu'elle ne laisse sans réponse aucune des questions qui intéressent l'humanité (1). »

(1) JOUFFROY, *Du problème de la destinée humaine*, cours de morale professé à la faculté des lettres, 1830. Extrait : *Mélanges philosophiques* de Jouffroy, Paris, Hachette, 1860, 3<sup>e</sup> édition, p. 330.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

## CHAPITRE IV

### JÉSUS-CHRIST DEVANT LA CRITIQUE ET L'HISTOIRE

« Quand on écrit sur les maîtres de Ninive ou sur les Pharaons d'Égypte, on peut n'avoir qu'un intérêt historique, mais le christianisme est une puissance tellement vivante et la question de ses origines implique de si graves conséquences pour le présent le plus immédiat, qu'il faudrait plaindre l'imbécillité des critiques qui ne porteraient à ces questions qu'un intérêt purement historique. »

Ainsi s'exprimait en 1864 le célèbre Strauss, dans la préface de sa *Nouvelle vie de Jésus*.

En effet, nul problème historique ne peut être mis en parallèle avec celui de la divinité de Jésus-Christ. Or, l'Église affirme nettement, catégoriquement cette divinité, et prétend s'appuyer sur le Christ même pour démontrer la légitimité de son institution.

Des millions d'êtres humains acceptent volontairement, librement, cette affirmation de l'Église et, pour conformer leur vie à ses enseignements, entrent parfois en lutte avec les instincts les plus tenaces de la nature humaine.

Si le Christ n'est pas Dieu, l'Église est la plus colossale entreprise de duperie qui soit apparue consciemment ou inconsciemment dans le monde !

Toutes ces légions d'âmes meurtries qui lancent leurs supplications douloureuses vers le ciel, tous ces êtres héroïques qui, tantôt matent les terribles révoltes de la chair, tantôt sacrifient leurs affections les

plus tendres pour pouvoir se rapprocher davantage de l'idéal prêché par le Christ, toutes ces femmes assoiffées d'amour divin, qui se muent en anges de charité, prêtes à toutes les besognes les plus viles et les plus répugnantes pour vivre selon les préceptes du Maître en qui elles ont foi, tous ces êtres, en un mot, font ainsi des gestes vains et sacrifient leur vie pour des chimères, si le Christ n'est pas Dieu.

Franchement, quel est le problème dont la solution peut apparaître plus impérieusement et plus effroyablement à la conscience humaine ?

Si le Christ n'est pas Dieu, et partant si l'Église n'est pas divine, ses dogmes, ses sacrements, son culte, sa hiérarchie ecclésiastique ne sont que des formes de la superstition et de l'idolâtrie et le jour où tous les esprits seront libérés de cette superstition, les églises devront être logiquement fermées et les prêtres supprimés.

Plus de baptêmes religieux, plus de premières communions, plus de mariages bénis par l'Église, plus de prières sur le cadavre de l'homme, les mythes seront désormais bannis du domaine de la froide raison et les hommes pourront alors répéter les paroles prophétiques du poète :

Ta gloire est morte, ô Christ ! et sur nos croix d'ébène,  
Ton cadavre céleste en poussière est tombé.

Qui donc, nous le demandons, pourrait sans quelque émotion faire sienne une telle conclusion ?

Sans motifs absolument nécessitants, sans conviction totale, qui donc pourrait être assez inconscient pour jeter, de gaieté de cœur, le trouble déchirant dans tant d'âmes souffrantes ?

A moins d'être complètement imprégné de haine et déséquilibré par la passion, qui donc oserait assumer froidement la responsabilité bien réfléchie d'un tel verdict ?

Parmi les savants et les historiens sincères, quel est celui, même incrédule, qui oserait, après réflexion, affirmer péremptoirement que sa négation ou ses doutes ne sont pas seulement des doutes ou des probabilités, mais la certitude absolue et péremptoire ?

En face du fait colossal et inouï du christianisme, quel est le critique, assez sûr de lui, pour pouvoir affirmer, sans réticences possibles, qu'ayant étudié et épuisé toutes les hypothèses, celle de la divinité du christianisme ne peut plus jamais, en droit, être acceptée par l'esprit humain ?

C'est qu'en effet, tous ceux qui affirment leur foi dans le Christ-Dieu ne sont pas seulement des sentimentaux et des mystiques, invinciblement attirés par la radieuse et rayonnante figure de Celui qui est venu prêcher aux hommes l'admirable doctrine de l'amour.

Au nombre de ceux qui croient, il en est

qui ont envisagé froidement, en historiens, en critiques, le problème de la divinité de Jésus-Christ et qui se sont crus obligés par leur conscience intellectuelle d'accepter les conclusions de l'Église.

Si parmi les incroyants il en est qui ont fait la paix définitive avec les exigences de leur conscience, combien, par contre, parmi ceux dont l'esprit est torturé par l'aiguillon du doute, voudraient se libérer définitivement d'un joug qu'ils sentent trop pesant pour leurs épaules, mais, qui, loyalement, suspendent leur décision et ne trouvent pas dans l'examen critique des faits cette évidence indispensable qui leur permettrait, en toute quiétude d'âme, de rompre avec l'Église !

Car, bon gré mal gré, il faut bien admettre que pour toute âme loyale et franche, rien n'est plus troublant que l'étude impartiale de l'histoire du Christ.

Nulle figure n'apparaît sur la scène de

l'histoire avec une telle autorité et une telle séduction.

L'influence qu'exerça et qu'exerce encore Jésus sur le monde est immense, si bien que l'avènement du christianisme reste le fait le plus considérable et le plus merveilleux qui se soit imposé à l'attention des hommes.

Aussi n'est-il pas surprenant que l'histoire des origines du christianisme ait suscité tant d'études passionnées et tant de polémiques brûlantes.

S'il fallait ici retracer toutes les phases du dramatique débat qui s'est institué sur le Christ et l'Église pendant le seul siècle qui vient de s'éteindre, un énorme in-folio n'y suffirait pas.

Les systèmes les plus contradictoires, les plus invraisemblables, parfois même les plus absurdes, furent tour à tour enseignés dans l'espoir de chasser de l'histoire du Christ tout vestige de surnaturel.

Les rationalistes allemands se distinguèrent entre tous par l'importance de leurs travaux critiques. Pendant de longues années, l'école de Tubingue fut l'oracle qui dictait la loi, et lorsque le docteur David-Frédéric Strauss fit paraître en 1835 sa *Vie de Jésus*, il souleva dans le monde de la pensée la plus violente émotion.

« La philosophie, la philologie, la théologie du Nord, se vantaient à la face du Ciel, suivant l'expression de Quinet, d'avoir enlevé les fondements de l'Église, en détruisant l'autorité de l'Écriture. »

Mettant hors de discussion la possibilité du surnaturel qu'ils repoussaient *a priori* et par esprit de système, les rationalistes dénièrent d'abord aux Évangiles toute valeur historique, parce que, rapportant des miracles, ils ne sauraient être historiques.

Et d'historiques, les Évangiles devinrent mythiques, légendaires, apocryphes, symboliques, suivant les circonstances.

Ces idées subversives de la vieille foi chrétienne ne tardèrent pas à franchir le Rhin. En 1839, Émile Littré importait en France les idées de Strauss en publiant une traduction de la *Vie de Jésus*. Quelques années plus tard, en 1858, Charles Dollfus et Auguste Nefftzer, dans l'intention de vulgariser tous les travaux critiques de l'Allemagne, fondèrent la *Revue germanique* avec le concours de Littré, de Maury, de Renan, de Taine.

Malgré les divergences, les contradictions, les affirmations téméraires, les conclusions insuffisamment mûries de tous les critiques rationalistes, et avec la complicité d'une philosophie officielle de plus en plus teintée de naturalisme, ces théories nouvelles firent peu à peu leur chemin dans les esprits.

Ces travaux ardues restaient toutefois l'apanage d'une élite et semblaient encore réservés aux seuls érudits. Il fallut le

charme incomparable et la maîtrise inimitable de Renan pour les vulgariser jusque dans les plus humbles bourgades.

Renan condamnait du reste *a priori* toute possibilité de révélation surnaturelle. Dès son exode du séminaire et sous l'influence de la philosophie allemande, il avait perdu la foi en la personnalité de Dieu (1). Selon

(1) Il est extrêmement difficile d'apprécier à leur juste valeur les motifs qui ont pu entraîner certains croyants illustres à la perte de leur foi. Les défaillances morales n'expliquent pas tout, tant s'en faut, puisqu'elles ne ruinent pas fatalement la foi de ceux qui en sont victimes. Nous connaissons tous des catholiques très fermement convaincus de la valeur intellectuelle de leur foi et qui n'en continuent pas moins à vivre une morale extrêmement relâchée. Leur volonté, plus que leur logique, est malheureusement ici en défaut. Il n'est pas niable, par contre, que les obscurités et les insuffisances de certaines explications théologiques aient pu jeter hors de la foi certaines intelligences loyales, mais constamment tourmentées; il faut avoir la loyauté de le reconnaître. D'où la nécessité absolue pour les théologiens et les moralistes catholiques de tenir compte dans leur enseignement de toutes les exigences de la pensée contemporaine. Il n'est aucune objection qui ne vaille la peine de s'y arrêter; telle difficulté paraît insignifiante pour l'un et vraiment insurmontable pour tel autre. Il ne faut donc jamais juger par sa propre mentalité de la mentalité d'au-

lui le monde n'obéit qu'à des lois générales et la thèse d'un Dieu impersonnel conquiert toute son intelligence.

Il aborda dans cet esprit l'étude des ori-

trui : si l'on voulait bien se convaincre de ce principe, l'esprit d'intolérance perdrait chaque jour du terrain. Oh ! si tous les prêtres catholiques avaient bien compris leur rôle de pacificateurs des intelligences, avec quelle ardeur ils se seraient mis au travail ! Quel faisceau de lumière ne cesseraient-ils de jeter sur le monde s'ils savaient faire effort et voulaient coordonner leurs efforts ! Combien de curés de campagne ne savent comment employer leur temps. Le ministère paroissial les absorbe de moins en moins, puisque malheureusement la foi disparaît des campagnes. Leur messe le matin, quelques heures de bréviaire par jour, un sermon souvent médiocre préparé en huit jours, deux ou trois malades à visiter et c'est là toute leur occupation. Un médecin occupé, un gros industriel font, en quinze jours, plus de travail que les trois quarts des prêtres pendant un an. C'est l'évidence même, et nous le leur disons, sans la moindre intention de leur être désagréable, ils le reconnaîtront. Eh bien, pourquoi les prêtres ne mettent-ils pas à profit les heures considérables de loisir pour se créer une compétence, pour devenir une autorité ? Combien parmi ceux que nous étiquetons de rationalistes usent leurs jours et leurs veilles à produire intellectuellement, uniquement mus par la satisfaction de propager leurs idées ou poussés par l'ambition de se créer un nom ou d'obtenir un vil colifichet à l'usage d'une boutonnière. Comment se fait-il que le souci et le désir de défendre et de glorifier sa foi n'en-

gines du christianisme et sa critique historique ne fut plus que l'humble servante de ses convictions naturalistes. Aussi ne craignit-il point d'écrire dans l'introduction des *Apôtres* cette phrase stupéfiante :

gendre pas dans l'âme du catholique et du prêtre la merveilleuse activité qu'engendre la misérable ambition humaine ou la mesquine affection du ruban rouge ou violet? Problème! Se rend-t-on compte de l'influence et de l'autorité intellectuelle que ne manqueraient pas de conquérir deux ou trois mille prêtres, s'imposant joyeusement au nom de leur foi le devoir de ne pas perdre une seule minute de leur existence et s'efforçant, pour l'unique gloire de Dieu, de devenir des compétences indiscutées en philosophie, en histoire, en sciences. Et le ministère évangélique n'en souffrirait pas ou ne devrait pas en souffrir. Ne voit-on pas tous les jours des médecins, des avocats, des ingénieurs, des professeurs, trouver en marge de leurs occupations professionnelles, parfois très absorbantes, le temps de publier de nombreux travaux, tout en ne sacrifiant pas leurs devoirs familiaux. Ne craignons donc pas de le dire, une certaine partie de notre clergé vit, sinon dans la paresse, du moins dans la léthargie.

Grande est leur responsabilité, puisque certaines âmes troublées n'auraient peut-être pas dévié de la ligne droite, si une lumière suffisante les eût éclairées jusqu'au bout. Peut-être même Ernest Renan serait-il maintenant une des gloires de l'Église de France, si ses maîtres vénérés avaient été tous plus instruits et partant plus capables d'apaiser la

« Comment d'ailleurs prétendre qu'on doive suivre à la lettre des documents où se trouvent des impossibilités? Les deux premiers chapitres des *Actes* sont un tissu de

fièvre de doute qui consumait son âme. Et pour éviter tout reproche d'exagération sur ce point et malgré la longueur de cette note, je laisse à Mgr d'Hulst, l'éminent conférencier de Notre-Dame, le soin de conclure avec toute l'autorité qui s'attache encore à ses écrits :

« Si le travail scientifique, écrivait-il, qui est une des fonctions des pasteurs et des enfants de l'Église, se ralentit et s'attarde alors que la science indépendante accélère sa marche, il se produit un écart, une sorte de *hiatus*, et ceux-là seuls qui ne savent rien de leur temps échapperont au péril de tomber dans la crevasse. Car c'est là ce qui s'était produit en France au lendemain de la Révolution. Le clergé se recrutait avec peine, il était pauvre, il suffisait difficilement aux besoins du ministère ordinaire. Les anciennes universités étaient détruites, les traditions théologiques interrompues; l'enseignement des sciences sacrées ne se donnait plus que dans les séminaires, sous une forme à la fois élémentaire et vieillie. Et c'était le moment où l'Allemagne renouvelait la philosophie pour la détruire, où l'Europe entière renouvelait les sciences historiques pour les acheminer sur la voie des plus merveilleuses découvertes. Comment un esprit qui s'ouvrait à de si prodigieuses nouveautés n'eût-il pas été surpris et comme scandalisé de trouver ses maîtres étrangers à un mouvement aussi puissant et aussi général? Comment n'eût-il pas été tenté d'identifier ses croyances avec l'insuffisance de l'appareil

miracles. Or une règle absolue de la critique, c'est de ne point donner place dans les récits historiques à des circonstances miraculeuses. »

Singulière critique historique que celle

apologétique employé pour en démontrer la valeur?

« La preuve que ce fut là une des causes qui préparait la chute de M. Renan, c'est le souvenir respectueux ou reconnaissant qu'il conserva pour ceux de ses maîtres, qu'il trouva mieux armés pour la défense de la foi : M. Garnier, exégète de l'ancienne école, mais hébraïsant consommé; M. Le Hir, surtout familier avec tous les travaux de la critique allemande et ne craignant pas, du moins en matière de philologie pure, de s'en approprier les méthodes et les conclusions. Que fût-il arrivé si, sur d'autres terrains, notamment sur celui que l'érudition historique ouvre à l'apologiste chargé de vérifier les origines du christianisme, il eût rencontré ce que nos facultés libres de théologie offrent aujourd'hui aux clercs amis de la science, une initiation plus sûre, des vues moins timides, des principes moins étroits et des réformes mieux adaptées aux difficultés nouvelles?..... Je ne dis pas qu'alors il eût échappé aux séductions de l'erreur, car il est toujours oiseux de conjecturer ce qu'eût fait, dans des circonstances différentes, celui qui n'a pas su résister à l'épreuve sous la forme qu'elle a revêtu pour lui. Je dis seulement que des facilités lui ont manqué pour la résistance et que des circonstances plus heureuses les lui auraient offertes. Il y a là pour nous un motif de plus de nous interdire les jugements durs et tran-

qui se permet d'amputer à sa guise telle ou telle partie de documents au nom d'un système métaphysique dont la certitude est elle-même loin d'être hors de discussion !

Et du reste, comme le dit si justement le docteur Pierre :

« ... Ni l'histoire ni la science ne doivent avoir de parti pris. Ni l'une ni l'autre n'ont le droit *a priori* de supprimer un fait parce qu'il porte l'étiquette miraculeuse et défie toute explication. Un fait est réel ou non, indépendamment de l'accord ou du désaccord qu'il présente avec nos systèmes. L'histoire et la science ne peuvent pas s'incliner devant le dogme, c'est vrai, mais pas plus devant le dogme déterministe que devant le dogme chrétien. L'histoire qui n'est pas scrupuleusement neutre dégénère en

chants que se permettent trop aisément ceux qui n'ont jamais connu la tentation du doute. »

M. D'HULST, RENAN, Extrait du *Correspondant*, 4<sup>e</sup> édition, p. 13. Paris, Poussielgue, 1893.

panégyrique ou en pamphlet. Quant à la science qui obéit à des théories préconçues, elle se paralyse et se détruit elle-même (1). »

Mais combien de lecteurs ont-ils pu faire cette réflexion? Bien peu d'hommes, hélas! sentent le besoin d'aller au fond des choses. Saisis par le terrible engrenage des besoins matériels quotidiens, combien se contentent d'une lecture hâtive et superficielle et acceptent docilement les conclusions de quiconque frappe leur imagination! Que d'esprits légers et superficiels se laissent prendre au mirage séducteur d'une phrase douce et caressante! Ce ne fut pas la moindre des causes du succès prodigieux de la *Vie de Jésus* de Renan.

Berthelot, dans le discours qu'il prononça en inaugurant la statue de Renan, à Tréguier, le constata lui-même :

(1) Docteur PIERRE, *Deux conférences sur le miracle*, p. 47.

« Renan, dit-il, a retracé les traits de ce Jésus évhémérisé, avec une poésie, un charme de sentiments, une délicatesse de nuances qui ont enchanté toute une génération de femmes et de philosophes mystiques. Les vrais croyants, fermement attachés à l'infaillibilité du dogme, furent à la fois séduits par cette œuvre exquise et émus jusqu'au scandale par les conséquences de ses affirmations. »

Aussi, dit un critique catholique :

« Serait-il tout à fait puéril de révoquer en doute son succès éclatant : la collection des journaux, des revues du temps protesteraient. Certains, dans un but louable, ont tenté de diminuer le scandale : en réalité, Renan a triomphé contre le droit, contre la vérité, contre l'Homme-Dieu, comme au jour de la passion les Phariséens triomphèrent apparemment du Christ : Mgr d'Hulst a eu grandement raison d'insister sur ce point et de ne point nier comme

d'autres ce que l'histoire affirme (1). »

Et puis, ne l'oublions pas, la modération apparente de Renan lui ouvrit les esprits et les cœurs autant et plus que la vaste érudition de son œuvre et la molle séduction de sa phrase. D'une habileté consommée, il se garde bien de heurter brutalement de front des convictions séculaires : s'il brisait les vases sacrés, c'était, semble-t-il, pour en mieux respirer le mystique parfum.

Et sur ce point, l'abbé Charles Denis écrit avec un très grand sens critique :

« Il ne faut pas négliger de dire que le procédé ordinaire de Renan consiste à faire intervenir sans cesse le divin, l'idéal, le merveilleux. Cet homme, qui voulait mesurer Dieu à la toise de la science humaine, en parlait mieux et plus souvent que n'en parlent les sincères adorateurs. Autant il était irrévérencieux, impie comme philo-

(1) Abbé DENIS, *Critique irréligieuse de Renan*, p. 48.

sophe et comme critique, autant comme lettré il affectait de scrupules. J'estime que cette manière d'agir de sa part est une tartufferie indigne. Son génie malin est le génie du merveilleux, qu'il détruit en adorant chaque pierre précieuse qu'il détache de l'édifice divin. »

« Je ne m'étonne pas que ce procédé littéraire lui ait attiré plus d'admirateurs que tous les arguments et toute la science empruntée aux germanisants.

« Parler de l'infini et du divin aux hommes rongés par le doute! avoir constamment sur ses lèvres bénignes comme celles du prêtre les mots de religion, d'adoration, de culte, de prière, de poésie, de communion, d'art, d'idéal; en parler en artiste, avec courtoisie, avec dignité, avec la fierté aristocratique d'un esprit qui se croit grand, prédestiné par la nature à donner l'explication de l'énigme éternelle des choses : n'est-ce pas user d'une rhétorique sans pareille, fascina-

trice, troublante pour tous les lecteurs ignorants de la religion? Les femmes surtout ne résistent pas à tant de grâce, à tant de douceur mystique. Les lectrices de la *Revue des Deux Mondes* le savent. »

Mais pour être juste, rappelons que toutes les analyses de son œuvre ne furent pas universellement laudatives. D'éminents critiques rationalistes allemands lui firent grief d'avoir employé pour écrire l'histoire des procédés dignes du roman, mais indignes d'une science qui se respecte.

Un rationaliste français, plus récent encore, M. Albert Réville, dans son importante étude *Jésus de Nazareth*, annonce son ouvrage comme une rectification de Renan, dont la méthode, nous dit-on, n'aurait pas été sévère et qui aurait manqué de fermeté dans l'appréciation des documents.

En effet, Renan s'était montré assez réservé dans la question de dates et d'authenticité des Évangiles. Il ne se trompait pas en

prédisant qu'on trouverait un jour exagérées les affirmations de Baur et de ses disciples.

Mais en même temps, comme le fait remarquer quelque part l'éminent abbé Loisy :

« Réville a mal pris son temps pour rééditer au moins en partie ces affirmations au moment où Harnack déclare que les opinions de Tubingue ne tiennent plus debout et s'arrête à des vues fort analogues à celles que Renan avait formulées, mais plus rapprochées encore de la tradition (1). »

Tels furent ou tels sont les principaux hommes dont se réclament à l'heure actuelle tous ceux qui se dressent si furieusement contre le christianisme traditionnel.

Il n'est donc pas sans intérêt d'examiner aussi brièvement que possible leurs conclusions. Peut-être sera-t-il facile de démontrer qu'elles ne sont point aussi rigoureuse-

(1) Cf. *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, t. II, 1897, p. 469.

ment établies qu'on ne cesse de l'affirmer.

Et en tout cas et en bonne logique, nous ne manquerons pas d'être intérieurement frappés en constatant que, quel que soit notre point de départ, philosophique, critique, historique, et comme nous le verrons plus loin, moral et social, nous aboutirons presque fatalement aux conclusions du christianisme traditionnel.

Larges avenues toutes resplendissantes de lumière, routes parfois abruptes et semées de dangers, chemins plus ou moins bordés de ronces et d'épines, sentiers obscurs taillés jusque dans le plus épais du fourré, tous, d'où qu'ils conviennent, convergent au point d'arrivée, et pour peu que l'on ait le courage intellectuel et moral de les suivre vaillamment jusqu'au bout, conduisent au seuil de l'Église.

N'y a-t-il pas là matière à jeter le trouble et le doute dans l'âme de ceux qui n'osent encore conclure ?

\*  
\*  
\*

Les origines du christianisme ne se perdent pas dans la nuit des temps; la vie du Christ, l'institution et l'organisation de l'Église sont situées à proprement parler dans une époque strictement historique. A moins d'obéir à une gageure insensée, nul ne s'aviserait plus de mettre en doute la naissance du Christ et sa mort ignominieuse sur le Golgotha.

L'existence de saint Pierre, de saint Paul, de saint Matthieu, de saint Luc, de saint Marc, de saint Jean et de tant d'autres personnages contemporains ou presque contemporains de la vie du Christ, offre la même certitude.

Le croyant intellectuel qui raisonne sa foi en la divinité du Christ s'appuie non seulement sur des arguments sentimentaux ou philosophiques, mais encore sur des faits

vérifiables, tels la tradition de l'Église et les documents écrits.

Parmi ces documents, les principaux sont les *Évangiles*, les Actes des Apôtres, les Epîtres de saint Paul.

Malgré les discussions passionnées dont les Évangiles ont été l'objet, tous les critiques admettent qu'ils résument la biographie du Christ.

L'authenticité de l'*Évangile selon saint Jean* est, il est vrai, nettement repoussée par la plupart des rationalistes. Pour le professeur Harnack lui-même, les écrits johanniques n'ont pas pour auteur l'apôtre Jean, fils de Zébédée, mais Jean l'ancien disciple connu de Papias, qui avait été sans doute en relation avec l'apôtre Jean. Un des plus savants critiques catholiques, l'abbé Loisy, paraît être aussi affirmatif. Soit. Sachons faire la part du feu et, dans la crainte d'errer, laissons les faits douteux et ne nous attachons qu'aux certitudes les plus inébranlables.

Il n'en reste pas moins vrai que les Évangiles synoptiques (saint Matthieu, saint Marc, saint Luc) sont désormais indiscutés et c'est bien là le point capital.

Que des difficultés considérables, et pour l'instant presque insurmontables, apparaissent lorsqu'il s'agit de déterminer l'âge absolument exact des documents, les relations des différents Évangiles entre eux, c'est indiscutablement du plus haut intérêt pour le critique, mais d'un intérêt secondaire pour l'historien.

En effet, conformément aux données traditionnelles et à l'ordre du canon, que l'on accorde la priorité de l'évangile de saint Matthieu sur ceux de saint Marc et de saint Luc, et à l'évangile de saint Marc la priorité sur celui de saint Luc, ou qu'on ne l'accorde pas ;

Que Marc soit le plus ancien ; que l'existence d'une autre source que Marc soit admise et que « l'on identifie hypothétique-

ment cette source à l'évangile hébreu de Matthieu, aux Loggia dont parle Hiéropolis » ;

Que Mathieu et Luc aient travaillé sur des révisions différentes de ces Loggia ;

Que l'on admette avec M. Réville un proto Marc ou qu'on le rejette avec M. Harnack ;

Que l'évangile selon saint Marc ait été rédigé en grec ou en araméen, à Jérusalem ou à Antioche ;

Que l'hypothèse d'un évangile oral, source unique et immédiate de nos trois évangiles synoptiques, soit plus ou moins fragile ;

Il est au moins une chose certaine, c'est que nous sommes en présence de documents d'une autorité historique indiscutable !

« En somme, dit Renan, j'admets comme authentiques les quatre évangiles canoniques. Tous, selon moi, remontent au premier siècle et ils sont à peu près des auteurs à qui on les attribue. »

Renan plaçait Marc vers 75, Matthieu vers 85, Luc vers 95.

En dépit de M. Réville qui soutient, contre toute vraisemblance, que les synoptiques n'ont été composés qu'en 98 et 117, le professeur Harnack se rapproche encore davantage de la tradition, car, selon lui, Marc daterait de 65-70, Matthieu 70-75, Luc 70-93.

Certains critiques remontent encore plus haut.

Les épîtres de saint Paul sont des documents historiques d'une importance également capitale.

S'il en est parmi elles, dont l'authenticité est à prement controversée, les critiques sérieux reconnaissent unanimement : les deux épîtres aux Thessaloniens, l'épître aux Galates, les deux épîtres aux Corinthiens, l'épître aux Romains, l'épître aux Philippiens, l'épître aux Colossiens et l'épître aux Ephésiens.

Enfin, l'authenticité des Actes des apôtres n'est-elle pas hors de doute?

Si exigeant que l'on soit en matière historique, il me paraît difficile de réfuter la valeur foncière de tels documents, puisqu'ils émanent des témoins mêmes ou des contemporains de la vie du Christ.

Et, du reste, ce rôle de témoins avait tant d'importance aux yeux des apôtres eux-mêmes, que nous lisons dans les Actes (I, 21, 22) : « Il faut, disaient les apôtres au moment de l'élection de saint Matthieu, il faut que parmi les hommes qui ont été avec nous tout le temps que le Seigneur Jésus allait et venait parmi nous, à commencer depuis le baptême de Jean, jusqu'au jour de l'ascension, on en choisisse un qui soit témoin avec nous de sa résurrection. »

Or, que nous enseignent ces documents concernant la vie de Jésus? Le voici. Nous laisserons parler uniquement les trois évangiles synoptiques, prenant à peine le soin

de relier les phrases entre elles, de peur de dénaturer l'exquise simplicité du récit évangélique.

Il est digne de remarque que bien peu de personnes connaissent les évangiles. Aussi bien parmi les catholiques que parmi les rationalistes, bien rares sont ceux qui ont entrepris la lecture du récit évangélique comme on entreprend la lecture d'un livre d'histoire, c'est-à-dire en commençant par la première page pour ne s'arrêter qu'à la dernière. Ceci me semble inexplicable..., car, en somme, quel que soit le jugement intellectuel que l'on puisse porter sur Jésus, il n'en reste pas moins, et à beaucoup près, la plus grande figure de l'histoire. J'ai connu un étudiant en médecine, esprit curieux et synthétique, qui relisait très souvent son Montaigne et prenait un vif plaisir à la lecture des chroniques de Jean Froissart; quoique teinté de scepticisme, il était de ceux qui considéraient les questions reli-

gieuses comme susceptibles de passionner les esprits les moins ouverts, et cependant il m'avouait, à ma grande stupéfaction, n'avoir jamais eu la pensée de lire les évangiles eux-mêmes. Je le répète, je ne m'explique pas ce manque de curiosité à l'égard d'un livre, qui, non seulement a une importance colossale, mais dont la lecture est si émouvante.

Jésus naquit à Bethléem, dans une étable, sous le règne du roi Hérode, et, dès les premiers jours de sa naissance, des mages d'Orient, miraculeusement avertis, vinrent l'adorer comme un roi. Hérode, alors craignant pour sa royauté, ordonne de massacrer tous les enfants de Bethléem et des environs au-dessous de deux ans. Joseph et Marie, mystérieusement prévenus, emmènent l'enfant pendant la nuit et se retirent en Égypte.

Après la mort d'Hérode, craignant de retourner en Judée, ils vinrent habiter dans une ville appelée Nazareth. Et là, suivant saint Luc, « Jésus croissait en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes, et, pendant trente ans, il vécut dans l'obscurité et dans le travail et le monde ne soupçonnait point sa présence ».

Mais, voici que « la quinzième année du règne de Tibère César, Ponce Pilate étant gouverneur de la Judée », Jean, fils de Zacharie, paraît dans le désert et « vient dans toute la région du Jourdain prêchant le baptême de pénitence pour la rémission des péchés. » Et la foule, attirée par cette voix puissante, se jette sous ses pas, demande le baptême et devient avide de l'entendre. Il annonce une ère nouvelle, il recommande la justice aux publicains et dit aux soldats : « Ne faites point de violence ni de fraude ». Séduit par ces paroles, le peuple suppose que Jean est peut-être lui-même le Christ

annoncé. Mais Jean répond en disant à tous : « Moi, je vous baptise dans l'eau, mais il viendra quelqu'un de plus puissant que moi, je ne suis pas digne de délier la courroie de ses sandales. Lui, il vous baptisera dans l'Esprit saint et dans le feu. Le vent est dans sa main et il nettoiera son aire et amassera le blé dans son grenier, mais il brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteint point (1). » (Luc, III, 15-10.)

Quelques mois après Jésus paraissait lui-même sur les bords du Jourdain et descendait avec les Pénitents dans les eaux du fleuve et demandait le baptême. Or, Jésus avait environ trente ans. Il quitta les rives du Jourdain, s'enfonça dans le désert pendant quarante jours, subit la tentation du démon et retourna alors en Galilée. Ce fut le début de sa vie publique. Il vint d'abord habiter Capharnaüm et commença à prê-

(1) Luc, III, p. 15-20.

cher : « Faites pénitence, disait-il, car le royaume des cieux est proche. » (Matthieu, IV, 17.)

Or Jésus, marchant le long de la mer de Galilée, vit deux frères, Simon appelé Pierre et André, son frère, qui jetaient leur filet dans la mer et il leur dit : « Suivez-moi et je vous ferai pêcheurs d'hommes. » Et eux, laissant leur filet, le suivirent. Et de là, s'avançant plus loin, il vit deux autres frères, Jacques, fils de Zébédée, et Jean, son frère, dans une barque avec Zébédée leur père, et il les appela. Et eux, aussitôt, laissant leurs filets et leur père, le suivirent.

A Capharnaüm, le jour du sabbat, il enseignait dans les synagogues et tous étaient frappés de sa doctrine, car il parlait avec autorité. Il chassait les démons et sa renommée se répandait de tous côtés dans le pays.

Étant sorti de la synagogue, il entra dans la maison de Simon. Or, la belle-mère de

Simon étant retenue par une forte fièvre, il commanda à la fièvre et la fièvre la quitta. Il se retira alors dans la solitude, mais la foule vint le chercher, s'accrocha à son manteau de peur qu'il ne la quittât, mais il leur dit : « Il faut que j'annonce aussi aux autres villes la bonne nouvelle du royaume de Dieu, car c'est pour cela que j'ai été envoyé. » Et il repartit prêcher. Un jour, près d'une ville, il rencontra un lépreux; Jésus le toucha et dit : « Je le veux, sois guéri », et la lèpre le quitta. (Luc, v, 13.)

Sa renommée se répandit alors de plus en plus; des foules nombreuses venaient pour l'entendre et pour être guéries de leurs maladies. Mais il se retirait dans le désert et priait.

Un jour qu'il prêchait devant les Pharisiens et les Docteurs de la loi, des hommes, malgré toute sorte de difficultés, lui amenèrent un paralytique. Dès qu'il vit leur foi, Jésus dit : « Homme, tes péchés te sont re-

mis »; alors les Scribes et les Pharisiens s'indignèrent et l'accusèrent de blasphème, car Dieu seul peut remettre les péchés. Mais Jésus leur dit : « Lequel est plus facile de dire : tes péchés te sont remis, ou de dire : lève-toi et marche; or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir de remettre les péchés : Je te l'ordonne, dit-il au paralytique, prends ton lit et va dans ta maison. » Et aussitôt, se levant devant eux, il prit le lit sur lequel il était couché et s'en alla dans sa maison, glorifiant Dieu. Et la stupeur les saisit et ils glorifiaient Dieu. Et ils furent remplis de crainte et ils disaient : « Nous avons vu aujourd'hui des choses prodigieuses. »

Étant de nouveau sorti du côté de la mer, la foule se joint à lui et il l'enseigne. Il rencontre le publicain Lévi, il se l'attache comme disciple, et au grand scandale des Scribes et des Pharisiens il mange avec les publicains et les pécheurs. « Ce ne sont pas

ceux qui se portent bien, disait-il, qui ont besoin de médecin, mais les malades. Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. (Marc, II, 17.)

Après quelque temps de repos, Jésus reparut. « Une grande foule le suivait de Galilée, de Judée, de Jérusalem, d'Idumée et du pays d'au delà du Jourdain, et ceux des environs de Tyr et de Sidon ayant ouï ce qu'il faisait vinrent à lui en grand nombre. »

Ce fut alors que ne pouvant plus suffire, il choisit douze apôtres « pour les avoir avec lui et pour les envoyer prêcher ». Et il leur donna le pouvoir de guérir les maladies et de chasser les démons.

C'étaient Simon, auquel il donna le nom de Pierre; Jacques, fils de Zébédée, et Jean, frère de Jacques; André, Philippe, Barthélemy, Mathieu, Thomas, fils d'Alphée, Thaddée ou Jude, Simon le Cananéen et Judas Iscariote, qui le trahit. (Marc, III, 14-20.)

De plus en plus précis, Jésus développe sa mission, il met en relief les différences profondes qui sépare la doctrine nouvelle de l'enseignement étroit et matérialisé de la synagogue, et dans le sublime discours de la montagne, il burine, dans les cœurs de toute la foule qui le suit, les merveilleux préceptes qui changeront la face du monde :

« Bienheureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux.

« Bienheureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre.

« Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés.

« Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés.

« Bienheureux les miséricordieux.

« Bienheureux les pacifiques.

« Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice.

« Je vous dis que quiconque se met en

colère contre son frère, méritera d'être condamné au jugement.

« Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent. Bénissez ceux qui vous maudissent. Pardonnez, on vous pardonnera. Gardez-vous de faire vos œuvres de justice devant les hommes, de peur d'en être vu. Ne faites pas comme les hypocrites.....

« ..... Or, il arriva que lorsque Jésus eut achevé ces paroles, les foules étaient dans l'admiration de sa doctrine, car il les enseignait comme ayant autorité, et non pas comme les Scribes et les Pharisiens. » (Matthieu, VII, 28.)

Sa mission de Messie apparaît de plus en plus évidente aux yeux des Juifs. Il multiplie les miracles, ressuscite le fils de la veuve de Naïm et la fille de Zaïre, guérit le serviteur du centurion. Il s'adresse à la foule en des paraboles touchantes et achève la formation des disciples. Il se révèle comme fils de

Dieu et s'écrie : « Toutes choses m'ont été données par mon Père, et personne ne connaît le Fils si ce n'est le Père; personne non plus ne connaît le Père, si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils aura voulu le révéler. Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et je vous soulagerai. » (Matthieu, XI, 26.)

Mais bientôt les habitants de Capharnaüm se montrent incrédules et Jésus leur adresse de vifs reproches, parce qu'ils n'ont point fait pénitence. Les Pharisiens deviennent de plus en plus haineux; ils lui reprochent d'arracher des épis et de les manger le jour du sabbat; ils se scandalisent de le voir guérir le même jour un homme qui avait la main desséchée.

Il alla dans son pays de Nazareth et il y fut méprisé. Il n'y fit pas beaucoup de miracles, dit saint Matthieu, à cause de l'incrédulité des habitants.

Pendant ce temps, Jean Baptiste était retenu en prison par Hérode, mais il appre-

nait néanmoins de loin les œuvres du Christ. Or, un jour il choisit deux de ses disciples et les députa vers le Seigneur avec ce message : « Êtes-vous celui qui doit venir, ou si nous en attendons quelque autre ? »

Jésus leur répondit et dit : « Allez raconter à Jean ce que vous avez vu. Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent et les pauvres sont évangélisés. » (Matthieu, x.)

Malgré tout cela, la foi des apôtres n'était pas encore vivace; à chaque instant ravagés par l'esprit du doute, ils restaient perplexes sur la mission du Christ et sur ce qu'il exigeait d'eux. Ils ne comprennent pas non plus le sens du miracle de la multiplication des pains. Or, un jour, les disciples étant passés sur l'autre rive, avaient oublié de prendre des pains. Il leur dit : « Voyez et gardez-vous du levain des pharisiens et des saducéens. » Mais ils pensaient et se

disaient entre eux : « C'est parce que nous n'avons pas pris de pain. » Jésus, le sachant, dit : « Hommes de peu de foi, ne comprenez-vous pas encore et ne vous souvenez-vous pas des cinq pains distribués à cinq mille hommes et du nombre de paniers que vous avez emportés ? Comment ne comprenez-vous pas que ce n'est point au sujet du pain que je vous ai dit : « Gardez-vous du levain des pharisiens et des saducéens. » Alors ils comprirent qu'ils ne leur avait pas dit de se garder du levain qu'on met dans le pain, mais de la doctrine des pharisiens et des saducéens (Matthieu, xvi.)

Ils comprennent si bien cette fois qu'un jour Jésus vint aux environs de Césarée et il interrogeait ses disciples en disant : « Que disent les hommes touchant le Fils de l'homme ? » Ils lui répondirent : « Les uns, qu'il est Jean-Baptiste; les autres Élie; les autres, Jérémie ou quelqu'un des prophètes. » Jésus leur dit : « Et vous, qui dites-

vous que je suis ? » Simon Pierre prenant la parole dit : « Vous êtes le Christ, le fils du Dieu vivant. » Jésus lui répondit : « Tu es bien heureux, Simon, fils de Jonas, parce que ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux. Et moi, je te dis que tu es Pierre, et que sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'Enfer ne prévaudront pas contre elle. Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux ; et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié aussi dans les cieux. » (Matthieu, xvi, 14-20.)

L'Église est définitivement fondée, ses disciples sont de plus en plus éclairés sur le sens de sa mission, et dès lors Jésus commença à montrer à ses disciples qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem, qu'il souffrit beaucoup de la part des anciens et des scribes et des princes des prêtres, et qu'il fût mis à mort et qu'il ressuscitât le troisième jour. (Matthieu, xvi, 21.)

Tout allait s'accomplir selon ses paroles. Jésus reprend la route de Jérusalem et achève la formation de ses disciples. Il entre triomphalement à Jérusalem précédé d'une foule qui criait : « *Hosanna* au fils de David ! » Et toute la ville fut émue et disait : « Quel est celui-ci ? » Et le peuple disait : « C'est Jésus le prophète de Nazareth en Galilée. » Il entre dans le temple et en chasse tous les vendeurs. Les pharisiens et les scribes s'acharnent toujours après lui et un jour il les confond en leur répondant : « Rendez donc à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. » Au docteur de la loi qui lui tend un piège, Jésus dit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur et de toute ton âme et de tout ton esprit. C'est là le plus grand et le premier commandement, mais le second lui est semblable : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Lorsque Jésus eut achevé tous ces discours, il dit à ses disciples : « Vous savez

que la pâque se fera dans deux jours et le Fils de l'homme sera livré pour être crucifié. »

Et en ce moment les princes des prêtres s'assemblaient dans la cour du grand prêtre Caïphe, et ils résolurent de se saisir de Jésus par ruse et de le faire mourir. Alors un des douze, appelé Judas Iscariote, alla trouver le prince des prêtres et leur dit : « Que voulez-vous me donner, je vous le livrerai ? » Et ils convinrent de lui donner trente pièces d'argent.

Or, le premier jour des azymes, sur l'ordre de Jésus, les disciples préparèrent la pâque. Et, le soir étant venu, pendant qu'ils mangeaient, Jésus dit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, l'un de vous me trahira. Pour ce qui est du Fils de l'homme, il s'en va selon ce qui a été écrit de lui, mais malheur à l'homme par qui le Fils de l'homme sera trahi ! » Et alors Jésus prit du pain, le bénit, le rompit et le donna à ses disciples en disant :

« Prenez et mangez, ceci est mon corps. » Et prenant le calice, il rendit grâces et le leur donna en disant : « Buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu pour beaucoup, pour la rémission des péchés. »

Et alors, après avoir dit l'hymne, ils allèrent à la montagne des Oliviers et Jésus leur dit : « Vous serez tous scandalisés cette nuit à mon sujet. Mais après que je serai ressuscité, je vous précéderai en Galilée. »

Or, Pierre lui dit : « Quand tous seraient scandalisés à votre sujet, je ne le serai pas. » Et Jésus lui dit : « En vérité, je te le dis, aujourd'hui, avant que le coq ait chanté deux fois, tu me renieras trois fois. »

Alors Jésus vint avec eux dans un jardin appelé Gethsémani. Il dit à ses disciples : « Asseyez-vous ici pendant que j'irai là pour prier. » Et ayant pris avec lui les deux fils de Zébédée, il commença à être triste et affligé. Il leur dit : « Mon âme est triste

jusqu'à la mort; demeurez ici et veillez avec moi. »

S'étant avancé un peu plus loin, il se prosterna contre terre et il dit : « Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi; cependant qu'il en soit non pas comme je veux, mais comme vous voulez. »

Et il vint vers ses disciples et il les trouva endormis. Il dit à Pierre : « Ainsi, vous n'avez pas pu veiller une heure avec moi. Veillez et priez. » Il s'en alla une seconde fois, il revint et les trouva de nouveau endormis. Une troisième fois il revint encore vers eux et leur dit : « Dormez maintenant et reposez-vous, l'heure approche et le Fils de l'homme sera livré aux mains des pécheurs. » Et comme il parlait encore, Judas, l'un des douze, vint accomplir son œuvre.

Jésus fut alors saisi et emmené chez le grand prêtre où s'assemblèrent tous les prêtres, les scribes et les anciens. Pendant

ce temps, Pierre, lui, suivit de loin jusque dans la cour du grand prêtre où il s'assit auprès du feu avec les serviteurs.

Les princes des prêtres cherchèrent de suite un témoignage contre Jésus pour le faire mourir et ils n'en trouvèrent point. Alors le grand prêtre se levant au milieu de l'assemblée interrogea Jésus en disant : « Tu ne réponds rien à ce que ces hommes déposent contre toi. » Mais Jésus se taisait et il ne répondit rien. Le grand prêtre l'interrogea de nouveau et lui dit : « Es-tu le Christ, le fils du Dieu béni? » Jésus lui répondit : « Je le suis, et vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la puissance de Dieu et venant sur les nuées du ciel. »

Alors le grand prêtre, déchirant ses vêtements, dit : « Qu'avons-nous encore besoin de témoins? Vous avez entendu le blasphème? » Et tous le condamnèrent comme méritant la mort.

Et pendant ce temps, Pierre, au milieu

des valets, reniait lui-même trois fois son maître. Puis Jésus fut livré devant Pilate, condamné par les Juifs qui lui préférèrent le voleur Barabbas et, après avoir été flagellé et couronné d'épines, ils le conduisirent au Golgotha, où ils le crucifièrent.

Le soir étant déjà venu, Joseph d'Arimateie, membre distingué du Conseil, qui attendait lui aussi le royaume de Dieu, vint et entra hardiment chez Pilate, et demanda le corps de Jésus. Pilate s'étonna qu'il fût mort si tôt, et ayant fait venir le centurion, il lui demanda s'il était déjà mort. Et lorsqu'il s'en fut assuré par le centurion, il donna le corps à Joseph. Joseph, ayant acheté un linceul, descendit Jésus de la croix, l'enveloppa dans le linceul et le déposa dans un sépulcre qui était taillé dans le roc; puis il roula une pierre à l'entrée du sépulcre. (Marc, xv, 42.)

Le lendemain, qui était le jour après la préparation, les princes des prêtres et les

pharisiens allèrent ensemble trouver Pilate en disant : « Seigneur, nous nous sommes souvenus que cet imposteur a dit, lorsqu'il vivait encore : « Après trois jours je ressusciterai. » Ordonnez donc que le sépulcre soit gardé jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne viennent dérober son corps et ne disent au peuple : « Il est ressuscité d'entre les morts; » dernière imposture qui serait pire que la première. » Pilate leur dit : « Vous avez des gardes; allez, gardez-le comme vous l'entendez. » Ils s'en allèrent donc, et pour s'assurer du sépulcre, ils en scellèrent la pierre et y mirent des gardes. (Mathieu, xxvii, 62.)

Le sabbat passé, Marie-Magdeleine et l'autre Marie vinrent pour voir le sépulcre. Et voici qu'il se fit un grand tremblement de terre, car un ange du Seigneur descendit du ciel, et s'approchant il renversa la pierre et s'assit dessus. Les gardes furent atterrés d'effroi et devinrent comme morts, mais

l'ange, prenant la parole, dit aux femmes :  
 « Vous, ne craignez point, car je sais que vous cherchez Jésus qui a été crucifié. Il n'est point ici, car il est ressuscité comme il l'avait dit. Venez et voyez le lieu où le Seigneur avait été mis. Et hâtez-vous d'aller dire à ses disciples qu'il a été ressuscité. Et voici qu'il vous précède en Galilée; c'est là que vous le verrez. » Elles sortirent aussitôt du sépulcre avec crainte et avec une grande joie et elles coururent porter la nouvelle à ses disciples. Et voici que Jésus vint au-devant d'elles en disant : Je vous salue. Elles s'approchèrent et embrassèrent ses pieds et l'adorèrent. Alors Jésus leur dit : « Ne craignez point, allez dire à mes frères de partir pour la Galilée, c'est là qu'ils me verront... »

Or, les onze disciples s'en allèrent en Galilée, sur la montagne que Jésus leur avait indiquée. Et le voyant, ils l'adorèrent. Cependant quelques-uns eurent des doutes.

Et Jésus s'approchant leur parla ainsi :  
 « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc enseigner toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit et leur enseignant à observer tout ce que je vous ai commandé. Et voici que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles. » (Matthieu, XXVII, 27.)

Tels furent, selon les Évangiles, la vie et les enseignements de Jésus. A n'en pas douter le surnaturel déborde ici de toutes parts! Jésus nous apparaît d'une grandeur incomparable, semant non seulement les miracles sous ses pas, mais stupéfiant ses disciples eux-mêmes par la sublime nouveauté de la doctrine d'amour qu'il prêchait.

Eh bien, ce Christ correspond-il à la

réalité strictement historique? Ne serait-il point le fruit de la pieuse imagination des disciples, qui sous l'empire du mysticisme le plus ardent l'auraient idéalisé et même divinisé?

Tout en ne mettant pas en doute la sincérité, la loyauté des apôtres du Christ, victimes inconscientes d'autosuggestion journalière, avaient-ils l'esprit critique suffisant pour faire la juste part de leur imagination et n'ont-ils pas été eux-mêmes enfiévrés par le délire hallucinatoire qui contagionne les foules fortement émues?

Sans doute cette hypothèse peut se formuler. A une heure où les doctrines médicales concernant les psycho-névroses sont presque familières à tout esprit instruit, le trouble ne va-t-il pas envelopper les âmes et ébranler la certitude dont tout être est assoiffé?

Évidemment, il est d'une sage critique, en face d'une donnée surnaturelle, de re-

chercher tout d'abord si une explication purement naturelle ne peut en épuiser tout le contenu.

Eh bien, nous le demandons, quel est le critique qui puisse se vanter d'avoir pu faire passer le Christ sous sa toise purement humaine?

Tous les systèmes rationalistes qui veulent humaniser le Christ ne recèlent-ils pas le germe mortel de la contradiction?

En rejetant la tradition et en retraçant du Christ un portrait absolument fantaisiste sous l'empire d'une conception philosophique purement abstraite, ne sont-ils pas condamnés non seulement par les textes écrits les plus précis, mais encore et surtout par le texte vivant et autrement impérieux de la tradition elle-même?

Moins dédaigneux des données de l'histoire, s'ils s'attachent aux textes les plus authentiques, ne sont-ils point pris alors dans l'étau de l'implacable logique et sollicités

malgré eux à confesser leur foi en la divinité de Jésus, à moins de céder à la tentation obscure de torturer les textes eux-mêmes ?

C'est en effet une tâche terrible pour le logicien, le philosophe, l'historien que celle d'émonder le Christ de sa divinité.

Car, somme toute, de son vivant, le Christ a agi et parlé comme nulle autre personnalité humaine. Ni Moïse, ni Platon, ni Bouddha, ni Marc Aurèle, ni Mahomet ne se peuvent mesurer avec lui.

Harnack le constatait lui-même dans son discours de 1876 sur le « Christianisme et l'histoire » :

« D'une seule personnalité, disait-il, nous savons qu'elle a uni la plus profonde humilité et la pureté de la volonté avec la prétention d'être plus que tous les prophètes qui l'ont précédée : le fils de Dieu. D'une seule nous savons que ceux qui mangèrent et burent avec elle, non seulement l'ont

exaltée comme leur prophète, leur maître, leur roi, mais l'ont proclamée le prince de la vie, le sauveur et le juge du monde, la vivante force de leur être — ce n'est pas moi qui vit, mais Christ vit en moi — et que bientôt avec eux un chœur de Juifs et de païens, de sages et de fous, a fait profession de puiser la grâce et encore la grâce à la plénitude de ce seul homme (1). »

« Quand il se manifeste au monde, dit Mgr Mignot (*Critique et tradition*), Jésus se donne un rôle à part qui serait folie s'il n'était plus qu'un homme. Dieu, le père de tous, notre père qui est dans le ciel, est son père à lui, il ne l'appelle que « mon Père ». Lui, l'humble par excellence, se fait comme naturellement le centre de tout; il se place au-dessus de Moïse, il se donne le droit de changer la loi, il se fait l'égal de Dieu en pardonnant les péchés (Matthieu, ix, 2, 6).

(1) HARNACK, *Das Christentum und die Geschichte*, p. 10.

Cette action est tellement au-dessus du pouvoir de l'homme, que les maîtres d'Israël en sont scandalisés.

« Quel est cet homme qui profère ce blasphème? Qui peut pardonner les péchés, sinon Dieu seul? » (Luc, v, 20-24.)

Nulle part, Notre-Seigneur ne dit expressément qu'il est Dieu : partout il agit en Dieu.

Il répond à Pierre : « ... Ce n'est ni la chair, ni le sang qui te l'ont révélé... » L'intervention spéciale du Père céleste aurait été superflue, si Jésus n'avait été qu'un homme même très supérieur à son entourage : le bon sens de Pierre eût suffi à lui dicter sa réponse.

Quel homme sensé aurait osé dire : « Personne ne connaît le Fils si ce n'est le Père; personne non plus ne connaît le Père si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils veut le révéler. » (Matthieu, xi, 28).

Jésus déclare qu'il est plus saint que le

temple, cette chose sainte par excellence ! Toute puissance lui a été donnée au ciel et sur la terre; il viendra juger le monde entier. Se rend-on compte de ce que renferme d'effrayant cette affirmative : juger le monde ! Un pouvoir comme celui-là suppose une intelligence semblable à celle qui dirige le monde, semblable à celle de Dieu !

Ailleurs il exige de ses disciples des sacrifices qu'on ne fait qu'à Dieu. « Qui aime son père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi », et autres textes similaires qui sont sur toutes les lèvres. Comment un homme peut-il demander, exiger de pareils sacrifices? Quel droit a-t-il sur nous? Peut-il demander notre vie s'il n'est le maître de nos vies, nos cœurs s'il n'est le maître de nos cœurs?

Comment pourrait-il demander nos intelligences et nos volontés s'il n'est la vérité et la bonté absolues? Comment justifier une

pareille conduite s'il n'est le principe et la fin de toute existence? « Ne vous appelez pas maître; il n'y a qu'un maître: le Christ. » Partout il s'attribue la puissance de Dieu. « Beaucoup me diront: Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas en votre nom prophétisé, chassé les démons, fait des prodiges sans nombre; je leur dirai: Retirez-vous de moi, je ne vous connais pas. »

C'est en son nom que le baptême sera conféré, et il place ce nom au même rang que celui du Père et du Saint-Esprit. Enfin il meurt pour affirmer sa divinité. Si le grand prêtre n'avait entendu dans la réponse de Jésus qu'une affirmation de son rôle messianique, il n'aurait pas crié au blasphème. Il comprit que Jésus s'égalait à Dieu et il aurait pu répéter la parole des Juifs: « Ce n'est pas à cause de tes bonnes œuvres que nous voulons te lapider, mais parce qu'étant homme tu te fais Dieu. » (Jean, x, 33.)

En résumé, nous constatons dans les synoptiques que Jésus est déjà le centre de la religion, qu'il ramène tout à lui, qu'il est l'objet du culte qu'il fonde. Tout doit converger vers lui, pensées, désirs, affections, ce qui de la part d'un homme serait le comble de l'orgueil, de la folie, de la plus monstrueuse tyrannie. Jamais personne n'a parlé en son propre nom de Dieu et des choses de Dieu. Moïse, Isaac et les grands génies d'Israël s'abritaient sous l'autorité de Dieu. « Voici les paroles de Jahvé... Voici ce que dit le Seigneur »; ils n'ont pas d'autre formule. Jésus, au contraire, le plus humble, le plus sincère, le plus désintéressé des hommes, légifère comme Dieu; il promet le Saint-Esprit, parce que le Saint-Esprit est quelque chose de lui et qu'il peut en disposer; il donne la vie éternelle à qui la veut et la mérite, il ira s'asseoir sur le trône de son Père sans pour cela quitter les siens sur la terre. Que veut-on de plus, à moins de réci-

ter le symbole de Nicée ou celui de saint Athanase (1)? »

Il n'est donc pas niable que Jésus ait agi et parlé avec une conscience surhumaine en même temps qu'humaine. Les rationalistes eux-mêmes ne le peuvent nier. Wernle, par exemple, très hostile à la divinité de Jésus, déclare que :

« L'étonnant dans Jésus est la rencontre de la conscience d'être surhumain avec la plus profonde humilité devant Dieu, et cela est encore plus remarquable dans les synoptiques, parce que chez eux il cache plutôt son moi qu'il étale dans l'Évangile de Jean. »

Nous sommes donc toujours en présence du même dilemme, ajoute le père Lagrange : ou Dieu ou quoi? Et ceux qui ne répondent pas Dieu! cherchent encore (2).

(1) Mgr MIESOT, *Critique et tradition*. Correspondance, 10 janvier 1904.

(2) LAGRANGE, *Jésus et la critique des Évangiles*. Bulletin de Toulouse.

Et Reuss lui-même l'avait admirablement compris lorsqu'il écrivait :

« Si, dans les actes de Jésus, il n'y avait rien eu qui dépassât l'expérience de tous les jours, son histoire n'en deviendrait que plus incompréhensible. »

C'est la même idée que développait sous une autre forme le pasteur Roth en écrivant :

« A ceux qui se heurtent aux miracles, je dirai : Amis, je ne veux pas vous imposer la croyance aux miracles, je ne mesure pas sur l'admission aux miracles ma confiance en votre foi. Vous ne pouvez vous réconcilier avec eux; laissez-les de côté. Mais ce sera à vous de voir ensuite comment sans eux vous vous mettez d'accord avec l'histoire. »

Que d'autres problèmes aussi ardues soulèvent la négation de la divinité du Christ? Comment entre autres expliquer sans la rédemption le récit de la chute originelle dont

on peut presque trouver le germe au berceau de tous les peuples? Comment expliquer la longue histoire d'Israël? Qui donc entretenait dans le cœur de ce peuple l'ardent désir du Messie?

Si obscure que soit encore au point de vue historique l'interprétation des prophéties, comment ne pas être frappé de la précision de certains détails concernant la vie du Christ lui-même?

Et ce ne sont pas encore les seules difficultés qui se dressent sur le passage de l'historien. L'œuvre fondée par le Christ et dont les chrétiens sont encore aujourd'hui les vivants témoins ne ressemble à aucune œuvre humaine, car humainement parlant elle devait sombrer dans le néant ou la folie?

Quelques pécheurs sont les seuls auxiliaires que le Galiléen traîne à sa suite, et ce sont ces simples, ces ignorants, ces pusillanimes qui auront mission de convertir le monde!

Et ces simples qui le suivent ne comprennent pas d'abord le sens surnaturel de la mission dont ils seront investis? Le Christ qu'ils aimaient comme un ami, mais en la toute-puissance duquel ils avaient foi, ils le voient, le jour de la passion, bafoué, flagellé comme le dernier des esclaves. Pierre lui-même renie alors son maître et de tous les disciples un seul a le courage de le suivre jusqu'au Golgotha. Là il est crucifié entre deux voleurs, livré aux sarcasmes et à la risée de la foule et finalement il meurt en poussant un cri.

Se représente-t-on l'état d'esprit des disciples à ce moment précis? N'ont-ils pas le sentiment très net qu'ils ont été trahis et trompés par celui qui venait pour restaurer le trône de David?

Chétives et obscures individualités perdues dans la foule insolente de ceux qui avaient préféré Barabas à leur maître, comment, humainement parlant, auraient-ils pu

avoir, je ne dis pas l'audace, mais même l'idée de prêcher quelque temps plus tard la résurrection du Christ?

Si le Christ n'était pas ressuscité réellement; s'il n'était apparu en personne à ses disciples pour ranimer leur foi et fortifier leur volonté, quelle impulsion psychologique eût été assez forte, assez déterminante pour les pousser à aller évangéliser le monde et à sceller de leur sang leur indomptable conviction en la divinité de leur maître?

Et à ce phénomène déjà si déconcertant pour tout esprit imbu des thèses rationalistes succéderont d'autres phénomènes plus déconcertants encore.

« En effet, voici que s'offre à nous, dit Maurice Blondel, un spectacle étrange, et que nous avons à traverser une nouvelle crise de croissance, une difficulté encore infiniment plus grave et plus foncière.

L'Église naissante ne rencontre pas seulement les esclaves et les humbles qui ten-

dent cœurs et bras au libérateur, les malheureux et les vaincus de la vie avides de bonheur et de revanches terrestres ou célestes; elle rencontre toute la haute culture hellénique et romaine, toute la civilisation philosophique et religieuse de l'Orient ou de l'Occident; or, si elle a gagné les âmes à son amour, est-il possible qu'elle conquière les esprits à sa folie? Oui, elle a réussi en cette prodigieuse entreprise, elle y réussit encore depuis dix-neuf siècles, et c'est une invraisemblance de plus dont il faut que l'historien se rende compte. Comment dominera-t-elle les spéculations hautaines ou subtiles auxquelles elle semblait si étrangère? Et comment la bonne nouvelle du salut deviendra-t-elle la métaphysique de l'incarnation et de la rédemption, l'instauration intégrale de l'univers dans le Christ (1)? »

Aussi bien la vie de l'Église apparaît-elle

(1) Maurice BLONDEL, *Histoire et dogme, la Quinzaine*. Janvier-février 1904.

dans son germe et dans son évolution, comme une des preuves philosophiques les plus fortes de la divinité de son origine!

Quelle prodigieuse intensité de vie recé-  
lait l'humble petit grain de sénevé et com-  
ment en présence de ce fait inouï ne pas en  
être intellectuellement ému et troublé?  
Depuis dix-neuf cents ans, en dépit des  
orages qui déracinèrent tant de chênes sé-  
culaires plantés par la main des hommes et  
sans que la sève en soit épuisée, ce même  
petit grain de sénevé continue à s'accroître  
chaque jour et ne tardera pas à couvrir le  
monde tout entier de ses vigoureuses fron-  
daisons.

Et pour expliquer la singularité de ce  
fait qui constitue la plus déconcertante ano-  
malie historique, combien dans ses varia-  
tions quotidiennes nous apparaît inhabile et  
insuffisante la critique rationaliste.

Car, dit l'éminent historien Duchesne :

« Le caractère surnaturel de l'Église, la  
présence en elle d'un modérateur divin ne  
saurait se déduire avec une rigueur suffi-  
sante de chacun de ses triomphes pris à  
part. Elle aurait pu vaincre l'esprit juif,  
s'imposer de proche en proche à tout l'em-  
pire, en faisant appel d'abord aux bons  
éléments par l'attrait de sa morale et de ses  
espérances, puis au grand nombre par le  
spectacle de ses martyres et l'expérience  
de sa charité; puis à la population tout  
entière par l'entraînement de l'exemple et  
l'appui du pouvoir; elle aurait pu, à la ri-  
gueur, se débarrasser des végétations para-  
sites du gnosticisme, soumettre à son auto-  
rité prophètes et philosophes, se constituer  
un dogme en se guidant sur un bon sens  
moyen et en usant largement du mystère.  
Toutes ces choses, une institution humaine  
conduite par des hommes éclairés et sages  
aurait pu les accomplir isolément. Mais  
l'ensemble, mais la victoire dans toutes les

luttés à la fois, mais la forme propre conservée à travers un développement d'une immense étendue et d'une très longue durée, cela représente une impossibilité, si l'on veut rester sur le terrain de l'ordre naturel. En faisant même abstraction de la force initiale, de la personne du fondateur, en ne considérant de l'histoire ecclésiastique que ce qui commence aux Apôtres, on est conduit à se dire qu'ils ont fondé une institution plus qu'humaine, que Dieu était vraiment en eux, avec eux et qu'il est encore avec leur œuvre (1). »

Et pour tirer une telle conclusion de l'examen réfléchi de l'œuvre des apôtres, il n'était pas indispensable de mettre à contribution les grands et précis travaux de critique historique qui resteront la gloire du dix-neuvième siècle.

Depuis l'origine jusqu'à nos jours la trans

(1) L. DUCHESNE, *Les origines chrétiennes*, p. 468.

cendance du christianisme n'a cessé d'impressionner les esprits, et de tout temps les historiens se sont efforcés de la mettre en lumière.

Nul cependant n'a su peut-être le faire avec autant d'originalité, de simplicité et de force que le P. Lejeune.

La froide et dédaigneuse critique rationaliste contemporaine s'exercerait encore en vain contre la naïveté de l'humble oratorien.

Nul mieux que lui ne saurait tirer la conclusion de ce chapitre, et en raison de son originalité, nous nous reprocherions de ne point le faire connaître.

« Le morceau, du reste, dit l'abbé Sanvert (1), est absolument dans le goût français,

(1) L'abbé A. Sanvert, écrivain bourguignon, auteur de nombreux ouvrages psychologiques : *Lamartine*, *Massillon*, *Lacordaire*, *Saint Bernard*, *Sainte Thérèse*, etc. ; M. l'abbé Sanvert a actuellement sous presse une étude sur *Saint Augustin*, étude dont il vient de publier la préface.

Mêlé à la vie politique, M. Sanvert est, de nos jours, le premier prêtre français qui, dès 1883, a abordé la tribune et les conférences contradictoires.

pétillant d'esprit, de fine ironie, d'une hardiesse incroyable et en même temps d'une simplicité charmante. La couleur, le trait, la variété, le pathétique, le sublime, rien n'y manque. Cette page, par sa date, précède tous les chefs-d'œuvre du dix-septième siècle et les égale ou les dépasse. »

« Que veut-on persuader? dit le P. Lejeune. Des choses très difficiles à embrasser...

« A l'entendement, on veut faire croire qu'une femme mariée, qui a demeuré plus de vingt ans avec son mari, et qui a eu un enfant, est vierge. On veut faire croire qu'un homme qui a été pendu honteusement, par autorité de justice, et à la poursuite des prêtres de son pays, sans que personne ne s'y soit opposé, était le vrai Dieu, et qu'étant à la potence, il gouvernait le ciel et la terre..., qu'il est ressuscité et qu'il ressuscitera, quelque jour, tous les hommes...

« A la volonté on propose des choses très ridicules en apparence, ou très difficiles... A un homme qui demandait le baptême, on disait : Quand vous serez de notre religion, si quelqu'un vous fait du mal, quand ce serait le plus grand tort et la plus grande offense qu'on puisse faire, au lieu de lui rendre la pareille, il faudra l'aimer, lui souhaiter du bien, le saluer, lui rendre service... Quand vous seriez auprès des plus grands trésors du monde, et que vous auriez la commodité d'en prendre la plus grande partie, sans que personne le sût, il faudra mourir plutôt que d'y toucher, parce que cet homme qui a été pendu le défend.

« Qui que vous soyez, prince, roi, empereur, quand vous serez de notre religion, si vous commettez quelque péché honteux, que personne ne saurait que vous, il faudra aller vous mettre à genoux aux pieds d'un pécheur, parce qu'il est le serviteur de

l'homme crucifié. Il vous donnera correction et amende.

« Et s'il est besoin, pour croire et pratiquer ces choses-là, de quitter votre père, votre mère, votre femme, vos enfants, vos États, vos biens, vos officiers, votre maison, il faudra les quitter.

« Mais à qui veut-on persuader ces choses? A des villageois grossiers, simples... à des petites femmelettes qui ont l'esprit faible?... Non! — Aux empereurs, aux rois qui ne pensent qu'à s'agrandir, à subjuguier des provinces, à dompter ce qui leur résiste, à chercher de nouveaux mondes pour les conquérir, à se faire reconnaître pour dieux. On veut leur persuader de renoncer à cette ambition, de quitter ces hautes entreprises, de s'humilier, de s'abaisser aux pieds d'un charpentier...

« On veut le persuader aux doctes, aux philosophes, aux orateurs qui pensent tout savoir, qui sont enflés de la bonne opinion

d'eux-mêmes, qui ne font cas que d'arguments subtils, que de recherches curieuses, que de pointes d'esprit, et qui sont bien éloignés de vouloir apprendre leur leçon de la bouche stérile et grossière de ces pêcheurs.

« On veut le persuader aux doctes, aux politiques, aux sages du monde qui ne font rien que par maxime d'État, par raison de police, qui percent à jour les desseins des autres, qui veulent voir les tenants et les aboutissants; on veut leur persuader de fermer les yeux à toutes les considérations humaines, et d'embrasser une religion nouvelle qui n'enseigne que des mystères inouis, incompréhensibles, qu'il faut croire sans en demander raison, une religion qui promet des récompenses à l'avenir, dans l'autre vie, on ne sait quand!

« On veut le faire croire, non à une poignée de gens, mais à toutes les provinces, royaumes, nations du monde, principale-

ment à la ville de Rome qui est la capitale de l'Univers, le rendez-vous de toutes les nations, l'asile de toutes les divinités de la terre.

« Supposons donc que vous ayez été au temps que le fils de Dieu était sur la terre et que, ne le connaissant pas, mais pensant que ce fût un simple artisan dans la boutique de Joseph, vous lui ayez apporté du bois, pour faire une table, ou quelque autre meuble; et que, pendant qu'il travaillait pour vous, il vous eût, en causant, entretenu de ses desseins, et vous eût dit : — Vous voyez que je sue à faire cette table; c'est cependant moi qui ai fait le soleil, la lune, les étoiles, le ciel et la terre, et je les ai faits sans peine... Vous lui eussiez dit : — Il faudrait être bien simple pour vous croire. — Je le ferai pourtant croire à des gens qui ne sont pas si simples que vous; je le ferai croire aux empereurs, aux politiques, aux philosophes, aux orateurs, en Europe, en Asie,

en Afrique et en toutes les parties du monde, et m'adorera toute la terre habitable! — Voilà de beaux desseins, lui eussiez-vous répondu, mais par quelle voie en venir à bout? Vous amasserez des trésors infinis pour combattre l'empire romain et corrompre tous les hommes par l'argent, et les obliger à faire jong sous vos ordres? L'argent voit le bout de tout. — Non, je veux le faire par l'entremise de mes disciples qui seront si pauvres, que l'un d'eux, nommé Paul, tout apôtre et prédicateur qu'il sera, gagnera sa vie à la sueur de son front. — Mais, ils seront vaillants, hardis, courageux, aguerris comme des Hercule ou des Alexandre? — Oh! non, ils seront lâches, timides, fuyards. Leur chef, Pierre, le plus zélé, tremblera à la voix d'une servante, et jurera qu'il ne me connaît pas. — Ils seront en grand nombre? — Douze. — Ce seront des Platon, des Aristote, des Cicéron, des Démosthène? — Non, douze pêcheurs gros-

siers, ignorants, incivils. — Mais, enfin, dites-moi, de grâce, téméraire que vous êtes, par quel moyen espérez-vous parvenir à votre prétention puisque vous ne voulez ni or, ni argent, ni pouvoir, ni savoir, ni force, ni nombre, ni armes, ni éloquence, ni charmes, ni promesses? — Je veux qu'ils le fassent en s'humiliant devant tout le monde, en endurant toutes sortes d'affronts et d'injures, en souffrant, en mourant très honteusement et très douloureusement. Voilà un beau projet! — Oui, mes frères, et il est exécuté (1). »

(1) 42<sup>e</sup> sermon : *Établissement de la foi*, t. V, p. 450 et suiv.

## CHAPITRE V

### PEUT-ON INTELLECTUELLEMENT RESTER ENCORE CATHOLIQUE ?

Les motifs intellectuels qui inclinent la raison à affirmer l'existence de Dieu, l'existence de l'âme, la divinité de Jésus-Christ ne sont donc point dépourvus de valeur.

En dépit des affirmations prétentieuses et téméraires d'une certaine école, ni les sciences naturelles, ni la philosophie, ni l'histoire, ni la critique, n'ont ébranlé les bases de nos croyances.

S'il y a aujourd'hui des sujets de controverse périmés, pourrions-nous dire à notre tour, certes le catholicisme n'est pas de ceux-là.

siers, ignorants, incivils. — Mais, enfin, dites-moi, de grâce, téméraire que vous êtes, par quel moyen espérez-vous parvenir à votre prétention puisque vous ne voulez ni or, ni argent, ni pouvoir, ni savoir, ni force, ni nombre, ni armes, ni éloquence, ni charmes, ni promesses? — Je veux qu'ils le fassent en s'humiliant devant tout le monde, en endurant toutes sortes d'affronts et d'injures, en souffrant, en mourant très honteusement et très douloureusement. Voilà un beau projet! — Oui, mes frères, et il est exécuté (1). »

(1) 42<sup>e</sup> sermon : *Établissement de la foi*, t. V, p. 450 et suiv.

## CHAPITRE V

### PEUT-ON INTELLECTUELLEMENT RESTER ENCORE CATHOLIQUE ?

Les motifs intellectuels qui inclinent la raison à affirmer l'existence de Dieu, l'existence de l'âme, la divinité de Jésus-Christ ne sont donc point dépourvus de valeur.

En dépit des affirmations prétentieuses et téméraires d'une certaine école, ni les sciences naturelles, ni la philosophie, ni l'histoire, ni la critique, n'ont ébranlé les bases de nos croyances.

S'il y a aujourd'hui des sujets de controverse périmés, pourrions-nous dire à notre tour, certes le catholicisme n'est pas de ceux-là.

Est-il même une question qui hante davantage le cerveau de nos concitoyens?

Le catholicisme est si peu périmé, qu'indépendamment des passions politiques qu'il soulève, on le trouve encore à la racine de toutes nos préoccupations intellectuelles et morales?

Tous les articles de revue, tous les travaux historiques et critiques en font foi.

Sans doute, les matérialistes, les sceptiques, les agnostiques font de puissants efforts pour exorciser la pensée contemporaine de toute obsession surnaturelle, mais malgré les déclarations intéressées de ces pontifes officiels, qui donc pourrait affirmer, sans être démenti par l'évidence, que tous les cerveaux et tous les cœurs sont désormais pacifiés par leur doctrine naturiste?

Avec une insistance quotidienne, ils nous reprochent nos mystères, nos miracles, et essayent de nous confondre en nous mettant en présence des difficultés réelles que

le seul exposé de la doctrine catholique soulève!

Mais quel est donc le chrétien qui a jamais eu la folle et orgueilleuse prétention d'épuiser le fond des choses et de projeter la lumière totale sur les ombres épaisses dont nous sommes enveloppés?

Refusons-nous d'admettre que la doctrine que nous professons ne résout pas toutes les difficultés?

N'enseignons-nous pas que le mystère fait partie de droit de nos croyances et que le catholicisme, tout en étant un système admirablement lié et d'une logique impeccable, ne supprime pas tous les points d'interrogation?

Et qui donc, à moins d'être Dieu lui-même, pourrait regarder la pure lumière face à face?

Tout catholique que nous sommes, la pensée de l'éternité de Dieu nous donne le vertige lorsque nous voulons la sonder.

Pour nous, comme pour les autres, la création reste le plus insoluble des mystères, et en dépit de toutes les hypothèses métaphysiques, nous n'arrivons pas à saisir comment un Dieu, acte pur, ait pu sortir de son immutabilité pour lancer les mondes dans l'espace.

Nous ne comprenons pas davantage comment tous les mondes matériels surgirent de la seule volonté d'un être immatériel?

Ne sommes-nous pas parfois troublés par cette redoutable antinomie : Dieu et le mal.

Concilier la prescience divine et le libre arbitre de l'homme n'est pas tâche facile pour le théologien !

Le problème de l'union de l'âme et du corps n'est pas moins ardu pour le philosophe !

Un enfant né d'une vierge, un Dieu fait homme, la présence réelle du Christ sous les espèces eucharistiques, que de défis en apparence jetés à la raison !

Quel tissu d'absurdités pour qui détache chacun de ces problèmes de la position qu'il occupe dans la doctrine proposée à croire et se refuse de l'envisager dans ses connexions logiques avec l'ensemble.

D'accord ! Mais, pour insondables que soient ces difficultés, valent-elles contre les certitudes que l'exercice de la raison ne peut s'empêcher de valider sous peine de se renier elle-même ?

L'existence de Dieu n'en est-elle pas moins nécessaire ?

L'hypothèse créationniste ne s'impose-t-elle pas en dépit de son obscurité ?

Le péché originel, la liberté de l'homme ne jettent-ils pas quelques lumières sur le redoutable problème du mal, et les théologiens, selon la réflexion de Renouvier lui-même, n'ont-ils pas été pendant longtemps les seuls à se préoccuper efficacement de sa solution ?

La mystérieuse union de l'âme et du

corps peut-elle être exploitée contre l'âme et contre le corps?

La doctrine du libre arbitre n'est-elle pas, non seulement postulée par la morale individuelle et sociale, mais encore étayée sur la réalité psychologique?

La divinité de Jésus-Christ est-elle proposée et imposée à la foi des croyants comme un thème purement fictif et défiant tout examen?

Et puis, en fin de compte, au nom de quelle hypothèse plus satisfaisante sollicite-t-on l'adhésion de notre esprit?

Le matérialisme sans épithète, le monisme évolutionniste, le panthéisme idéaliste peuvent-ils donner la raison dernière de toute chose? Suppriment-ils tout mystère?

L'éternité d'une matière aveugle, inconsciente, n'est-elle pas plus obscure que l'éternité d'un Dieu personnel et conscient?

Même avec le secours de la théorie évolutionniste, comment serait-il possible d'ad-

mettre que cette matière primitive, cet X effroyable, se soit lentement déterminée vers le progrès, toute seule, sans impulsion étrangère?

A quelle mystérieuse loi obéissait-elle donc pour évoluer dans le sens d'une différenciation toujours plus précise et aboutir à la vie organisée?

Quel obscur, mais sublime désir l'agitait-elle et la fit-elle passer de la vie organisée à la vie consciente et libre?

Malgré les données scientifiques chaque jour plus précises, malgré les efforts gigantesques de tant d'intelligences d'élite, qui consomment leur vie dans les recherches de laboratoire, nous n'avons toujours qu'une vue bien parcellaire des choses.

Plus nous nous éloignons des solutions du spiritualisme traditionnel, plus le mystère qui irrite tant certains de nos contemporains semble nous envelopper d'ombres épaisses.

Combien moins incohérents et plus logi-

ques sont ceux qui placent Dieu à l'origine des choses!

C'est dans ce sens que Brunetière proclamait jadis la faillite de la science. On feignit de ne point le comprendre. Les puritains de laboratoire se voilèrent la face et crièrent au blasphème. Des botanistes qui confondent la botanique avec leur herbier; des naturalistes qui bornent leur horizon à la plaque de liège sur laquelle s'étalent leurs coléoptères; des géologues qui n'ont jamais frissonné de joie qu'en étiquetant leur caillou; des médecins qui identifient la médecine avec les bouillons de culture et l'analyse microscopique d'une fibrille musculaire, se ligèrent contre lui, et en vertu de leur médiocrité plutôt que de leur mauvaise foi, lui reprochèrent d'avoir méconnu les merveilles scientifiques qui ont bouleversé notre vie sociale.

Nonobstant, il est de plus en plus avéré que la chimie, la physique, la mécanique,

les sciences naturelles et biologiques sont complètement impuissantes à solutionner le problème de nos destinées.

Qui ne se nourrirait que de conclusions scientifiques ne tarderait pas à mourir d'inanition morale.

Les sciences ne peuvent témoigner contre un seul de nos dogmes, car les sciences et les dogmes se meuvent dans deux plans différents et, à moins de contact illégitime, le conflit est impossible.

En conséquence, le théologien doit également se garder de consolider son dogme avec des étais vermoulus sous peine de compromettre le dogme lui-même, car le savant a le droit d'arrêter le théologien qui s'aventure imprudemment sur son terrain réservé.

Le conflit entre la science et la foi, impossible en droit, subsiste cependant en fait dans l'esprit de bon nombre d'intelligences sincères. Le miracle est l'occasion de ce conflit. Rien ne répugne plus à nos

savants modernes que la notion du miracle.

Certains, assez rares toutefois depuis quelques années, incompetents, disent-ils, pour trancher la question de principe, se refusent à admettre tout miracle dont eux-mêmes n'auraient pas été les diligents témoins et repoussent en conséquence tous les miracles qui se réclament de l'histoire.

Fidèles disciples de Renan, ils répètent à satiété ce qu'il écrivait lui-même dans son introduction de la *Vie de Jésus* :

« Ce n'est donc pas au nom de telle ou telle philosophie, écrivait-il, c'est au nom d'une constante expérience que nous bannissons le miracle de l'histoire. Nous ne disons pas : « Le miracle est impossible, » nous disons : « Il n'y a pas eu jusqu'ici de miracles constatés. » Que demain un thaumaturge se présente avec des garanties sérieuses pour être discuté; qu'il s'annonce comme pouvant, je suppose, ressusciter un mort, que ferait-on? Une commission com-

posée de physiologistes, de physiciens, de chimistes, de personnes exercées à la critique historique serait nommée. Cette commission choisirait le cadavre, s'assurerait que la mort est bien réelle, désignerait la salle ou devrait se faire l'expérience, réglerait tout le système de précautions nécessaires pour ne laisser prise à aucun doute. Si, dans de telles conditions, la résurrection s'opérait, une probabilité presque égale à la certitude serait acquise. Cependant, comme une expérience doit toujours pouvoir se répéter, que l'on doit être capable de refaire ce que l'on a fait une fois et que, dans l'ordre du miracle, il ne peut être question de facile ou de difficile, le thaumaturge serait invité à reproduire son acte merveilleux dans d'autres circonstances, sur d'autres cadavres, dans un autre milieu. Si chaque fois le miracle réussissait, deux choses seraient prouvées : la première, c'est qu'il arrive dans le monde des faits surna-

turels; la seconde, c'est que le pouvoir de les produire appartient ou est délégué à certaines personnes. Mais qui ne voit que jamais miracle ne s'est passé dans ces conditions-là; que toujours, jusqu'ici, le thaumaturge a choisi le sujet de l'expérience, choisi le milieu, choisi le public; que d'ailleurs, le plus souvent, c'est le peuple lui-même qui, par suite de l'invincible besoin qu'il a de voir dans les grands événements et dans les grands hommes quelque chose de divin, crée après coup les légendes merveilleuses? Jusqu'à nouvel ordre, nous maintiendrons donc ce principe de critique historique qu'un récit surnaturel ne peut être admis comme tel, qu'il implique toujours crédulité ou imposture, que le devoir de l'historien est de l'interpréter et de rechercher quelle part de vérité, quelle part d'erreur il peut recéler (1). »

(1) RENAN, *Introduction*, p. xvi.

D'autres, plus nombreux encore, affirment l'impossibilité absolue du miracle, et au nom de ce principe, incontestable pour eux, refusent même d'examiner tout fait quel qu'il soit, donné comme miraculeux. La divinité de Jésus-Christ, ses miracles, la fondation divine de l'Église ne supportent pas même l'examen pour les fervents de cette méthode. La question du surnaturel est selon eux définitivement tranchée dans le sens de la négative.

Mais comme le fait remarquer avec force Maurice Blondel :

« Pour nier la réalité de ces faits, qu'on n'emploie que des preuves de fait, s'il y en a et que l'historien n'invoque, qu'il n'insinue contre eux aucune *impossibilité*; car au nom des faits seuls, on ne prouvera jamais que ces faits sont impossibles. Et contre leur possibilité même, j'ose le déclarer en philosophe, il n'y a pas une raison spéculative qui puisse être décisive. Une

possibilité ne relève pas de la science positive, et la preuve philosophique d'une impossibilité est la plus difficile de toutes (1).»

L'intéressante *Revue de métaphysique et de morale* publiait récemment un article sur la *Crise de la pensée catholique*. L'auteur, M. G. Sorel, philosophe rationaliste, analysait en quelques pages, avec une sincérité et une franchise remarquables, la situation actuelle du catholicisme vis-à-vis de la science et de la philosophie contemporaine.

Avec un sens critique très éclairé et une indépendance d'esprit assez rare il recommandait aux rationalistes d'apporter désormais plus de prudence dans leurs affirmations contre le catholicisme. La question du miracle ne pouvait manquer de solliciter son attention ; il faudrait être médiocrement initié à l'évolution de la philosophie contemporaine pour ne pas voir toute la portée

(1) *Quinzaine*, janvier-février 1904 : Maurice BLONDEL, *Histoire et dogme*.

des conclusions dont il se fait le rapporteur.

« Les nouvelles tendances scientifiques, écrivait-il, n'aboutissant plus nécessairement à un déterminisme absolu, on comprend que tant de géomètres et de physiciens puissent concilier leur foi et leur science ; mais il y a à signaler ici un fait très curieux : ce sont les naturalistes qui acceptent le plus difficilement le miracle, et ce sont les sciences naturelles qui possèdent au moindre degré la notion de loi !

.....  
 « On comprend qu'il serait tout à fait invraisemblable qu'un miracle se produise au cours des recherches de laboratoire ; il n'y a aucune raison pour qu'un *signe divin* apparaisse sans motifs graves relatifs à la foi (1) ; les recherches de laboratoire ne portent que sur des questions utilitaires. M. Berthelot pouvait dire en 1895 que le

(1) On sent que M. Sorel vise ici les déclarations de Renan, dont nous avons donné plus haut les termes mêmes.

mystère et le miracle ne se rencontrent point dans les livres des physiciens et n'interviennent point dans leurs explications; les théologiens sont d'accord avec lui, mais la question n'est pas là. Les savants qui suivent la religion catholique ne diffèrent en rien de leurs collègues, quand il s'agit de raisonner sur les lois physiques; ils n'ont pas la moindre superstition dans leur recherche de laboratoire, et ils sourient quand on leur dit que la foi gêne la science (1). »

On ne saurait mieux dire, et M. Sorel n'est point du reste le seul à penser ainsi. L'idée de la contingence des lois de la nature nous était familière depuis la thèse de M. Boutroux. D'autres penseurs éminents, tels MM. Bergson, Villebois, Leroy, etc., se refusent à considérer la nature sous l'angle d'un déterminisme absolument rigoureux et se gardent bien d'enchaîner leur pensée dans les étroites for-

mules issues du cerveau spécialisé de certains savants.

Il n'était cependant pas inutile, à l'heure où tant de rationalistes le prennent de si haut et nous accablent de leur orgueilleux dédain, qu'un des leurs, d'une intelligence plus compréhensive et plus loyale, soit amené à constater dans la *Revue de métaphysique et de morale* qu'« il n'y a pas de raison péremptoire pour ou contre le miracle; on l'accepte ou on le rejette pour des raisons de convictions intimes, sur lesquelles la science n'a pas de pouvoir directeur (1) ».

\*  
\*  
\*

Mais, à n'en pas douter, l'immense majorité des hommes ne professent point le

(1) G. SOREL, *La crise de la pensée catholique* (*Revue de métaphysique et de morale*, septembre 1902).

matérialisme. Ceux qui, même de nos jours, ne croient pas en l'existence d'un Être supérieur et n'espèrent pas en la vie future sont assez rares.

Peu d'hommes, même parmi les savants et les philosophes, se rangent consciemment, librement, joyeusement sous le drapeau de l'athéisme.

La foi en la divinité de Jésus-Christ ne rencontre pas, à beaucoup près, la même unanimité. La conception d'un Dieu fait chair n'appartient pas du reste au domaine des vérités que l'exercice seul de la raison peut découvrir. Néanmoins, dans le monde chrétien, l'immense majorité des hommes professent implicitement ou explicitement la divinité du Christ.

Depuis les travaux de Renan, le nombre des esprits qui refusent de s'incliner devant ce dogme a augmenté très sensiblement en France. Et cependant les arguments de Renan, si troublants en apparence, n'étaient

intellectuellement décisifs qu'aux yeux du lecteur superficiel.

L'œuvre de ses disciples ne semble pas plus redoutable quant au fond. Nos modernes rationalistes du reste peuvent à peine dissimuler l'indigence de leur système sous une tenue scientifique plus précise et plus sévère et le formidable problème que soulève la personne de Jésus ne cesse pas de préoccuper le cerveau de nos contemporains.

L'émotion soulevée récemment dans tous les camps par la thèse insuffisamment explicite du savant abbé Loisy témoigne encore de la vitalité de l'esprit chrétien.

Tout esprit loyal, libre, dégagé d'idées préconçues peut étudier à son aise les travaux critiques de l'exégèse contemporaine, nous doutons qu'il arrive au bout de son enquête absolument convaincu de la non-divinité du Christ.

Son esprit flottera peut-être dans le doute,

mais, insuffisamment armé par les arguments négatifs, le problème de la divinité du Christ de nouveau se posera malgré lui et devant lui, pour peu qu'il réfléchisse.

Mais si, comme tout le proclame, le Christ est Dieu, l'Église et son grand chef spirituel peuvent-elles s'en réclamer légitimement?

Sommes-nous obligés en conscience de nous soumettre aux prescriptions de l'Église?

Jésus lui-même a-t-il réellement voulu nous imposer les dogmes, les prêtres, les sacrements, les rites?

Beaucoup se le demandent avec anxiété et les prêtres qui de temps à autre rompent avec l'Église romaine s'efforcent de légitimer leur décision.

C'est ici plus que jamais qu'il faut se défier de son imagination ou de ses désirs inconscients.

Le problème de l'autorité de l'Église ne se tranche ni d'un mot, ni d'un sourire, ni d'un sarcasme!

Oh! sans doute il y a quelque chose de troublant pour la conscience contemporaine dans la conception d'un pape, représentant de Dieu sur la terre et d'une Église seule dépositaire des plus hautes vérités qui importent aux hommes!

Et cependant n'est-ce pas là la logique même? S'il y a réellement un Dieu, était-il possible que ce Dieu ne nous enseignât pas nos droits et nos devoirs, ne nous éclairât pas sur notre destinée et ne confiât pas ce dépôt à une autorité qui l'empêche de s'altérer?

Est-ce donc là une conception si étroite et si anthropomorphique?

L'existence d'un Dieu personnel postule nécessairement la révélation.

Concevoir Dieu comme un être perdu dans l'inaccessible, à tout jamais étranger au sort des créatures dont il est l'auteur, est une conception irrationnelle et monstrueuse.

L'homme est un être affamé de vérité; le

problème de son origine et de sa destinée le torture malgré lui, et Dieu ne pouvait le laisser ainsi sans fil directeur, sans étoile lumineuse, pour le guider dans le dédale obscur de toutes les conceptions humaines.

Le même raisonnement s'impose, avec plus de force encore, à l'esprit de ceux qui admettent la divinité de Jésus-Christ.

Si Jésus n'avait pas fondé l'Église, son œuvre n'eût pas été viable! La doctrine qu'il annonçait était si nouvelle, si hautement spirituelle, si mortifiante pour nos égoïsmes, qu'il n'en serait plus rien resté, si chacun l'eût interprétée à sa guise.

L'histoire des hérésies démontre mieux que tout raisonnement la nécessité de l'autorité et le rôle essentiellement logique de l'Église pour conserver intact le dépôt de la doctrine.

Et pour mettre en pleine évidence ce point de vue, il suffit d'étudier impartialement l'évolution du protestantisme.

Le protestantisme, à n'en pas douter, se meurt faute d'unité, faute d'autorité. En laissant le sens individuel s'emparer des Écritures, les protestants en ont fait un tel tissu de contradictions que tout esprit de bonne foi est incapable désormais de discerner la voie droite.

Cette situation est si pénible et si peu conforme à la saine raison qu'il est possible de prévoir dans un avenir plus ou moins lointain la disparition du protestantisme.

Le parti protestant compte encore dans son sein nombre d'hommes de très grande valeur intellectuelle et morale, mais il est malheureusement ravagé par l'esprit rationaliste. Certains pasteurs, et non des moindres, ne croient même plus à la divinité du Christ, au grand scandale des véritables croyants.

Le retour à l'unité chrétienne s'impose donc plus que jamais et les catholiques doivent tout faire pour multiplier les points

de contact avec leurs frères séparés. Sur tant d'idées, du reste, l'entente serait si facile! Comme nous, n'ont-ils pas à lutter contre le matérialisme grossier qui s'insinue dans toutes les couches sociales? Comme nous n'ont-ils pas à faire effort pour défendre les fondements de la morale, la spiritualité de l'âme, l'existence de la vie future, la personnalité de Dieu, la divinité de Jésus-Christ? Sur tous ces points les protestants sont pour nous des alliés précieux et méconnaître la haute valeur intellectuelle de leurs efforts serait injustice et ingratitude. Tout peut donc nous faire espérer, que tôt ou tard l'union complète, apparaîtra comme une nécessité logique, et le siècle qui commence, malgré les tristesses de l'heure, verra peut-être une ère inouïe de prospérité religieuse (1).

(1) Voir à ce propos, dans *la Revue*, 15 août-1<sup>er</sup> septembre-15 septembre 1904, l'intéressante *Enquête sur la réunion des Églises*, CATHOLICISME ET PROTESTANTISME :

L'infaillibilité doctrinale de l'Église catholique n'est pas un des moindres signes de la divinité de son origine.

De toutes les raisons qui acheminèrent progressivement l'esprit si puissant et si logique de F. Brunetière, aucune peut-être ne lui parut plus nécessitante que la constatation même de cette autorité et de cette infaillibilité.

Si des études individuelles longues et

« Eh bien! dit M. Édouard de Morsier, le lecteur aura vu par ces réponses si diverses et pourtant si semblable en un point, que, malgré les constatations du fait actuel de la division, je ne sais quelle idée, quel surprenant espoir surgit, irrésistiblement, d'un pas à faire des deux côtés, pour que, dans une pensée plus haute d'idéal religieux, par-dessus les barrières officielles, les mains se rejoignent. Elles se tendent déjà dans l'ombre. Un ardent désir encore confus, mais certain, d'union spirituelle soulève en ce moment même beaucoup d'âmes vers l'unité idéale. De la totalité — sauf une ou deux — des réponses qui nous sont parvenues, de protestants et de catholiques, encore un souffle nouveau, à l'aube de ce siècle, qui dénonce le trisaillement intérieur des âmes croyantes, le désir d'union, de communion spirituelle entre eux des cœurs vraiment chrétiens. »

spéciales étaient absolument indispensables pour découvrir le sens des Écritures et participer à la vie surnaturelle, que deviendraient les humbles et les pauvres qui n'ont pas les loisirs nécessaires pour rechercher la vérité? Qui donc les mettrait à l'abri de l'erreur? Une religion qui vise à pénétrer toutes les âmes doit être par définition une religion d'autorité. Elle doit être en outre marquée du sceau de l'infaillibilité, la contradiction étant le signe de l'erreur.

« Mais dans l'Église, suivant la judicieuse réflexion d'un critique, l'autorité est un *service*, non une tyrannie. Elle n'a pas pour but de suppléer l'initiative personnelle, mais de la diriger et de prévenir ses écarts. Son rôle est essentiellement pédagogique (1). »

Ceci mis au point, nous pouvons en toute quiétude rechercher son fondement historique. Tout en appréciant à leur juste va-

(1) F. DUBOIS, *La crise récente de l'apologétique* (*Revue du Clergé français*, juin 1904).

leur les preuves de fait, nous n'aurons garde de nous troubler des subtilités de l'exégèse, désormais convaincus que la fondation de l'Église ne repose plus seulement sur l'interprétation d'un texte de l'Écriture, mais sur sa nécessité absolue et logique.

Quoi qu'il en soit, on continuera sans doute encore longtemps à discuter sur la valeur des différents textes qui établissent la fondation de l'Église et la primauté de Pierre.

Et cependant le sens de ces textes semble bien suffisamment clair et dénué de toute équivoque.

« Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise... Pais mes agneaux, pais mes brebis... Allez, enseignez toutes les nations et baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit... Apprenez-leur à garder toutes mes prescriptions... Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. »

Mais tous ces textes ont été torturés par l'esprit de système; certains se sont acharnés à leur attribuer un sens symbolique au détriment de leur sens naturel.

L'histoire de saint Pierre a été complètement dénaturée. Contre toute vraisemblance, de gros livres ont été écrits pour tenter de prouver que jamais saint Pierre n'est venu à Rome (1).

Lorsque la passion s'empare de l'âme d'un critique, il n'est pas de sottise intellectuelle qu'elle ne puisse lui faire commettre.

Il faut bien se garder du reste d'oublier que les textes ne sont pas tout et qu'ils ne sont pas indispensables à l'établissement de la foi.

Quand bien même tous les critiques arriveraient à se mettre d'accord et démontreraient solidement et loyalement que le fa-

(1) Consulter sur ce point : *La Primauté de l'évêque de Rome dans les trois premiers siècles*, par V. ERMONT (Bloud et C<sup>o</sup>).

meux texte : « Tu es Pierre... » est une parole de Jésus, plus ou moins authentique, selon l'expression d'André Bourrier, et qui n'avait nullement la portée qu'on lui a donnée par la suite, les fondements historiques de l'Église n'en seraient pas moins solides.

Mgr Battifol le met fort bien en relief dans son étude critique : *Jésus et l'Église*.

« M. Jean Réville a écrit quelque part, dit le critique catholique, qu'il n'y a pas lieu d'examiner les paroles par lesquelles se termine l'évangile de saint Matthieu : « Allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les, etc. » pour ce motif que « des instructions données par Jésus en Galilée, après sa résurrection, ne peuvent faire l'objet d'une enquête scientifique ». Et je ne nierai pas qu'entre le croyant et l'incrédule une question préalable doit ici se vider, qui est celle du surnaturel, avant de pouvoir strictement émettre d'affirmation comme celles que

nous venons de citer de saint Matthieu. Mais supposé (*Dato non concessio*) que M. Réville eût raison, ce ne sont point ces affirmations du premier évangile qui auront fait que les apôtres se soient mis en route pour enseigner toutes les nations. Qui donc leur a fait signe de partir? Vous supposez que Jésus leur a annoncé que la fin de tout était imminente et ils partent. Vous supposez que les prédictions de Jésus ont abouti à une faillite lamentable et ils partent. N'était-ce pas l'occasion de revenir à leurs barques?

Nous sommes ici en présence d'un fait plus frappant que toutes les exceptions qui peuvent être opposées au texte : le fait du branle donné par ceux-là même qui avaient bu et mangé avec Jésus, le fait de l'existence de la société par eux établie à Jérusalem, en Judée, dans l'empire romain, le fait de la primauté reconnue à Pierre de préférence à ceux qu'on appelait les « frères du Sei-

gneur » et tout aussi bien de préférence à Jean et à Paul. Les critiques ont beau jeu quand ils prennent le texte que nous appelons « Symbole des apôtres », et quand ils établissent que ce texte s'est formé dans l'Église de Rome au cours du second siècle : mais la formation de l'Église est bien différente, puisque, ayant été annoncée et nommée par Jésus lui-même, elle a été réalisée au lendemain de la résurrection par les apôtres eux-mêmes (1). »

Et Mgr Mignot, critique prudent et théologien consommé, ne craint pas d'appuyer cette thèse de toute son autorité.

« L'Église, écrit en effet l'archevêque d'Albi, se prouve elle-même, c'est-à-dire que les motifs de crédibilité les plus saisissants se tirent de sa propre existence. Beaucoup de personnes s'imaginent qu'elle repose directement sur les écrits apostoliques, les

(1) BATTIFOL, *Autour des fondements de la foi* (Bulletin de littérature ecclésiastique, janvier 1904.)

synoptiques, et surtout le quatrième évangile; rien de plus inexact : elle repose d'abord sur Jésus, la véritable et seule pierre angulaire. Certains critiques, passant au crible les textes sacrés tenus pour péremptoires jusqu'à présent, prétendent que ces textes n'ont pas toujours le sens qu'on leur attribue. Cette appréciation peut être vraie comme elle peut être fausse; nous n'avons pas à le décider ici.

Mais les textes en question, n'eussent-ils pas toujours le sens historique que les générations chrétiennes leur ont donné, qu'il ne faudrait pas s'en effrayer. L'Église existe indépendamment de l'histoire évangélique qui la raconte; elle existait à Jérusalem, en Samarie, en Asie avant la rédaction des synoptiques; elle croyait à la divinité de Notre-Seigneur bien avant le quatrième évangile. « Parthes, Mèdes, Élamites, ceux qui habitent la Mésopotamie, la Judée, la Cappadoce, le Pont, l'Asie, la Phrygie, la Pam-

phylie, l'Égypte, la Lybie voisine de Cyrène, les prosélytes de Rome, les Crétois, les Arabes, » stupéfaits des merveilles qu'ils avaient entendues à Jérusalem, n'avaient pas manqué de les rapporter dans leurs pays et d'être ainsi les premiers missionnaires de l'Église naissante.

Il n'est pas indispensable à notre foi que nous trouvions dans les synoptiques tout ce que nous désirions si ardemment y voir, car ce n'est ni dans saint Matthieu, ni dans saint Marc, ni dans saint Luc que l'Église a pris naissance, ni puisé les premiers éléments de sa vie. Sa doctrine n'est pas un écrit, elle est la vérité vivante. Il fallait que les fidèles fussent déjà fort instruits pour comprendre des épîtres comme celles de saint Paul. Il est à croire, en effet, que l'apôtre mettait son enseignement à la portée de ses lecteurs et ne leur proposait pas des énigmes à résoudre. « L'existence de l'Église, telle que nous la voyons, est le témoignage historique

le plus certain qu'on puisse désirer (1). »

Et toutes ces raisons, sans être aussi évidentes que la lumière du soleil, sont néanmoins plus que suffisantes pour pacifier les âmes inquiètes et hésitantes. Sur ce terrain comme sur tous les autres, nous ne craignons pas de l'affirmer, documents en mains, les rationalistes ont donc prématurément escompté la victoire. S'ils ont le droit de réserver leur jugement, ils abusent, par contre, de l'ignorance des simples, en leur présentant, comme irrévocable, notre condamnation. Est-il au contraire une foi plus raisonnable et plus raisonnée que la nôtre?

Toutes les autres objections formulées contre la fondation divine de l'Église, ne sont impressionnantes qu'en apparence.

Bien des esprits ne pardonnent pas à l'Église la définition de ses dogmes, l'extension de son culte, la hiérarchie de ses mi-

(1) Mgr Mexor, *Critique et tradition* (Correspondant, 10 janvier 1904).

nistres, et cependant ne sont-ce pas là les conditions essentielles d'un être vivant?

« Reprocher à l'Église catholique tout le développement de sa constitution, dit l'abbé Loisy, c'est donc lui reprocher d'avoir vécu, ce qui pourtant ne laissait pas d'être indispensable à l'Évangile même. Nulle part dans son histoire il n'y a de solution de continuité, création absolue d'un régime nouveau, mais chaque progrès se déduit de ce qui a précédé de telle sorte que l'on peut remonter du régime actuel de la papauté jusqu'au régime évangélique autour de Jésus, si différents qu'ils soient l'un de l'autre, sans rencontrer de révolutions qui eussent changé, avec violence, le gouvernement de la société chrétienne. En même temps chaque progrès s'explique par une nécessité de fait qui s'accompagne de nécessités logiques, en sorte que l'historien ne peut pas dire que l'ensemble de ce mouvement soit en dehors de l'Évangile. Le fait est

qu'il en procède et qu'il le continue (1). »

De ce que l'Église, telle que nous la connaissons, ne se retrouve pas formellement dans l'Évangile, personne n'est en droit de conclure qu'elle n'en procède pas légitimement, car, dit encore l'abbé Loisy :

« Demander à l'historien de retrouver dans les textes bibliques toute la doctrine actuelle de l'Église, c'est lui demander de voir dans un gland les racines, le tronc et les branches d'un chêne séculaire. »

Si nous avons entrepris la tâche de faire la démonstration totale de la vérité catholique, il nous faudrait mettre en pleine lumière l'enseignement doctrinal de l'Église dans son intégralité.

Cette tâche serait certes plus facile au-

(1) Loisy, *Évangile et Église*, p. 154.

jourd'hui pour nous que pour nos aînés, car apologistes et théologiens font, depuis quelques années, de louables efforts pour défendre les droits du dogme contre les exigences de la critique.

Les méthodes les plus sévères de l'histoire et de la psychologie vivifient désormais les études ecclésiastiques et le règne du psittacisme est définitivement condamné.

Ceux du reste qui attaquent la religion catholique avec le plus de fureur sont peut-être ceux qui la dénaturent le plus.

Et, à cet égard, rien de plus humiliant et de plus lamentable qu'une conférence anticléricale d'Henry Bérenger, de Gustave Téry, de Victor Charbonnel ou même du professeur Debierre.

Il faut être franchement pétri de charité chrétienne pour les écouter avec calme et ne pas leur lancer à la face l'expression de son mépris, tant la mauvaise foi et la haine pimentent tous leurs discours.

Pour discréditer l'Église, non seulement ils la présentent sous un jour ridicule, mais ils lui imputent encore de telles monstruosités morales et intellectuelles qu'aux yeux de leurs auditeurs nous devons nécessairement passer pour des fous ou des criminels.

Les fonctionnaires, les instituteurs, les ouvriers, les petits bourgeois, les médecins politiques qui se pressent en foule autour de ces chaires de mensonge, incapables de tout esprit critique, reçoivent sans mot dire ce nouvel enseignement.

Le catholique qui se soumet à l'autorité de l'Église, humblement et sans discussion, leur apparaît comme un être faible et de raison débile.

Ils ne s'aperçoivent pas qu'eux-mêmes sont affamés d'autorité, puisqu'ils acceptent, sans contrôle, le nouvel Évangile des apôtres de la libre-pensée.

Que font donc tous les pontifes de la science matérialiste et de la philosophie ratio-

naliste, lorsqu'ils promulguent du haut de leur chaire les résultats contradictoires de leur critique, sinon acte d'autorité?

Et le petit étudiant ou l'humble ouvrier qui admettent de confiance, sans contrôle, sur l'unique parole du maître, les conclusions d'une science qu'ils ne vérifieront jamais, en vertu de quel mystère sont-ils plus libres d'esprit que l'obscur ignorantin qui s'incline devant l'autorité de l'Église?

Mais il y a plus.

Une telle attitude vis-à-vis de l'Église est répréhensible non seulement au point de vue intellectuel, mais encore au point de vue social.

La science et la philosophie sont radicalement impuissantes à fonder, en droit, l'Égalité et la Fraternité (1).

(1) Voir sur ce point, dans la *Revue de métaphysique et de morale* (janvier 1904) un article de M. BOUCLÉ, sur la *Démocratie devant la science*. Voici quelques extraits bien significatifs : « ... Ainsi aboutirions-nous à une conclusion bien faite pour mécontenter d'un coup, en même temps que

Nous sommes tellement habitués à répéter comme des perroquets ces deux mots que nous en avons perdu le sens profond.

Le christianisme qui exige le don mutuel de l'homme à l'homme est seul capable de substituer l'esprit vivifiant à la lettre stérile.

certains adversaires, certains défenseurs de la démocratie. Contre les premiers nous établirions que la science ne démontre nullement le mal-fondé des aspirations égalitaires. Mais nous aurions établi du même coup qu'elle est aussi inapte à en démontrer, en définitive, le bien-fondé. Par où nous semblons couper tout espoir à ceux qui voudraient prouver scientifiquement que la démocratie a raison, aussi bien qu'à ceux qui prétendent prouver scientifiquement qu'elle a tort. Nous renvoyons les plaideurs dos à dos. Ils s'exagèrent, les uns et les autres, la compétence du tribunal » (p. 65). Et plus loin nous lisons encore : « Et s'il est vrai que l'observation scientifique la plus objective ne suffit pas encore pour démontrer aux hommes qu'ils doivent travailler à l'avènement d'une cité juste, dont les membres s'aideraient les uns les autres à s'élever, s'il y faut jusqu'à nouvel ordre une sorte de choix rationnel, alors peut-être serait-il imprudent, et dans une démocratie plus que dans toute autre société, de dédaigner cet art de choisir rationnellement et d'ordonner méthodiquement les fins de la vie humaine en fonction d'une fin universelle, qui s'appelle la philosophie morale » (p. 72).

Cet article forme la conclusion d'un ouvrage paru chez Alcan, dans la *Bibliothèque générale des sciences sociales*.

Or, la démocratie n'est qu'un vain mot si elle reste à l'état de théorie abstraite. Pour être féconde elle doit être non une attitude de l'esprit mais un état d'âme. De chacun de ses membres elle réclame, pour durer, une mentalité morale élevée, une générosité joyeuse et un inlassable esprit de sacrifice.

Qui donc, en dehors du Christ, aura l'autorité suffisante pour guider toutes les âmes dans telles voies?

« Il est des vérités ailleurs que dans l'Évangile, dit Albert Lavallée, mais elles n'ont jamais été dites avec le même accent. Des mots du Sauveur, mille fois entendus, ont le don de nous impressionner encore, aussi souvent qu'ils passent sous nos yeux dans un livre, et l'on se dit comme le soldat romain : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme (1). »

La morale la plus pure, prend sa source

(1) Albert LAVALLÉE, *La question qui nous divise le plus* (p. 32). (V. Lecoffre, 1904.)

dans les eaux vives de la doctrine évangélique. L'Évangile vivifie même à leur insu ceux qui dédaignent de s'abreuver en lui.

Les défaillances des hommes d'Église peuvent bien servir de thème oratoire aux charlatans de la politique, mais ne portent aucune atteinte à l'Église elle-même.

L'intolérance, les abus, la vénalité, la sensualité de certains clercs sont des contingences regrettables, mais qui donc les condamne plus sévèrement que l'esprit même de l'Église? Dans tous les cas, c'est à l'Évangile qu'il faut en appeler contre les hommes d'Église parfois eux-mêmes; lui seul juge en dernier ressort par le ministère de son interprète légitime, le pape, successeur des apôtres.

Toutes ces objections concernant le fonctionnement de l'Église ne sont donc point redoutables.

Mais certains esprits vont encore plus loin. Non seulement ils contestent la pureté

de la morale de l'Église (1), mais ils la déclarent encore immorale au premier chef.

Pour étayer cette thèse ils s'emparent de la confession et la chargent des méfaits les plus noirs.

Ils représentent le confesseur comme un être honteux qui use de son mandat pour séduire les épouses, salir les vierges, détourner les testaments.

Doués d'une influence terrible sur la femme, les prêtres se feraient un jeu de lui arracher les secrets les plus intimes du foyer domestique et la rendraient complice de leurs desseins politiques.

Le pouvoir du prêtre de retenir ou d'absoudre les péchés leur paraît aussi monstrueux que la doctrine de l'éternité des peines de l'enfer.

Toutes ces idées plus ou moins vulgarisées

(1) Congrès de Rome. Septembre 1904.

par les travaux de l'Américain Lea sont assez facilement acceptées par l'opinion publique.

Mais toutes les accusations, ne craignons pas de l'affirmer, ne résistent pas à l'examen loyal des faits.

Les critiques et les historiens catholiques n'éprouvent du reste aucune difficulté pour démontrer que la confession, sinon dans sa forme actuelle du moins dans son principe, est bien d'origine apostolique.

Les travaux critiques de Battifol, Boudinhon, Vacandard abordent la question dans toute son ampleur et il est de la plus stricte loyauté d'en tenir compte, si l'on veut avoir quelques idées précises sur le sacrement de pénitence.

Sans aborder ces hautes questions d'exégèse, il ne faut point craindre d'affirmer qu'un honnête homme, suffisamment informé, peut et doit défendre ouvertement la confession.

Même humainement parlant, il n'est point d'institution plus admirable et plus digne de respect.

Malgré quelques abus inévitables, tant la tâche du confesseur est délicate et subtile, il faut repousser comme des calomnies viles et indignes d'être discutées toutes les accusations immondes dirigées dans un esprit de haine ou d'ignorance contre le confesseur.

Et, du reste, quels sont ceux qui attaquent la confession avec le plus de violence, sinon ceux qui ne se confessent pas.

Alors, au nom de quelle expérience ont-ils le droit de formuler leur jugement?

Ceux qui pratiquent régulièrement la confession, depuis le petit enfant jusqu'au pape, ne sont-ils pas des témoins plus autorisés pour trancher le débat?

Or, des milliers d'hommes, de femmes, de clercs, d'évêques, de religieux vont encore s'agenouiller, chaque année, aux pieds

du prêtre, dans l'ombre des confessionnaux; pourquoi ne sont-ils pas appelés à déposer dans ce procès? Pourquoi ne les interroge-t-on pas?

Nous connaissons, pour notre part, des intelligences d'élite, des psychologues avisés, des médecins professeurs de facultés, qui ne craignent pas d'avouer leurs fautes au tribunal de la pénitence et ils restent pénétrés plus que jamais de l'excellence de cette institution.

Personnellement, toutes les fois que nous avons nous-même déposé aux pieds du prêtre, loyalement et humblement, nos misères et nos faiblesses, nous nous sommes senti plus fort, plus vaillant, mieux armé contre les surprises de la vie.

Cette expérience personnelle, scientifiquement parlant, n'a-t-elle pas plus de valeur que les misérables accusations de tous ceux qui ne se confessent pas?

Est-il consciencieux et probe de porter

un jugement sévère sur une matière que l'on ignore?

Cette pénétrante analyse de soi-même, cette réflexion quotidienne de son état d'âme, cette recherche de sa responsabilité morale devraient paraître extrêmement intéressantes aux yeux du psychologue.

Combien d'hommes, sans la confession, n'auraient peut-être jamais le souci de faire, par le menu, leur inventaire moral!

Au point de vue psychologique et moral, n'est-ce pas là un fait de toute première valeur, d'autant que la confession exige, pour être valable, la sincérité et la loyauté complètes de l'individu.

Il est inutile de tenir compte de l'opinion de ceux qui accusent la confession d'être immorale, parce qu'elle est généralement suivie du pardon des fautes.

Qu'importe au catholique, disent-ils, la violation de la loi morale, puisqu'il lui suffit du seul aveu pour se faire pardonner! Il est

facile ainsi de commettre les fautes les plus séduisantes, sûr que l'on est d'en obtenir très aisément le pardon.

Ceux qui raisonnent ainsi méconnaissent complètement l'enseignement de l'Église. S'il suffisait du simple aveu pour obtenir le pardon de ses fautes, la confession serait en effet une sorte d'encouragement au vice.

Les adversaires de la confession oublient trop facilement que ni l'aveu ni l'absolution donnée par le prêtre ne peuvent à eux seuls effacer la faute.

Le ferme propos, c'est-à-dire le regret sincère de la faute commise, le désir loyal d'éviter de nouvelles chutes sont des conditions non seulement requises mais nécessaires pour obtenir le pardon demandé.

Abstraction faite de son origine, la confession est donc le plus merveilleux instrument pour élever le niveau moral de l'individu.

Provoquant la réflexion, excitant et nour-

rissant la volonté, elle assouplit et fortifie tout à la fois la personne humaine.

A son usage, que de caractères violents s'adoucissent, que de haines se muent en actes généreux, que de désirs passionnels absolument irrésistibles s'apaisent et se transforment en énergies saines et fécondes!

Ici encore le catholicisme sort sain et sauf des investigations de la raison. Non seulement nous ne devons pas rougir de la confession, mais nous devons encore la considérer et la proposer comme un des facteurs les plus merveilleusement aptes à promouvoir l'humanité dans la voie du progrès et de la perfection.

Il est plus difficile, par contre, de défendre avec le seul secours de la raison la thèse de l'éternité des peines de l'enfer (1).

(1) Il n'est pas inutile de faire remarquer ici que la théorie du grand nombre des élus rencontre de plus en plus de partisans parmi les théologiens modernes. Le fameux sermon que prononça Massillon le troisième dimanche du Carême de l'an 1704 se recommande d'une doctrine incon-

J'avoue que c'est là un des points les plus troublants de l'enseignement catholique.

Bon gré, mal gré, quelle que soit l'ingéniosité mise en œuvre pour l'expliquer, la rai-

testablement exagérée, de l'avis même des théologiens les plus sévères.

« Ce qui est au-dessus de toute évidence, disait le P. Lardaire, c'est la bonté de Dieu, le prix qu'il a donné de notre salut, et l'art avec lequel il a disposé les membres et les fonctions de la famille humaine pour ouvrir à un plus grand nombre les portes de l'éternité.... N'y eût-il que la dixième partie des hommes tombée aux pièges de l'enfer, ne serait-ce pas assez pour nous épouvanter? » (71<sup>e</sup> Conf., t. VI, p. 169.)

« Relativement parlant, écrivait le P. Faber, peu de catholiques seront damnés; le salut de presque tous semble être exigé par la magnificence de Dieu.... L'honneur du précieux sang exige tout autant que la magnificence de Dieu. Il est dur de dire que la majorité de ceux pour qui il a coulé et qui en ont été arrosés seront perdus éternellement. » (Cf. *Le Créateur et la créature*, 10<sup>e</sup> édit., p. 331.)

« D'autres enfin, à l'opinion desquels j'adhère formellement, croient que la grande majorité des adultes catholiques peut-être presque tous, seront sauvés. » (*Ibid.*, p. 320).

« Notre temps, dit M. Henry, qui a ses défauts, a ce mérite d'être épris de logique et de justice. Et sa passion de justice, il la porte jusque dans les sphères inaccessibles de la vie surnaturelle. Toute sentimentalité ridicule mise à part, il a semblé à beaucoup d'écrivains religieux que l'on

son privée du secours de la foi se cabre et s'avoue vaincue.

Sans doute la nécessité d'une sanction est proclamée par tous les philosophes spiritualistes, mais l'éternité de cette sanction pa-

ne pouvait professer cette opinion sur le nombre considérable des damnés sans faire injure à Dieu. Hé quoi! ont-ils dit, dans cette lutte gigantesque entre le bien et le mal, entre le prince de la lumière et le prince des ténèbres, c'est Satan qui l'emporterait! c'est l'enfer qui aurait la victoire! Non, l'honneur de Dieu exige impérieusement que le bien triomphe du mal, et que Lucifer ne puisse, toute une éternité, éclater de rire à la face de son rival, en comparant ses innombrables victimes aux rares bienheureux échappés au vaste gouffre. Et non seulement l'honneur de Dieu, mais aussi sa sagesse, sa puissance et sa bonté. Car enfin, il savait, avant de créer l'univers, il devait savoir à quoi allait aboutir son œuvre. Faudra-t-il admettre qu'il aurait souhaité que tous ou presque tous fussent sauvés, mais que ses mesures furent mal prises, son plan mal conçu, et que c'est contre son gré que ses efforts pour vaincre eurent pour résultat une éclatante déroute? Pourquoi alors créer le monde? Pourquoi tirer du néant des multitudes d'êtres qui ne demandaient pas la vie, qui n'avaient rien fait pour qu'on les vouât ainsi à une infortune sans exemple? Était-ce bien la peine d'objurguer avec tant d'emphase l'obscur chaos pour n'arriver qu'à semer à travers les espaces de la graine de damnés? Non, Dieu qui est notre père, Dieu qui a créé par amour, n'a pas pu vouloir le malheur de ses en-

raît, à plusieurs, absolument inadmissible.

L'éternité du bonheur des élus ne leur semble pas justifier l'éternité de la peine des damnés.

fants. Non, a affirmé quelqu'un, — et il a eu raison! — les élus eux-mêmes n'accepteraient pas leur félicité s'ils la devaient payer des supplices du plus grand nombre.

« Ainsi peu à peu progressa l'opinion admettant le salut de la plupart des catholiques, bientôt après le salut de la plupart des hommes; des livres elle commença de passer dans la chaire; et, depuis quelques années, le plus disert, le plus vibrant de nos conférenciers catholiques ne manque pas une occasion de la proclamer avec éloquence. »

A. HENRY, *Le chrétien du vingtième siècle* (Storck, 1904, p. 231). Nous ne saurions trop recommander ce petit livre de M. Henry, il est de nature à dissiper bien des préjugés et a reçu l'encouragement de plusieurs évêques.

Il ne faut pas oublier non plus, la fameuse dissertation théologique de M. ÉMERY, supérieur général de Saint-Sulpice, sur *La mitigation des peines des damnés*. Après avoir examiné cette dissertation, la Congrégation de l'Index a déclaré n'y avoir rien trouvé qui méritât censure. D'après cette dissertation, « les damnés ne sont point punis autant qu'ils le méritent et ils éprouvent, à quelques égards, une diminution dans leurs souffrances, de l'aveu même des théologiens les plus rigides, de sorte que l'opinion favorable à la mitigation de la peine des damnés n'est point contraire à la foi orthodoxe. »

Et M. Émery appuie également sa dissertation sur le témoignage formel, non seulement du P. Petau, solide

Quoi qu'il en soit, la doctrine unanime de l'Église semble très ferme sur ce point, mais encore faut-il, avant de la condamner, se donner la peine de l'étudier et de l'approfondir.

théologien, mais encore sur celui du saint et savant M. de Pressy, évêque de Boulogne, mort en 1790. On trouvera très longuement détaillée cette dissertation dans le deuxième volume de *l'Autre vie*, de Mgr Élie MERIC, professeur de théologie morale à la Sorbonne. Il n'est pas inutile, du reste, tant cette question est importante et généralement peu étudiée, de donner ici quelques opinions de l'évêque de Boulogne, nos lecteurs nous en sauront gré: Pour lever, dit ce grand prélat, le scandale de la cruauté prétendue de la doctrine des enfers, ou du moins pour en adoucir la rigueur, on fait valoir plusieurs textes de l'Écriture sainte et des saints Pères.

Le supplice des démons ne les empêche pas de tenter les hommes, de leur dresser des embûches, etc. De là on conclut que les démons et les réprouvés n'endurent pas des douleurs aussi grandes que celles qui ont coutume de leur être attribuées, puisque celles-ci les mettraient dans l'impuissance de s'occuper d'autre chose que de leurs tourments.

Saint Augustin ne juge pas les peines de l'enfer si douloureuses pour tous ceux qui y sont condamnés, qu'il valût mieux, pour chacun d'eux, ne pas exister que de les souffrir: que la non-existence valût mieux, pour chacun d'eux, que l'existence. Il paraît restreindre ce qui est dit de Judas,

Les théologiens les plus autorisés, d'accord avec le sens commun, admettent que ce dogme si effrayant est singulièrement tempéré par la notion de la justice et de la bonté de Dieu. Que de jugements par les humains seront révisés par la suprême Justice dans le sens de la clémence!

L'Église enseigne du reste que seul le péché mortel expose à la damnation et les théologiens les plus éminents s'accordent pour dire qu'il est assez difficile de commettre le péché mortel.

En effet, pour commettre le péché mortel, il faut non seulement une matière grave,

eût été un bien pour lui de n'être pas né, à ce traître et à d'autres semblables monstres, de scélératesse et d'impiété. Saint Augustin n'empêche donc pas, ce semble, ne défend pas de penser ou de conjecturer que les autres, qui sont en beaucoup plus grand nombre, n'endurent pas des maux, tels qu'ils aient lieu d'être fâchés d'avoir été tirés du néant... »

De même, il n'est pas sûr du tout, comme les prédicateurs le répètent très communément, que les réprouvés se repandent habituellement en blasphèmes contre Dieu. Quelle preuve peut-on en donner?

mais encore une *pleine connaissance* et un *parfait consentement*.

Pleine connaissance! Quel homme est-il capable d'avoir une pleine connaissance du mal en tant que mal, et qui s'y attacherait s'il ne le voyait mélangé de bien?

Parfait consentement! Qui donc serait assez dégagé des séductions de la sensibilité pour donner au mal un consentement absolument libre?

Aussi bien la théorie du petit nombre des élus n'a-t-elle jamais été enseignée par la tradition.

Si l'Église béatifie individuellement quantité de saints, jamais, par contre, n'a-t-elle damné individuellement aucun de ses enfants.

Quoi qu'il en soit, la crainte de l'enfer est une crainte extrêmement salutaire, puisqu'elle a retenu bien des hommes sur la pente du crime.

Cette crainte du châtement n'est point

un sentiment si immoral et si vil que les libres-penseurs le veulent bien dire, d'autant que l'Église demande à ses enfants de repousser le péché, beaucoup plus par amour de Dieu que par crainte des supplices d'outre-tombe.

Finalement, bien loin de nous éloigner sur ce point de l'enseignement traditionnel, la sagesse nous incline plutôt à admirer la largeur des vues de l'Église.

\* \*

Combien étions-nous inspiré lorsque sur la couverture de ce modeste livre nous faisons figurer un point d'interrogation!

Malgré l'examen le plus attentif et le plus loyal, il ne nous apparaît pas que le catholicisme soit entré dans la douloureuse phase de l'agonie.

Nous avons interrogé successivement la science, la philosophie, l'histoire, la critique

et aucune d'elles ne sont venues témoigner contre nos vieilles croyances.

En toute indépendance d'esprit, nous avons soumis notre foi au libre examen, et si nous n'avons pas été conquis à la libre-pensée, nous estimons à tout le moins rester un penseur libre (1).

(1) Nous n'hésiterions même pas à nous déclarer libre-penseur si ces messieurs de la libre-pensée voulaient être logiques jusqu'au bout et consentir enfin à se dépoiler des préjugés qui les aveuglent. En général, il n'est point d'homme moins libre, moins tolérant et plus naïf que le libre-penseur. Lorsqu'il n'est pas victime de son fanatisme, il est dupe de la piperie des mots. Mais ici comme ailleurs, il est de louables exceptions, il ne nous coûte pas de le reconnaître.

Le fameux congrès de la libre-pensée, tenu à Rome en septembre 1904, vota à l'unanimité une déclaration de principes, présentée par M. Ferdinand Buisson. Voici d'après *la Raison* (2 octobre 1904) et à titre documentaire les deux premières résolutions, résolutions de principe, la troisième résolution touchant l'ordre pratique.

« Première résolution. Définition de la libre-pensée en général : la libre-pensée n'est pas une doctrine; elle est une méthode, c'est-à-dire une manière de conduire sa pensée, et par suite son action dans tous les domaines de la vie individuelle et sociale.

« Cette méthode se caractérise non pas par l'affirmation

Avec le plus ardent désir d'atteindre la vérité, nous avons lu et relu scrupuleusement tous les travaux importants qui, de

de certaines vérités particulières, mais par un engagement général de rechercher la vérité en quelque ordre que ce soit, uniquement par les ressources naturelles de l'esprit humain, par les seules lumières de la raison et de l'expérience.

« La libre-pensée peut être envisagée soit théoriquement dans l'ordre intellectuel, soit pratiquement dans l'ordre social. Dans l'un et l'autre cas, elle se détermine d'après les deux règles ci-dessous. »

Mais quel est celui d'entre nous qui refuse de rechercher la vérité en quelque ordre que ce soit, uniquement par les ressources naturelles de l'esprit humain, par les seules lumières de la raison et de l'expérience!

N'est-ce pas au nom de la raison que nous affirmons l'existence de Dieu! N'est-ce pas au nom de la raison et de l'expérience que nous condamnons le matérialisme et professons le spiritualisme! Pour motiver nos conclusions sur la divinité de Jésus-Christ, n'employons-nous pas les méthodes mêmes en usage en critique historique!

Nous sommes donc ici d'accord avec M. Buisson et parfaitement libre-penseur.

« Deuxième résolution. Deux règles de la libre-pensée dans l'ordre théorique ou intellectuel :

« Première règle : La libre-pensée ne pouvant reconnaître à une autorité quelconque le droit de s'opposer ou même de se superposer à la raison humaine, elle exige que ses adhérents aient expressément rejeté non seulement

puis trente ans, ont été édifiés contre la foi catholique.

En vain tant de philosophes se sont-ils

toute croyance imposée, mais toute autorité prétendant imposer des croyances (soit que cette autorité se fonde sur une révélation, sur des miracles, sur des traditions, sur l'infailibilité d'un homme ou d'un livre, soit qu'elle commande de s'incliner devant les dogmes ou les principes *a priori* d'une religion ou d'une philosophie, devant la décision des pouvoirs publics ou le vote d'une majorité, soit qu'elle fasse appel à une forme quelconque de pression exercée du dehors sur l'individu pour le détourner de faire sous sa responsabilité personnelle l'usage normal de ses facultés). »

D'accord avec M. Buisson nous refusons de nous incliner devant la décision des pouvoirs publics ou le vote d'une majorité, que ne sanctionneraient pas notre raison et notre conscience. D'accord avec lui, nous condamnons « toute pression exercée du dehors sur l'individu pour le détourner de faire sous sa responsabilité personnelle l'usage normal de ses facultés ». L'Église a toujours déclaré qu'un acte était d'autant plus moral qu'il était accompli plus librement. Elle ne demande pas la soumission verbale, qui n'a aucune valeur, mais la soumission pleinement volontaire et libre.

Quant à la nécessité de rejeter toute croyance imposée, la chose n'est pas nouvelle, puisque Descartes l'avait tenté bien avant M. Buisson. Nous l'admettons nous-même, à condition cependant qu'il nous soit permis de rechercher la vérité sans espèce de parti pris. Pour ce faire, nous consentons à

efforcés, en des essais aussi consciencieux qu'ingénieux, de ressusciter la vieille théorie matérialiste, ils n'ont pas même ébranlé,

nous dépouiller de toute idée préconçue, de tout dogmatisme aussi bien laïc que religieux, mais nous réclamons le droit le plus absolu de nous attacher ensuite, l'enquête commencée, à ce que nous penserons être la vérité, la vérité dût-elle être pour nous le catholicisme !

Si quelqu'un conteste la légitimité de ce raisonnement, je ne vois pas bien comment il échappera à l'anarchie la plus désolante et surtout, ce qui est beaucoup plus grave, comment il sauvegardera la liberté de la pensée.

La libre-pensée, nous dit-on, n'est pas une doctrine, mais une méthode : c'est parfait ! Cela revient à dire que la libre-pensée n'est pas elle-même une fin, mais un instrument pour rechercher la vérité, vérité qu'elle ignore, je le veux encore, mais vérité qu'elle sera obligée de sanctionner dès qu'elle apparaîtra et quelle qu'elle soit ! Nous sommes tous d'accord.

« Deuxième règle : La libre-pensée ne pouvant se borner à cette manifestation négative à l'endroit de tout dogme et de tout credo, elle exige de ses adhérents un effort actif en vue de réaliser, par les moyens humains, l'idéal humain.

« Elle se refuse d'ailleurs à donner à sa propre conception de cet idéal le caractère absolu et immuable que s'attribuent abusivement les religions, mais que ne comportent ni la science ni la conscience humaine, l'une et l'autre obligées de se mouvoir dans le relatif et soumises à la loi du progrès. Loin de céder à la tentation de construire prématurément un système définitif, la libre-pensée propose à

à notre sens, les fermes assises de la doctrine spiritualiste.

En vain des savants chimistes et biolo-

l'humanité, comme le veut la nature des choses, de poursuivre indéfiniment le *vrai* par la *science*, le *bien* par la *morale*, le *beau* par l'*art*. Et si, à chaque moment de son développement, elle est prête à rendre compte du résultat actuel de ses recherches, elle est aussi toujours prête à le compléter et à le rectifier en ajoutant aux découvertes d'hier les découvertes de demain. »

Nous aussi nous pensons que tout homme doit faire un effort actif en vue de réaliser par les moyens humains l'idéal humain ! Mais qu'entend-on par idéal humain ? Le catholicisme nous apparaît non seulement comme un idéal vers lequel tout notre esprit doit tendre, mais encore comme une vie tellement riche et surabondante, que celui qui la vit s'épanouit pour ainsi dire dans toutes les directions possibles ! Il ne faut pas avoir lu *le Prix de la vie*, du regretté M. Ollé-Laprune, ni méditer la thèse si profonde de Maurice BLONDEL sur *l'Action*, ni compris les fortes études de M. G. FONSEGRIVE sur *le Catholicisme et la vie de l'esprit*, pour ne pas comprendre que le catholicisme est le complément obligé de toute vie qui ne consent pas à se mutiler elle-même et qui souffre tant qu'elle ne s'achève pas. Et nous pensons bien obéir ainsi aux impératifs « de la science et de la conscience humaine ».

Et si M. Buisson ne savait pas encore que la théologie elle-même est « soumise à la loi du progrès », nous ne saurions trop l'engager à lire attentivement le discours de Mgr MIGNON, archevêque d'Albi, sur *la Méthode de la théo-*

gistes, comme MM. Berthelot et Le Dantec, ont-ils tenté d'extraire de leurs cornues ou de leurs expériences de laboratoires la formule matérialiste de la vie, ils ont piteusement échoué.

*logie.* Il y apprendrait peut-être avec étonnement que les théologiens n'hésitent pas à dire « que si la religion est achevée, puisqu'elle est tout entière contenue dans le Christ, la science de la religion ne l'est pas, et ne peut l'être, parce que son objet est inépuisable de profondeur et de complexité... » « Que la théologie doit être progressive parce que nous ne devons pas cesser d'admettre que notre intelligence ne peut épuiser aucun objet, que nous ne savons le tout de rien, et qu'un ciron, comme dit Pascal, contient un infini. Que le caractère même de notre esprit rend revisables toutes nos connaissances, même les plus évidentes et les plus vraies, car après les avoir comprises, il reste à les mieux comprendre, et il n'est ni foi ni certitude si fortes qui ne puissent être accrues par des clartés nouvelles. »

Ces sages paroles de l'archevêque d'Albi auraient pu être méditées avec le plus grand fruit par tous les libres-penseurs du congrès de Rome, et elles témoignent pour le moins que les catholiques ont toujours enseigné, bien avant le congrès et bien avant MM. Berthelot, Buisson, Hæckel, Séailles, etc., qu'il fallait « poursuivre indéfiniment le vrai par la science, le bien par la morale, le beau par l'art. »

Ceci posé ne sommes-nous pas de vrais libres-penseurs? Si nous voulions du reste porter un jugement d'ensemble

En vain, M. Metschnikoff, dans des études récentes, s'est-il proposé de résoudre le problème de la destinée humaine avec les seules données de la biologie, il n'a convaincu

sur le fameux congrès de Rome, nous pourrions dire, sans offenser la vérité, qu'il fut le rendez-vous du désordre intellectuel, du lieu commun, de la médiocrité et de l'esprit d'intolérance.

M. Jules Legrand le signalait judicieusement aux lecteurs de *la République française* (7 octobre 1904) :

« Sans doute, écrivait-il, à ces congrès il peut y avoir et il y a, en effet, des savants et des philosophes, mais les uns et les autres y sont plutôt clairsemés. Ce qui domine et ce qui fait la majorité, c'est un élément très passionné, très impulsif et qui ne s'est pas précisément façonné aux disciplines sévères et aux méditations ardues de la vraie science.

« Il est déjà contraire à l'esprit scientifique de charger un corps de savants de trancher certains problèmes. A aucun degré une académie digne de ce nom ne peut être un concile. Mais que penser alors d'un congrès comme celui de Rome ou d'Amiens, c'est-à-dire d'une foule composée de plusieurs demi-savants et d'un nombre bien plus considérable d'ignorants, que penser de cette assemblée prodigieusement incompétente et se prononçant, à la majorité, sur les questions devant lesquelles hésitaient les génies des Platon, des Aristote, des Descartes, des Leibnitz et des Kant? N'est-ce pas le cas de répéter le mot dédaigneux de Sénèque : *Argumentum pessimi turba est...* »

« ... Mais là où la science positive s'arrête, la spéculation

personne, car, selon la remarque du professeur Grasset :

« La recherche de la longévité et de la mort naturelle ne peut constituer le fondement de la morale, parce que dans cet élément, comme dans tous les éléments tirés de la biologie, il n'y a aucune place pour l'obligation. Signé d'un nom universellement accepté en biologie, conçu, documenté et exposé avec une grande rigueur scientifique

des métaphysiciens et la foi du croyant prennent leur essor. Et, si les systèmes des premiers, si les dogmes des seconds ne s'imposent pas à l'intelligence avec l'irrésistible rigueur des démonstrations scientifiques, les unes et les autres répondent cependant à des besoins profonds et permanents de l'âme humaine. Et il est impossible, il est injuste, il est même antiscientifique de chercher à les proscrire. »

Et si je voulais l'entreprendre, il me serait aisé de montrer, en m'appuyant sur les travaux les plus récents des maîtres de la science française, notamment du professeur Émile Boutroux, qui a joué un rôle si prédominant au congrès de philosophie tenu le mois dernier à Genève, de M. Louis Liard, vice-recteur de l'Académie de Paris, et de beaucoup d'autres, il me serait, dis-je, aisé de montrer que, pour fonder la morale et pour justifier les principes de la démocratie, le déterminisme universel de la science positive ne saurait suffire.

et une très riche documentation positive, le livre de Metschnikoff me paraît prouver une fois de plus l'impuissance de la biologie à fonder la morale et à résoudre le problème de la destinée humaine (1). »

Nous avons éprouvé la même impression au contact des historiens et des critiques rationalistes.

De la lecture très attentive et réitérée de Renan, Réville, Havet, Burnouf, Harnack, nous n'avons jamais remporté l'impression qu'ils avaient ébranlé la transcendance du christianisme.

Que de fois n'avons-nous pas essayé de nous familiariser avec cette idée que Jésus-Christ pouvait bien n'être qu'un homme, sans pouvoir arriver à l'imposer à notre conscience intellectuelle, tant les preuves de

(1) D<sup>r</sup> J. GRASSET, *La fin de la vie*, à propos du savant ouvrage de M. METSCHNIKOFF, *Études sur la nature humaine*; essai de philosophie optimiste (*Revue de philosophie*, août 1903).

en plus, ce ferment plusieurs fois séculaire, et d'un réveil d'autant plus facile, finissait par se développer dans les âmes, il suffirait de lui-même à tarir la source de très grands maux (1) ».

Quel sage conseil donnait donc aux ennemis de l'Église M. Sorel, dans l'article de la *Revue de métaphysique et de morale* que nous signalions plus haut, lorsqu'il écrivait : « J'estime que les problèmes religieux doivent être traités avec un grand sentiment de respect. Il ne saurait plus être question, d'ailleurs, d'attaquer le colosse du catholicisme avec de misérables chicanes d'une érudition plus brillante que sûre : la science catholique a fait ses preuves et il faut prendre garde à ne pas l'attaquer sans être parfaitement certain d'apporter des démonstrations incontestables. »

(1) Cf. PIAT, *la Politique d'Aristote et le problème d'aujourd'hui* (*Revue de l'Institut catholique de Paris*, juillet-août 1903).

\*  
\* \*

Mais le Syllabus, qu'en faites-vous? reprennent de concert nos adversaires.

Ce document n'établit-il pas péremptoirement que l'Église ne cesse de livrer une guerre sourde et acharnée contre la civilisation et le progrès?

Les textes sont les textes, et ceux-là ne sont-ils pas suffisamment précis pour ne permettre aucune équivoque?

Cette argumentation ne laisse pas d'impressionner et de troubler le public, même instruit, et les polémistes, le sachant, ne craignent pas de s'en servir à satiété.

Trarieux, Louis Havet, Clemenceau, Frank Puaux, à propos de débats récents, sont revenus avec complaisance sur cette question.

« Le Syllabus », écrit Trarieux, « n'a fait que reproduire les anathèmes séculaires. »

« Rien n'y est laissé au libre arbitre, à la responsabilité individuelle, à l'action propre de la conscience. Il prend possession de l'homme pour le réduire en esclavage intellectuel, pour paralyser son cerveau, pour le rendre aveugle et sourd. »

J'avoue que si M. Trarieux pouvait réellement démontrer que les conclusions qu'il dénonce sont fidèlement et logiquement extraites de la doctrine catholique et obligent les fidèles en conscience, nous serions en droit de considérer le catholicisme comme une institution malfaisante. Toutes les attaques dirigées contre lui seraient de ce fait absolument légitimes.

Mais rassurons-nous. Sans nier la bonne foi de Clemenceau, d'Havet, de Trarieux, l'examen approfondi de la question ne ratifie nullement leur opinion.

Et ici encore nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer combien il est difficile de juger très exactement même les

faits historiques presque contemporains!

Pour étudier le *Syllabus* il ne suffit pas d'interroger quelques catholiques ou quelques théologiens. Les écrivains catholiques et les théologiens n'ont pas toujours sur tous les sujets une compétence universelle. Certains même sont aveuglés par l'esprit de parti ou déformés par une mentalité lacunaire. D'instinct il faut se défier des novellistes, même catholiques. L'abondance de leurs informations et leurs prétendues correspondances romaines ne sont pas un gage suffisant de leur impartialité.

Je crains bien que MM. Trarieux et Clemenceau, dédaigneux des sources sévères, aient été demander leur argumentation aux exagérés de droite ou de gauche.

Pour juger sainement le *Syllabus* au double point de vue historique et théologique, il faut lire le très consciencieux travail de M. Paul Viollet, de l'Institut, sur *l'Infaillibilité du Pape et le Syllabus*.

Chacun sait que la plus rigoureuse exactitude historique et la plus grande liberté d'esprit sont précisément les qualités maîtresses de cet éminent savant qui évoque l'idée d'un bénédictin laïque.

La thèse qu'il développe dans cette étude étonnera peut-être plus d'un catholique belliqueux. Mais elle se présente par contre sous les auspices de l'un des membres les plus distingués de l'épiscopat. Le livre est en effet revêtu de l'imprimatur du pieux archevêque de Besançon et nous avons été à même de savoir qu'il a reçu les hautes approbations de plusieurs évêques et archevêques de France.

Paul Viollet soutient que non seulement le *Syllabus* n'oblige pas en conscience les catholiques, mais que ce document est loin d'avoir l'importance que certains catholiques et certains rationalistes voudraient lui attribuer.

En effet, dit-il :

« Ce *Syllabus*, cette liste, non composée par le pape, non promulguée solennellement, n'a point été signée par le Souverain Pontife. Bien loin d'y voir un acte du magistère infailible du pape, on ose à peine dire que ce soit un acte du pape. Lors des fêtes religieuses de 1867, un des commissaires, chargé de rédiger l'adresse de l'épiscopat, voulait mentionner le *Syllabus*, un prélat romain s'y opposa, disant que ce n'était pas, en soi et absolument parlant, un acte du pape » (p. 85).

Aussi ne craint-il pas d'affirmer contre M. Delpech que : « C'est pure illusion de croire que celui qui admet une proposition quelconque du *Syllabus* est par cela même hérétique, frappé d'anathème et exclu du giron de l'Église » (p. 87).

Bien des catholiques, il est vrai, partagent sur ce point l'opinion de M. Delpech et considèrent à tort le *Syllabus* comme un document revêtu des caractères de l'infailibilité.

De nombreux traités d'apologétique propagent encore dans les rangs des fidèles, au grand détriment de la foi, une telle opinion.

Mais indépendamment de la valeur doctrinale du *Syllabus*, a-t-on le droit d'en conclure que le pape ait voulu condamner la civilisation et le progrès humain ?

Rien n'autorise une semblable conclusion et Paul Viollet n'éprouve aucune difficulté pour le démontrer :

« Le pape est-il donc l'ennemi irréconciliable des libertés et des droits qui, aux États-Unis, en Angleterre et dans d'autres États, assurent aux catholiques la sécurité, la prospérité et la paix ?

« Est-il, en d'autres termes, l'ennemi irréconciliable de la civilisation moderne par excellence, véritable antithèse de la civilisation contrefaite et bâtarde, dépeinte dans l'allocution ? Pour préciser davantage, est-il l'ennemi irréconciliable des sociétés, quelles qu'elles soient, qui, pratiquant sin-

cièrement le régime de la liberté, de l'égalité, du droit commun, proclament le principe de la liberté de la presse dans les conditions et dans les limites de la grande charte française et admettent tous les citoyens aux emplois publics ?

« Le soutenir serait une évidente aberration. »

Pie IX s'est chargé, je puis le dire, de confirmer directement mon interprétation, le jour où il a adressé ses félicitations et ses éloges à un député belge, M. Du Mortier, qui, en 1873, s'était, à la tribune, exprimé en ces termes :

« Il faut la liberté pour tout le monde : la liberté qui n'existe que pour un parti n'est pas la liberté, c'est le despotisme. La liberté, c'est le domaine de tous les hommes.

« Nous sommes dans un pays de liberté, et quiconque, respectant nos lois, vient s'asseoir à l'ombre de l'arbre de la liberté, celui-là sera le bienvenu dans notre pays.

« Avez-vous jamais entendu un seul catholique demander la fermeture des loges, de ces officines où nous ne savons que trop combien on travaille contre nous ? »

« Avons-nous jamais demandé la fermeture de ces établissements appelés *Libre-Pensée*, qui ne sont en définitive que la négation de toutes les vérités révélées et la négation du christianisme ? Non, personne de nous n'a demandé cela. »

Le pape, loin de réprouver ces paroles, félicite Forateur, le félicite sans restriction ni réserve ; est-il donc l'ennemi irréconciliable du libéralisme et de la société moderne ?

Je conclus :

« La pensée du pape a été faussée, et un scandale involontaire a été causé le jour où le rédacteur du *Syllabus* a stigmatisé comme une erreur la proposition suivante :

« Le Pontife romain peut et doit se réconcilier et transiger avec le Progrès,

« le libéralisme et la civilisation moderne » (proposit. 80, p. 96, 97). »

Ce commentaire du *Syllabus* si précis, si net, si loyal et, disons-le, si autorisé, dissipera, nous l'espérons, toute équivoque. Il rassurera la conscience inquiète de certains chrétiens que, selon l'expression même de Paul Viollet, « des notions inexactes sur la papauté retiennent en dehors du catholicisme. »

Quant aux adversaires politiques de l'Église, ils devront désormais, sous peine de déloyauté ou d'ignorance, cesser d'enseigner aux foules crédules des conclusions qui ne sont plus ratifiées par l'histoire.

Ces brèves considérations, sur un point qui suscitent aujourd'hui tant de polémiques, ne seront pas, espérons-le, inutiles à la cause que nous défendons (1).

(1) Il court à travers le monde catholique et libre penseur tant d'idées erronées sur l'infaillibilité du pape et sur le sens absolu des condamnations de l'Index, que nous croyons

faire œuvre urgente en recommandant la diffusion du petit ouvrage de Paul VIOLLET, sur *l'Infaillibilité du Pape* et le *Syllabus*, Paris, Lethielleux, 1904. Malgré l'importance des citations que nous avons déjà données plus haut, nous détacherons encore celle-ci, convaincu que nous sommes qu'il ne faut point craindre de répéter à satiété les mêmes choses, quand elles sont capables de libérer l'esprit et de l'entraîner vers plus de lumière.

« Le pape, dit Paul Viollet, est administrateur et juge suprême. Il est, en même temps, dans l'ordre dogmatique et moral, le docteur revêtu de la plus haute autorité ; il est enfin le docteur infaillible, lorsque représentant l'Église il définit *ex cathedra*.

De l'autorité disciplinaire et judiciaire suprême qui appartient au pape découle pour les catholiques le devoir étroit de se soumettre aux lois qu'il édicte dans l'ordre spirituel, aux jugements qu'il rend ou qu'il fait rendre par ceux qu'il a délégués à cet effet dans la sphère des choses religieuses. Cette loi d'obéissance n'est-elle pas, d'ailleurs, la loi de toute société?

Mais le devoir d'obéissance est lié à un droit. Le fidèle qui obéit, qui doit obéir, peut, pourvu qu'il le fasse avec grande circonspection et prudence, apprécier et au besoin blâmer la décision prise. Il n'est point obligé de la croire opportune, point obligé même de la croire juste. Il peut faire parvenir au Saint-Père et à la cour de Rome ses observations, ses doléances, ses plaintes. A ce propos, s'il n'est pas un aussi grand saint que saint Bernard, et je puis par conséquent me permettre de lui donner un conseil, je l'engagerai à le faire en termes un peu moins vifs que l'illustre fondateur de Clairvaux.

Quelques catholiques s'exagèrent la portée de certaines

décisions prises par des congrégations romaines. Une condamnation de la Congrégation de l'Index, par exemple, a une valeur doctrinaire, non pas doctrinale. Par conséquent, un auteur mis à l'index qui retire son livre de la circulation n'est pas obligé à autre chose par le fait même de la mise à l'index. Il peut, si ses opinions ne sont pas condamnées par quelque autre voie, et surtout si elles sont vraies, les garder intactes et essayer même de les faire prévaloir en cour de Rome. Je n'insiste pas sur ces considérations qui pourraient m'entraîner loin. La condamnation de Galilée suffit surabondamment à en démontrer la justesse.

La situation d'un catholique en face de l'autorité disciplinaire du chef de l'Église ressemble, comme on le voit, à celle d'un citoyen vis-à-vis de l'autorité civile. Sa conscience et sa pensée restent libres. Il y a analogie. Je reconnais qu'il n'y a pas similitude, car la discipline de l'Église n'autorise certainement pas, au même degré que le régime actuel d'un pays libre, l'expression publique de la désapprobation et du blâme.

Dans le passé la confusion du spirituel et du temporel a souvent, mais non point constamment, rendu illusoire les libertés que je revendique ici pour les catholiques.

J'arrive à l'autorité doctrinale du Saint-Père.

En présence d'une définition *ex cathedra*, cette liberté dont je viens de parler n'existe plus. Le catholique doit soumettre son jugement et sa raison à l'autorité qui s'impose à lui. Cependant, son obéissance ne cesse point d'être, selon le mot de saint Paul, raisonnable, car il a dû, au préalable, faire usage de sa raison et de son bon sens, précisément pour reconnaître l'existence de la définition *ex cathedra*.

Quant aux nombreux actes du souverain pontife qui ne sont pas exclusivement disciplinaires, mais qui intéressent

de quelque manière la doctrine, voici les réflexions que je soumets au lecteur.

Le pape a écrit. Le pape a parlé. L'impression qui doit, à ce moment, s'emparer de l'esprit d'un catholique, est une impression de profond respect et un désir de filiale obéissance. Je ne me range pas, en effet, à l'opinion de ces théologiens, d'ailleurs très autorisés, suivant lesquels l'évêque de Rome, dès qu'il ne définit pas *ex cathedra*, n'est plus qu'un docteur privé. Raisonner de la sorte, c'est diminuer beaucoup plus qu'il ne convient le rôle du souverain pontife, c'est trancher le lien qui unit les fils au père, les disciples au docteur par excellence.

La soumission de l'esprit, cependant, doit ici encore être réfléchie et raisonnable. Le pape, quand il écrit et quand il parle, peut, comme tout le monde, mêler à son enseignement des considérations d'ordre secondaire. En étudiant, avec l'attention et le respect qui conviennent, un document pontifical, je puis arriver à y démêler des assertions qui n'ont rien de doctrinal; il me sera beaucoup plus facile de considérer comme erroné un dire de Léon XIII sur la naissance de saint François d'Assise qu'une considération doctrinale du même pape.

Mais est-il toujours interdit au catholique d'émettre une appréciation défavorable sur une doctrine énoncée par un pape, de porter un jugement différent de celui qu'il a dicté ou paru dicter dans un ordre d'idées qui touche à la doctrine?

Non! Toute l'histoire de l'Église, tout l'enseignement de l'Église m'autorise à répondre : non.

... Je crois, à ce propos, devoir résumer et préciser ma pensée au sujet des décisions doctrinales qui ne se présentent pas avec le caractère de l'infailibilité.

Le catholique se trouve ici en face de la plus haute autorité qui existe dans l'Église. Il y a donc toutes chances pour que la décision qui nous occupe soit la vérité et pour que l'opinion personnelle du fidèle soit, si par malheur est autre, une opinion erronée. Il y a toutes chances. Il y a mille chances. Mais il reste cependant du côté du pape, du côté de la cour de Rome, une chance d'erreur, puisque j'examine le cas où cette autorité n'est pas infailible.

Quel est le devoir?

Négligeant pour un moment cette chance infime d'erreur, je réponds tout d'abord que le catholique doit encore se soumettre et faire plier sa raison : il saura abandonner ses propres spéculations et sacrifier à une croyance supérieure et plus ferme une croyance inférieure. Ce sacrifice sera souvent moins douloureux qu'il ne semblerait à première vue, car le savant, le travailleur, conscient de la faiblesse humaine, n'a pas, quand il est sage, une foi absolue, une foi solide comme l'airain, en ses déductions, inductions, conclusions. Mieux, beaucoup mieux que l'homme du monde, il sait que l'édifice scientifique n'est presque toujours qu'une bâtisse provisoire. L'astrologie, quand Sixte-Quint la condamna, en 1586, était encore une « science ».

Mais j'aborde maintenant le cas infiniment rare que j'ai pour un moment écarté : j'aborde le cas où, soit le pape, soit une congrégation, voudrait imposer une croyance erronée, ou prétendrait condamner une doctrine fondée en vérité. La chose est possible, puisque nous nous plaçons en dehors de l'infailibilité, et le cas, comme on sait, s'est présenté. Ce cas une fois admis, il faut dire que le catholique n'est point, dans l'hypothèse, obligé en conscience à la soumission; il peut garder sa doctrine et refuser d'accepter la doctrine erronée. Non seulement cette solution

n'a rien de téméraire, mais on reconnaîtra, si on y réfléchit, qu'elle est nécessaire et qu'elle s'impose absolument. La solution inverse impliquerait une absurdité. Il faudrait dire, pour échapper à ma conclusion, qu'une conscience chrétienne peut être obligée par les lois de la discipline ecclésiastique à accepter une erreur. Énormité qu'il suffit d'énoncer.

Telle est, à mon sens, la vraie théorie de la soumission aux décisions pontificales ». Paul VIOLLET, *loc. cit.*, p. 104-108.

## CONCLUSION

Si le catholicisme n'est pas périmé, si aucune science ne témoigne contre lui, s'il ne s'oppose ni au progrès ni à la civilisation, s'il est le meilleur auxiliaire de la paix sociale, comment expliquer la terrible crise dont il souffre aujourd'hui et peut-être même plus particulièrement en France?

Il faudrait encore de longues pages pour en analyser toutes les causes, tant elles sont complexes! Nous tenterons de le faire en toute franchise dans un second ouvrage qui paraîtra prochainement, nous l'espérons, sous ce titre :

*Le retour au catholicisme?*

n'a rien de téméraire, mais on reconnaîtra, si on y réfléchit, qu'elle est nécessaire et qu'elle s'impose absolument. La solution inverse impliquerait une absurdité. Il faudrait dire, pour échapper à ma conclusion, qu'une conscience chrétienne peut être obligée par les lois de la discipline ecclésiastique à accepter une erreur. Énormité qu'il suffit d'énoncer.

Telle est, à mon sens, la vraie théorie de la soumission aux décisions pontificales ». Paul VIOLLET, *loc. cit.*, p. 104-108.

## CONCLUSION

Si le catholicisme n'est pas périmé, si aucune science ne témoigne contre lui, s'il ne s'oppose ni au progrès ni à la civilisation, s'il est le meilleur auxiliaire de la paix sociale, comment expliquer la terrible crise dont il souffre aujourd'hui et peut-être même plus particulièrement en France?

Il faudrait encore de longues pages pour en analyser toutes les causes, tant elles sont complexes! Nous tenterons de le faire en toute franchise dans un second ouvrage qui paraîtra prochainement, nous l'espérons, sous ce titre :

*Le retour au catholicisme?*

Sans doute, les haines et les appétits se sont déchaînés furieusement contre l'Église catholique.

Mais, hélas! l'Église souffre moins des coups de ses ennemis que de la routine, de la médiocrité et de l'étroitesse d'esprit de tant de ses fidèles!

Si le Christ se réincarnait à nouveau dans notre souffrante humanité et revenait vivre parmi nous, il verserait des larmes de sang en voyant son œuvre divine si lamentablement dénaturée!

Il était venu prêcher l'amour, la paix, la joie humble, le renoncement aux richesses, la haine du préjugé, la tolérance sans bornes, le mépris des sottises vanités, et malgré l'autorité de sa parole et le souffle libérateur de sa doctrine, les haines ne s'apaisent point parmi ses propres enfants; les rivalités d'église, de clocher, de paroisse se dressent, stériles et mesquines; le luxe insolent et païen continue de couvrir comme

d'une lèpre certaines de nos basiliques, ironiques symboles de l'étable où est né le glorieux Rédempteur!

Au grand scandale des aristocraties antiques, il était venu, par sa mort sur le Golgotha, fonder l'égalité suprême de tous les hommes et Il ne pourrait pas, vingt siècles après son suprême sacrifice, entrer dans un de nos temples sans rougir du sort réservé aux petits et aux pauvres, ses amis de prédilection! Le riche, en effet, n'étalet-il pas insolemment aux pieds des saints autels, dans des chaises louées, l'or de ses bijoux et la chaude caresse de ses fourrures, tandis que le pauvre, si précieux aux yeux du Christ en raison même de sa pauvreté, grelotte derrière les bénitiers ou dans l'embrasement des portes!

En dépit de l'esprit de charité dont Il voulait animer tous les hommes, Il surprendrait à chaque heure du jour, sur les lèvres de ses lévites et sur les nôtres, des paroles

malveillantes pour le prochain, et Il s'étonnerait de nous voir, nous, ses disciples, toujours si empressés à suspecter la bonne foi de ceux qui ne pensent point comme nous !

Combien souffrirait-il, Lui qui fut si bon au point de quitter tout son troupeau pour courir après la pauvre petite brebis perdue, en nous voyant toujours poursuivre avec âpreté la confusion de ceux qui se disent nos ennemis, au lieu d'être tentés de les ramener au bercail uniquement par la douceur et la mansuétude !

Si loin nous-mêmes de l'esprit de l'Évangile, comment osons-nous encore nous plaindre du sort qui nous est fait ?

Comment n'avons-nous pas la loyauté et la perspicacité de frapper tout d'abord notre poitrine au lieu de frapper celle des autres !

Et encore ce n'est là qu'une des faces de la question.

Si le conflit entre la science et la foi paraît à certains si redoutable et précipite dans l'incrédulité ou le scepticisme tant d'âmes inquiètes, nous n'oserions pas affirmer que nous n'en sommes pas responsables dans une large mesure. La compétence intellectuelle nous manqua bien souvent, en effet, pour répondre à la critique rationaliste. Alors que tout progressait autour de nous, nous restions dans une immobilité stérile, tant étaient grandes notre paresse et notre routine. « Ce n'est point par ce qu'ils savent, que les ennemis du christianisme sont forts, disait déjà Lamennais en 1828, mais par ce qu'ignorent ses défenseurs naturels (1) ».

Nous nous sommes laissé devancer jusque sur le terrain social lui-même, alors qu'en vertu de nos principes libérateurs, nous aurions toujours dû prendre l'initiative

(1) LAMENNAIS, *Progrès de la révolution et de la guerre contre l'Église*. Paris, 1828, p. 184.

de toutes les grandes réformes. Pour notre malheur, nous avons oublié, bien souvent, hélas! d'ouvrir notre sillon pour y confier l'admirable grain de sénevé et nous nous étonnons que l'arbre de l'Évangile ne couvre pas la terre de ses vigoureuses frondaisons!

Politiquement parlant enfin, et en dépit de Léon XIII, nous avons accumulé, depuis trente ans, fautes sur fautes. L'expérience, lumineuse cependant, ne paraît pas suffisamment concluante, puisque certains des nôtres usent encore leur vie à regretter le passé, au lieu de songer à préparer l'avenir.

Cette situation est telle que Georges Fonsegrive, l'éminent directeur de *la Quinzaine*, ne craignait pas d'écrire, en novembre 1901, que les plus attristants de nos maux « ne sont pas ceux dont la cause peut se trouver dans des manœuvres savantes de l'ennemi; ce sont ceux qui nous viennent de frères bien intentionnés

peut-être, mais sûrement aveugles et qui travaillent de leurs mains ignorantes et folles à détruire cela même qu'ils croient sauver (1) ».

Tout cela est bien douloureux, mais incontestable.

Néanmoins, « les motifs d'espérer » se précisent heureusement chaque jour.

Il faudrait vivre complètement en dehors du mouvement catholique contemporain pour ne pas être frappé des efforts considérables qui sont tentés, depuis ces dix dernières années, dans le but de libérer le catholicisme de toutes ces causes d'affaiblissement.

Il n'est pas niable qu'un puissant mouvement de tolérance se propage de plus en plus parmi les disciples du Christ. Les haines deviennent moins vivaces. Les doctrines néfastes de l'antisémitisme et de

(1) *Quinzaine*, 1<sup>er</sup> novembre 1901. A nos lecteurs. Préface pour la huitième année.

l'antiprotestantisme perdent chaque jour du terrain. Le respect de la conscience individuelle grandit. Les tenants d'une opinion contraire ne sont plus considérés comme des ennemis, mais comme des frères séparés ou égarés. Les polémiques personnelles et violentes ont perdu leur crédit. Le plus pur esprit de l'Évangile, c'est-à-dire l'esprit de mansuétude et de charité commence à reflleurir dans certains cœurs, comme au printemps du christianisme. Des voix éloquents se lèvent des quatre coins de l'horizon contre l'étroitesse d'esprit.

Dans une admirable lettre pastorale qu'il faut lire en entier, M<sup>gr</sup> Lacroix, évêque de Tarentaise, enseigne aux fidèles de son diocèse :

« Que le prochain à aimer, c'est l'ennemi héréditaire, c'est l'homme appartenant à une nation qui fut en guerre avec votre patrie... C'est l'homme de race inférieure ou de couleur différente de la vôtre... C'est

l'homme qui ne pense pas comme vous en politique, qui n'est ni de votre groupe ni de votre parti, qui propage des doctrines que vous jugez subversives... car il est homme, c'est-à-dire un être qui vous est frère par la chair, le sang et l'âme, et à ce titre il a droit à votre amour... Le prochain à aimer, c'est l'hétérodoxe, c'est celui qui ne partage pas votre foi, car vous n'avez pas qualité pour juger s'il est ou non dans la bonne foi... Le prochain à aimer, c'est l'homme qui ne croit pas au Christ rédempteur, l'homme qui croit que le ciel est vide et sourd... Le prochain à aimer, c'est le sectaire fanatique qui, dans sa fureur, voudrait anéantir Dieu et ceux qui le servent, c'est l'apostat, c'est l'homme qui a renié sa foi et déverse l'insulte et l'outrage sur les chrétiens demeurés fidèles... Leur sort est digne de larmes, car il n'est point de conditions si lamentables... Aimez-les, rendez-leur tous les services en votre pouvoir et, par votre

bonne grâce obstinée, faites naître en eux cette pensée qu'étant plus vertueux, vous devez avoir pour vous la Justice et la Vérité... mais ce n'est pas à vous qu'il appartient de leur faire un crime de leur incrédulité... Arrière donc l'étroitesse d'esprit, les rivalités, les jalousies, les rancunes et les haines (1) ».

Le regretté Émile Trolliet et son intime ami Olivier Billiaz n'ont cessé, dans *la Revue idéaliste*, de se faire les champions d'un tel programme.

Il faudrait encore citer le doux abbé Lemire, avec son œuvre aussi lénifiante que son sourire, et ne pas oublier les tenaces efforts de l'abbé Naudet, directeur de *la Justice sociale*.

Plus récemment encore, Léon Chainé,

(1) Extrait de la lettre pastorale de S. G. Mgr Lacroix, évêque de Tarentaise, *l'Indépendant savoyard*, 8 février 1902, reproduite dans *la Revue du Clergé français*, 1<sup>er</sup> mars 1902.

dans un livre d'une brûlante actualité, mais fort contestable sur plus d'un point, publiait un admirable plaidoyer en faveur de toutes les idées de tolérance et de justice (1).

Et enfin, parmi tant d'autres, comment ne pas assigner une place à part au généreux fondateur du *Sillon*, Marc Sangnier, dont les lèvres éloquentes ne se lassent pas de proclamer que « l'amour est plus fort que la haine ».

De telles semences, jetées à pleines mains dans les esprits et dans les cœurs, font espérer pour nos petits-fils les plus abondantes moissons.

Les catholiques ne font pas de moindres efforts pour suivre désormais leurs contemporains sur le terrain de la science, de la philosophie et de l'histoire.

Les longues et subtiles chicanes dans lesquelles s'épuisait vainement l'ardeur de

(1) LÉON CHAINÉ, *Les catholiques français et leurs difficultés actuelles*. Paris, Storck, 1904.

tant de théologiens n'offrent plus qu'un intérêt historique. La rhétorique, le syllogisme, l'argumentation purement verbale employée à tout propos dans l'enseignement clérical meurent tranquillement de leur bonne mort.

Des monographies très sérieuses et documentées sont chaque jour signées de noms catholiques.

Des critiques éminents comme Mgr Mignot, archevêque d'Albi, l'abbé Loisy, l'abbé Turmel, le Père Lagrange, l'abbé Vacandard, Mgr Battifol, le P. Ermoni, le P. Rose, l'abbé Jacquier, l'abbé Tixeront, etc... n'hésitent pas, avec des tempéraments divers, à aborder de front les questions les plus délicates de l'Ancien et du Nouveau Testament, prouvant ainsi, par leur exemple même, que la foi catholique n'a rien à redouter des investigations de la science la plus scrupuleuse.

Des historiens tels que Mgr Duchesne,

J. Guiraud, G. Goyau, Baudrillard, Thu-reau-Dangin, Chénon, Allard, Krauss, Hemmer, Funck, Kurth, etc. ont sensiblement relevé le niveau des études historiques ecclésiastiques, en s'inspirant des méthodes scientifiques modernes, en dépit de l'esprit de système qui régnait si effrontément jusqu'alors parmi nous (1).

Des philosophes catholiques comme Ollé-Laprune, Blondel, Fonsegrive, Laberthonnière, Dunan, Bazailles, Ruysen, Leclère, abbé Denis, abbé Piat, Mgr Mercier, Sertillanges, etc. font partie de l'élite des penseurs de notre temps.

Des écrivains comme Brunetière, Mel-

(1) M. F. Picavet, à propos du congrès international d'histoire des religions (Bâle, 28 août - 2 septembre), écrivait cette phrase significative dans la *Revue philosophique* dirigée par Th. Ribot : « A leur tour les catholiques, sous la direction de Léon XIII, sont entrés dans cette voie et nous avons eu, depuis douze ans, mainte occasion de signaler, ici même, des travaux qui méritaient d'être retenus par des historiens et des savants. » (*Revue philosophique*, décembre 1904, p. 631.)

chior de Vogüé, Victor Giraud, Félix Klein, Anatole Leroy-Beaulieu, P. Viollet, etc; des savants comme Grasset de Montpellier, le vicomte d'Adhémar, Duhem, de Lapparent, Branly, Arcelin, etc. (1) mettent au

(1) Peu de temps après avoir écrit ces pages, nous apprenions la douloureuse nouvelle de la mort de M. Arcelin. Peu de morts nous ont été personnellement plus cruelle que celle de ce grand savant et de ce grand chrétien, qui daignait nous honorer d'une tendre amitié. Plusieurs chapitres de ce volume avaient même été relus par lui, et nous croyons accomplir un devoir de piété filiale en reproduisant en note le remarquable discours que prononça M. Duréaut sur sa tombe :

« Il y a quelques jours à peine, l'Académie de Mâcon acclamait comme son président pour l'année 1905, qui doit marquer son centenaire, celui d'entre nous, dont le travail, dans ce passé d'un siècle, lui avait fait le plus d'honneur.

« Cet hommage unanime de sa reconnaissance s'adressait à Arcelin qui, membre titulaire depuis plus de trente-six ans, avait été déjà quatorze ans son secrétaire perpétuel et deux fois son président.

« Et voilà qu'aujourd'hui, j'ai le pénible devoir d'apporter l'adieu suprême de notre compagnie désolée à ce confrère éminent, brusquement ravi, comme par un coup de foudre, à notre attachement et à nos respects.

« Ah! plus je comprends, hélas, ce que nous perdons en le perdant, plus je sens mon insuffisance à parler dignement de lui.

service du catholicisme leur haute valeur intellectuelle.

Pour apprécier à leur juste valeur ces

« Pour bien dire, en effet, tout ce qu'il valait, il faudrait le valoir lui-même! Et qui d'entre nous oserait y prétendre?

« Aussi bien, l'exposition seulement de son œuvre maconnaise remplirait un volume, et ce n'est ni l'heure ni le lieu de retenir, par une analyse déplacée de ses admirables travaux, l'attention de ceux qui lui doivent leurs larmes.

« Je n'essaierai donc pas d'exprimer autre chose ici que la peine profonde et le deuil douloureux dont sa mort subite nous remplit.

« Adrien Arcelin est né à Puissé (Saône-et-Loire), le 30 novembre 1838. Après de solides et brillantes études au lycée de Mâcon, puis à l'École des chartes où le dirigea tout naturellement son goût inné pour l'archéologie, il fut nommé archiviste du département de la Haute-Marne. Mais il ne conserva ce poste que peu d'années, et revint de bonne heure au pays natal.

« D'ordinaire, quand un homme abandonne les fonctions publiques, c'est par besoin de repos, par lassitude, ou par désir de loisir; Arcelin, lui, abandonna les siennes par amour du travail, par passion de la science! Et lorsqu'il quitta son emploi, ce fut pour commencer sa vraie carrière : et quelle noble carrière!

« Officiellement, il fut chargé d'une mission scientifique en Orient, pour le ministère de l'Instruction publique, et « collaborateur de la carte géologique détaillée de la « France », pour le ministère des Travaux publics.

efforts vraiment considérables, il suffit de parcourir nos principales revues :

*La Quinzaine*, la *Revue du Clergé français*, les *Annales de Philosophie chrétienne*,

« Avec quelle distinction magistrale il remplit ces deux délégations, nous le voyons, d'une part, dans ses rapports et mémoires si remarquables envoyés du Caire, en 1869, au ministère de l'Instruction publique, et dont certains extraits relatifs à l'industrie primitive en Égypte et en Syrie, furent publiés la même année, dans les *Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme*; nous le voyons d'autre part, dans son explication de la *Carte géologique des deux cantons de Mâcon (nord et sud)*, publiée en 1881, à l'appui de sa carte, et qui restera comme un merveilleux monument d'observation précise et de science définitive. Mais, ce n'est là qu'un très faible fragment de son œuvre.

« Depuis 1864 jusqu'à sa mort, il a donné, soit isolément, soit dans les revues, soit dans les annales de l'Académie de Mâcon, soit dans des recueils de sociétés savantes, un nombre considérable d'études dont la variété et la solidité dénotent un savoir vraiment encyclopédique.

« Anthropologie, préhistoire, archéologie, paléographie, histoire, géologie, minéralogie, botanique, philosophie, sociologie, il a tout étudié, tout sondé, tout raisonné, avec une sagacité hardie et une sagesse éminemment réfléchie. Mais la grande passion de sa vie fut dévouée à l'archéologie préhistorique et à l'anthropologie.

« C'est là surtout qu'il faut le suivre.

« Dès 1868, il les étudie dans un travail sur la vallée de la Saône.

la *Revue biblique*; la *Revue d'histoire et de littérature ecclésiastiques*, la *Revue de philosophie*, le *Correspondant*, etc..., etc...

De plus en plus pénétrés des besoins de

« En 1870, il édite, comme un ouvrage posthume de son maître et ami M. de Terry, le *Mâconnais préhistorique*, mémoire sur les âges de la pierre, du bronze et du fer, en Mâconnais. Mais cet ouvrage, publié par l'Académie de Mâcon, il l'enrichit grandement par des additions personnelles importantes, et notamment par un atlas de quarante-deux planches in-4° admirablement dessinées par lui-même.

« En 1872, il écrit une fantaisie scientifique sérieuse : *Solutré ou les chasseurs de rennes de l'Europe centrale*.

« En 1873 et en 1875, il publie les *Renseignements généraux des fouilles de Solutré*, entreprises et suivies après M. de Terry, par lui et par M. l'abbé Ducrost. Tels sont ses ouvrages édités isolément.

« Je ne veux pas m'étendre sur ceux qui ont paru dans des publications diverses. Je me borne à signaler, comme un travail admirablement suivi, la *Revue d'anthropologie* qu'il écrivait régulièrement chaque année depuis 1876, dans la *Revue des questions scientifiques*, de Bruxelles, car c'est là, dans cet organe scientifique véritablement européen, que l'ont connu nombre d'étrangers qui l'admirent. Mais nos annales, en particulier, ont été gratifiées par lui de nombreuses études, toutes substantielles, toutes solides, toutes belles. On y trouve successivement :

« En 1869 : les *Bergers de la Saône* (temps celtiques, bronze, fer); l'*Age des rennes en Mâconnais* (mémoire sur

notre époque, les chefs catholiques, avec une prudente audace, ne craignent point d'analyser publiquement nos faiblesses et nos fautes.

la station du Crot du Charnier, à Solutré; son discours de réception à l'Académie de Mâcon, dont les pages synthétiques, tout imprégnées de la poésie et de la philosophie de la science, révèlent la maturité de son intelligence, l'ampleur de ses connaissances, la hauteur de ses vues, la distinction de sa pensée; le mémoire de sa mission scientifique en Orient sur *l'Industrie primitive en Égypte*.

« En 1870 : *la Notice biographique de son maître en pré-histoire, M. de Ferry ou Terry*.

« En 1871 : *la Station préhistorique de Solutré* (lettre à M. l'abbé Duerost).

« En 1872 : *l'Age de pierre et la classification préhistorique d'après les données égyptiennes* (réponse à MM. Chabas et Lepsius).

« En 1873 : *la Chronologie préhistorique, d'après l'Étude des bergers de la Saône*.

« En 1874 : *la Question anthropologique à Solutré et les Silix de Volqu*.

« En 1876 : *le Terrain carbonisé aux environs de Mâcon*.

« En 1877 : *les Formations tertiaires et quaternaires des environs de Mâcon*.

« En 1878 : *les Archives domestiques et les livres de famille; l'Histoire du château de la Roche de Solutré; et la Notice biographique de M. Alfred de Jurigny*.

Au risque d'être traités d'incendiaires et d'iconoclastes, ils mettent le feu aux broussailles de préjugés qui retardent notre marche en avant et brisent, de leurs mains vigoureuses, les idoles qui paganisent en-

« En 1881 : *Explication de la carte géologique des deux cantons de Mâcon (nord et sud)*.

« En 1887 : *l'Homme tertiaire*.

« En 1888 : *la Science sociale*,

« En 1889 : *l'Enlèvement de l'artillerie du château de Pierreclos, en 1790*.

« En 1899 : *Quelques problèmes relatifs à l'antiquité préhistorique*.

« J'arrête là cette énumération sans commentaires, mais je puis bien dire que, dans tout ce qui, durant ces trente-six années, chez nous comme ailleurs, a été signé Arcelin, on ne rencontre rien qui soit jamais une fantaisie légère, une compilation lourde, une œuvre faible; tout présente un caractère sérieux, original et bien personnel.

« Intelligence compréhensive et lumineuse, esprit de vaste envergure, raison large et logique, réflexion de haute gravité, langue franche et élégante, Arcelin réunissait les dons les plus rares qui font l'écrivain, le savant et le penseur.

« Et ce fond magnifique de puissance laborieuse était orné d'une grâce de modestie délicate, d'une fraîcheur de simplicité discrète.

« Ce travailleur d'élite était par surcroît un homme aimable et charmant.

core nos églises catholiques et énervent la vraie piété des fideles.

Ils sont convaincus, et à juste titre, qu'il n'y a pas de meilleur moyen pour conqué-

« Il était mieux que cela!

« J'ai parlé du savant : que ceux qui l'ont bien pénétré dans sa vie intime, dans son caractère et dans son cœur viennent dire ce qu'ils en savent! ce que j'en sais, moi, suffirait à l'honneur de chacun d'entre nous.

« Arcelin était dans la plus belle acception de ce mot, un honnête homme.

« Homme de famille et de devoir, sa vie était une leçon vivante, un modèle exemplaire. On découvrait, en son privé, en même temps que les qualités maitresses de son esprit, les séduisantes vertus de son caractère.

« Dans sa physionomie éclairée, sur son front si pur, rayonnaient, avec la bonté d'un esprit indulgent, et d'un cœur charitable, la sérénité d'un bel équilibre moral, et comme le reflet d'une âme socratique. Chrétien pratiquant et fidèle, comme chez Claude Bernard, comme chez Pasteur, sa foi lumineuse et affermie accompagnait avec sécurité, dans les profondeurs de la science, les investigations de la claire raison.

« Il semble que ce soit pour lui que sont écrites ces pages de l'*Imitation* qui, par hasard, me tombaient hier sous les yeux :

« Tout homme désire naturellement s'instruire ; mais, la science, sans la crainte de Dieu, que vaut-elle?... Si je n'ai pas la charité, quand j'aurais toute la science du monde, à quoi cela me servirait-il devant Dieu, qui me

rir les esprits que de suivre toujours la voie droite.

Aussi, peu à peu, ces idées libératrices pénètrent-elles dans les cerveaux. Un abus

« jugera sur mes œuvres?... Voulez-vous apprendre et savoir quelque chose qui vous serve? Aimez à vivre « inconnu et à être compté pour rien... »

« Et ces mots me rappelaient que dans une circonstance spéciale de moi connue, où, à son insu, des démarches avaient été commencées pour lui faire décerner une de ces distinctions honorifiques dont la plus haute eût été, certes, cent fois inférieure à son mérite, Arcelin avait impérieusement tout arrêté.

« Et en lisant encore ces versets inspirés : « O vérité, qui êtes Dieu, faites que je sois un avec vous, dans un amour éternel!... que tous les docteurs se taisent, que toutes les créatures soient dans le silence devant vous : parlez-moi vous seul! » Je songeais aux graves méditations de ce noble esprit, où la Foi et la Raison projetaient conjointement leurs lumières, leurs espoirs et leurs certitudes assurées. Et (est-ce profanation? est-ce piété?) je rapprochais de ces paroles du livre sublime les paroles d'Arcelin qui terminent l'avant-propos de son *Explication de la carte géologique des deux cantons de Mâcon*.

« On pourra tourner longtemps les feuillets du livre de la nature sans en voir la fin. La science humaine parvient sans doute à saisir quelques-unes des grandes lignes du plan providentiel, mais d'impénétrables mystères se dresseront toujours à l'horizon, pour marquer à l'homme les limites de son savoir, et faire éclater son admiration pour le

signalé est presque toujours un abus condamné, puis supprimé.

Sans doute, les critiques dépassent parfois la mesure, mais le temps se charge

« créateur. Ce côté profondément philosophique et religieux de nos belles études n'est pas un des moindres attraits qu'elles présentent aux esprits avides de savoir et de connaître. Le plus petit rayon de l'éternelle vérité, clairement entrevu, est certainement une des plus grandes jouissances morales qui soient données à l'homme, en récompense de ses efforts. »

« Nul, hélas! ne peut se flatter d'échapper ici-bas aux misères, mais lorsqu'un homme élève ainsi constamment sa pensée et son labeur, il atteint, vivant, à des régions hautes et sereines, inaccessibles au vulgaire, il y trouve des consolations supérieures et des joies infinies : il vit, comme disait noblement Beethoven, plus près de Dieu que les autres hommes.

« Et quand la mort le frappe, fût-ce d'une attaque imprévue et subite, elle ne fait que le dégager de ses biens et de ses contingences, pour le mettre enfin face à face avec cette vérité si ardemment désirée, si passionnément poursuivie, dont toute la science de la terre ne peut donner que d'incertains rayons et que l'âme fidèle à sans cesse évoquée, comme le verset de l'*Imitation* : « O vérité, qui êtes Dieu, faites que je sois un avec vous, dans un amour éternel!... »

« Cher Arcelin,

« Un destin cruel dont la fatalité nous accable vous enlève à notre confiance au moment même où nous mettions

d'éliminer ce qui est chimérique et de retenir ce qui est utile et juste.

Ce n'est pas, comme le voudraient certains tempéraments chagrins et revêches, en fulminant les anathèmes et en brandissant intempestivement le marteau de l'auto-

en vous tous les espoirs des solennités de notre centenaire.

« Le pays mâconnais perd un de ses plus dignes fils, l'Académie le meilleur et le plus glorieux des siens, chacun de nous un confrère admiré et vénéré. Mais vous êtes de ceux dont parle le poète, qui laissent, en expirant, d'immortels héritiers, et que l'affreuse nuit ne prend pas tout entier.

« Vous nous laissez de vous un précieux héritage, vos beaux travaux qui font de longtemps partie intégrante de notre patrimoine académique. Et les savants qui, en 1905 et plus tard viendront à nous, y viendront toujours attirés comme par un phare lumineux, par le magnétique monument de probité intellectuelle et de science consciencieuse élevé par vous : *Le Mâconnais préhistorique*.

« Ainsi, cher et honoré confrère, même enlevé à notre affection, vous demeurerez, par votre œuvre, éternellement à nous, et, tant que l'Académie de Mâcon subsistera, elle conservera, dans une pieuse reconnaissance, votre souvenir comme celui d'un véritable bienfaiteur.

« Adieu, cher ami, cher maître! Tous nos confrères, sans distinction, présents ou absents, sont ici confondus dans ce suprême hommage de mon amitié, de mon admiration et de mes inconsolables regrets. »

rité que l'on obtiendra l'unité morale et la pacification des esprits, mais en éclairant charitablement les hommes et en jetant plus de lumière sur les points obscurs ou contestés.

Comme l'écrivait si opportunément Mgr Mignot, avec toute sa compétence de théologien et de critique :

« En réclamant pour les savants catholiques le droit de poursuivre librement leurs études sous la sauvegarde de l'Eglise, accordons-leur le droit très humain de se tromper quelquefois. L'erreur est une des vicissitudes inévitables du développement de l'esprit; elle est souvent, pour le savant sincère, un chemin détourné qui conduit à la vérité, et elle a moins d'inconvénients pour le savant catholique que pour tout autre, car elle ne peut être que passagère chez lui, et elle n'engage ni la théologie ni l'Eglise, qui sauront, l'heure venue, la redresser. Laissons donc à la discussion le temps de

faire son œuvre; n'y faisons usage que de procédés scientifiques et non point de ces invectives ou de ces violences qui témoignent d'un zèle pour l'orthodoxie plus digne de chevaliers errants que de savants consciencieux (1). »

Si les catholiques voulaient, une fois pour toutes, entrer résolument dans cette voie, vingt ans leur suffiraient pour reconquérir une situation prépondérante.

« La vie qui cherche à se répandre écarte les choses mortes, dit Mgr Spalding, et si vous êtes un foyer de force vivifiante, ne faites pas le métier de fossoyeur (2). »

Efforçons-nous donc d'augmenter notre prestige intellectuel et, en toutes circons-

(1) Mgr MIGNOT, archevêque d'Albi, *La méthode de la théologie*. Cet important discours a été prononcé le 13 novembre 1901, à la séance de rentrée de l'Institut catholique de Toulouse. Il a été reproduit par le *Bulletin de littérature ecclésiastique*, et par la *Revue du clergé français* (15 décembre 1901).

(2) *Opportunité*, par Mgr SPALDING, évêque de Peoria. (Paris, Lethielleux).

tances, demeurons les tenants de la loyauté et les amants de la justice!

Soyons tout à la fois les modérateurs et les initiateurs du mouvement social qui emporte le monde vers un idéal meilleur, et nous obéirons ainsi aux tendances les plus profondes du christianisme.

L'instant est d'autant plus propice que bien des âmes ne savent plus sur quelle étoile directrice fixer leurs regards. Dans leur précipitation à vouloir détruire le catholicisme, les rationalistes ont non seulement tout renversé, mais, ensevelis eux-mêmes sous les ruines qu'ils ont faites, demeurent incapables d'édifier la cité future. L'anarchie la plus désolante règne aussi bien dans le domaine de la critique, de la philosophie, de la morale, que dans celui de la sociologie et de la politique.

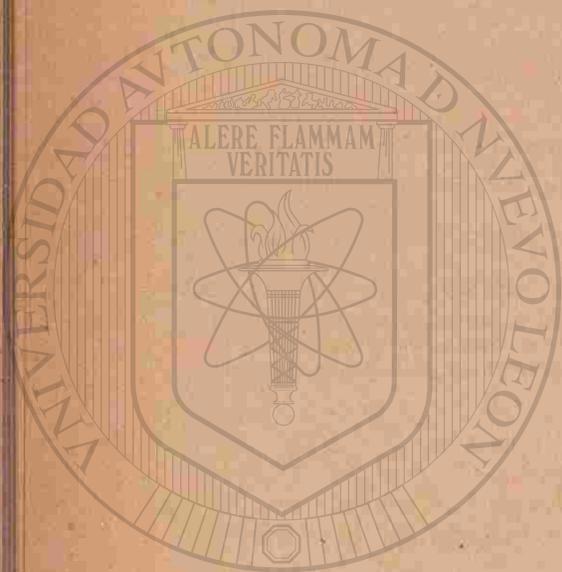
N'est-ce pas là une situation absolument intenable pour tout esprit droit et loyal?

Aussi bien, Francis de Pressensé, à

l'heure où les haines politiques n'avaient pas encore dévasté son âme, le comprenait-il admirablement, lui qui écrivait, en guise de conclusion à son étude sur le cardinal Manning :

« La coupe que l'on nous offre est pleine d'un breuvage mortel : rejetons ce poison ! Comme la femme de l'Évangile, plutôt que de laisser échapper le Christ, peut-être faudra-t-il que notre génération saisisse les franges de son manteau ? Peut-être même faudra-t-il qu'elle s'attache aux pas de ses disciples, quand ce ne serait que pour être touchée par cette ombre de Pierre qui guérissait les malades de Jérusalem (1). »

(1) Francis de Pressensé, *Le cardinal Manning*, préface p. 102. (Paris, librairie Perrin et C<sup>ie</sup>, 1896.)



## BIBLIOGRAPHIE

---

Nous n'indiquons pas ici la bibliographie détaillée de toutes les questions traitées dans ce volume. Nous nous permettons seulement de recommander un certain nombre d'ouvrages à tous ceux qui n'ont pas le loisir de se livrer à une étude plus approfondie :

BALFOUR, *les Bases de la croyance.*

BERGSON, *Matière et mémoire.*

BLONDEL (Maurice), *l'Action.*

BRUNETIÈRE, *Discours de Combat, Sur les chemins de la croyance.*

CARO, *l'Idée de Dieu et les nouveaux critiques.*

CHAIÑE (Léon), *les Catholiques français et leurs difficultés actuelles.*

DUNAN (Charles), *Essai de philosophie générale.*

FAYE, *Origine des mondes.*

FONSECRIVES, *le Catholicisme et la vie de l'esprit.*

GAUDRY (Albert), *Essais de paléontologie philosophique.*

GOYAU (Georges), *l'Allemagne religieuse; le Protestantisme; Autour du catholicisme social.*

GRASSET (Professeur), *les Limites de la biologie.*

HANNEQUIN, *Introduction à l'étude de la psychologie.*

306 L'AGONIE DU CATHOLICISME...?

HULST (D'), *Mélanges philosophiques; Conférences de Notre-Dame.*

LABERTHONNIÈRE, *le Problème religieux; le Réalisme chrétien et l'idéalisme grec.*

LEPIN, *Jésus, Messie et fils de Dieu, d'après les évangiles synoptiques.*

LOISY, *l'Évangile et l'Église; Histoire d'un petit livre.*

MAILLET, *la Création et la Providence.*

OLLÉ LAPRUNE, *le Prix de la Vie; la Vitalité chrétienne.*

PIAT (Abbé), *la Personne humaine.*

SANGNIER (Marc), *l'Esprit démocratique.*

SERTILLANGES, *les Sources de la croyance en Dieu.*

TIXERONT (J.), *Histoire des dogmes.*

TURMEL (J.), *Histoire de la théologie positive.*

INDEX DES NOMS

- |  |                                   |
|--|-----------------------------------|
| ACTES (apôtres), 146.                  | BRUNETIÈRE, 39, 202, 289.         |
| ACTION (L'), 255.                      | BÜCHNER, 73.                      |
| ADHÉMAR (vicomte d'), 290.             | BUISSON, 251, 252, 253, 255, 256. |
| ALLARD (Paul), 289.                    | BURNOUF, 259.                     |
| ARCELIN, 290.                          | CARO, 57, 111.                    |
| ARISTOTE, 257.                         | CAZAGNOL, 33.                     |
| AUGUSTIN (saint), 247.                 | CHAINED (Léon), 15, 287.          |
| BAIN, 80.                              | CHARBONNEL, 231.                  |
| BAINVEL, 25, 44.                       | CHÉNON, 289.                      |
| BATTIFOL (M <sup>re</sup> ), 223, 225. | CLAPARÈDE, 97.                    |
| BAUBRILLARD, 289.                      | CLEMENCEAU, 263, 264, 265.        |
| BAZILLAS, 289.                         | COUSIN, 74, 107.                  |
| BÉRENGER (Henry), 2, 4, 7, 231.        |                                   |
| BERGSON, 80, 210.                      | DANTEC (Lé), 82, 100, 256.        |
| BERTHELOT, 134, 256.                   | DARWIN, 47.                       |
| BILLIAZ, 286.                          | DEBIERRE, 76, 80, 231.            |
| BLONDEL, 59, 182, 207, 255, 289.       | DELBOEUF, 51, 80.                 |
| BOUGLÉ, 233.                           | DELPECH, 267.                     |
| BOURRIER, 223.                         | DENIS (abbé), 136.                |
| BOUÏROUX, 210, 258.                    | DESCARTES, 253, 257.              |
| BRANLY, 290.                           | DOLLEUS (Ch.), 127.               |
| BROCA, 74.                             | DOUAI (C.), 17.                   |
|  | DUDOIS, 220.                      |

306 L'AGONIE DU CATHOLICISME...?

HULST (D'), *Mélanges philosophiques; Conférences de Notre-Dame.*

LABERTHONNIÈRE, *le Problème religieux; le Réalisme chrétien et l'idéalisme grec.*

LEPIN, *Jésus, Messie et fils de Dieu, d'après les évangiles synoptiques.*

LOISY, *l'Évangile et l'Église; Histoire d'un petit livre.*

MAILLET, *la Création et la Providence.*

OLLÉ LAPRUNE, *le Prix de la Vie; la Vitalité chrétienne.*

PIAT (Abbé), *la Personne humaine.*

SANGNIER (Marc), *l'Esprit démocratique.*

SERTILLANGES, *les Sources de la croyance en Dieu.*

TIXERONT (J.), *Histoire des dogmes.*

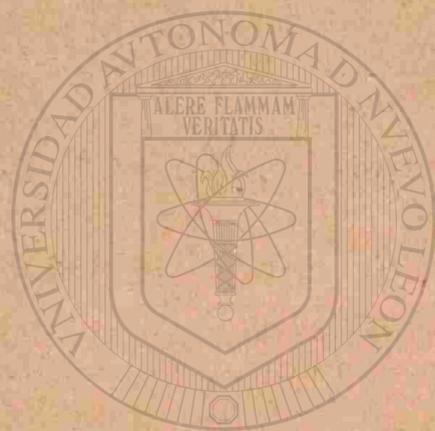
TURMEL (J.), *Histoire de la théologie positive.*

INDEX DES NOMS

- |  |                                   |
|--|-----------------------------------|
| ACTES (apôtres), 146.                  | BRUNETIÈRE, 39, 202, 289.         |
| ACTION (L'), 255.                      | BÜCHNER, 73.                      |
| ADHÉMAR (vicomte d'), 290.             | BUISSON, 251, 252, 253, 255, 256. |
| ALLARD (Paul), 289.                    | BURNOUF, 259.                     |
| ARCELIN, 290.                          | CARO, 57, 111.                    |
| ARISTOTE, 257.                         | CAZAGNOL, 33.                     |
| AUGUSTIN (saint), 247.                 | CHAINED (Léon), 15, 287.          |
| BAIN, 80.                              | CHARBONNEL, 231.                  |
| BAINVEL, 25, 44.                       | CHÉNON, 289.                      |
| BATTIFOL (M <sup>re</sup> ), 223, 225. | CLAPARÈDE, 97.                    |
| BAUBRILLARD, 289.                      | CLEMENCEAU, 263, 264, 265.        |
| BAZILLAS, 289.                         | COUSIN, 74, 107.                  |
| BÉRENGER (Henry), 2, 4, 7, 231.        |                                   |
| BERGSON, 80, 210.                      | DANTEC (Lé), 82, 100, 256.        |
| BERTHELOT, 134, 256.                   | DARWIN, 47.                       |
| BILLIAZ, 286.                          | DEBIERRE, 76, 80, 231.            |
| BLONDEL, 59, 182, 207, 255, 289.       | DELBOEUF, 51, 80.                 |
| BOUGLÉ, 233.                           | DELPECH, 267.                     |
| BOURRIER, 223.                         | DENIS (abbé), 136.                |
| BOUÏROUX, 210, 258.                    | DESCARTES, 253, 257.              |
| BRANLY, 290.                           | DOLLEUS (Ch.), 127.               |
| BROCA, 74.                             | DOUAI (C.), 17.                   |
|  | DUDOIS, 220.                      |

- DUCHESNE, 184, 288.  
 DUNAN (Charles), 96, 102, 103, 289.  
 DURÉAUT, 290.  
 EMERY, 246.  
 ERMONI, 222.  
 FAYE, 35.  
 FOGGAZZARO, 49.  
 FONSECRIVE, 100, 255, 282, 289.  
 FOULLÉE, 114.  
 FUNCK, 289.  
 GAUDRY, 46, 51, 53.  
 GAUTHIER, 41.  
 GIRAUD, 290.  
 GODARD, 49.  
 GOYAU, 289.  
 GRASSET, 95, 96, 258, 259.  
 GUIRAUD, 289.  
 HALLEUX, 97.  
 HANNEQUIN, 101.  
 HARNACK, 142, 145, 173, 259.  
 HAVET, 259, 263, 264.  
 HENRY, 244.  
 HERTZEN, 80.  
 HOECKEL, 256.  
 HULST (M<sup>re</sup> D'), 26, 131.  
 JACQUIER, 288.  
 JOERGENSEN, 110.  
 JOUFFROY, 62, 108, 116.  
 KANT, 257.  
 KLEIN, 290.  
 KIRWAN (DE), 46, 48.  
 KURTH, 289.  
 LABERTHONNIÈRE, 289.  
 LACROIX, 284.  
 LAGRANGE, 178, 288.  
 LAMENNAIS, 281.  
 LANGLOIS, 17.  
 LAPPARENT (DE), 290.  
 LAYALLEE, 235.  
 LÉA, 16.  
 LECLÈRE, 289.  
 LEGRAND, 257.  
 LEIBNITZ, 257.  
 LEJEUNE, 188.  
 LEMIRE, 286.  
 LEROY, 210.  
 LEROY-BEAULIEU, 290.  
 LIARD, 80, 258.  
 LIMOUSIN (Ch.), 52.  
 LITTRÉ, 127.  
 LOISY (abbé), 139, 142, 229, 260, 288.  
 LUC (saint), 150.  
 MAILLET, 53.  
 MANNING, 303.  
 MASSILLON, 243.  
 MATTHIEU (saint), 151.  
 MAUDSLEY, 80.  
 MAURY, 127.  
 MERCIER, 289.  
 MÉRIC (Élie), 247.  
 METSCHNIKOFF, 258.

- METRIE (LA), 70.  
 MIGNOT (M<sup>re</sup>), 31, 173, 225, 255, 288, 300, 301.  
 MONOD, 260.  
 NADAILLAC (DE), 97.  
 NAUDET, 286.  
 NEFFTZER, 127.  
 PASCAL, 68.  
 PETAU, 246.  
 PIAT, 262, 289.  
 PICAVET, 289.  
 PIERRE, 134.  
 PLATON, 257.  
 PRESSENSÉ (Francis DE), 302.  
 PRESSY (DE), 247.  
 PUAUX, 263.  
 QUATREFAGES (DE), 48.  
 QUINET (Edgard), 126.  
 RAISON (LA), 251.  
 RENAN, 18, 127, 132, 144, 204, 259.  
 RENOUVIER, 115, 199.  
 REUSS, 179.  
 RÉVILLE (A.), 138, 145, 259.  
 ROSE, 288.  
 ROTH, 179.  
 RUYSSSEN, 289.  
 SABATTIER, 10, 86.  
 SAINT-HILAIRE (Barthélemy), 37.  
 SANGNIER (Marc), 287.  
 SANVERT (abbé), 187.  
 SEAILLES, 256, 261.  
 SÈNÈQUE, 257.  
 SILLON (LE), 287.  
 SOREL, 208, 211, 262.  
 SPALDING, 301.  
 TAINE, 127.  
 TANNERY (J.), 80.  
 TÉRY (G.), 231.  
 TIXERONT, 288.  
 THUREAU-DANGIN, 289.  
 TRARIEUX, 263, 264.  
 TROLLIET, 286.  
 TURMEL, 288.  
 TYNDALL, 98.  
 VACANDARD, 288.  
 VERNES, 261.  
 VILLEBOIS, 210.  
 VIOLLET (Paul), 265, 266, 271, 272, 276, 290.  
 VOCT, 72.  
 VOGUÉ (Melchior DE), 290.  
 WUNDT, 80.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

## TABLE DES MATIÈRES

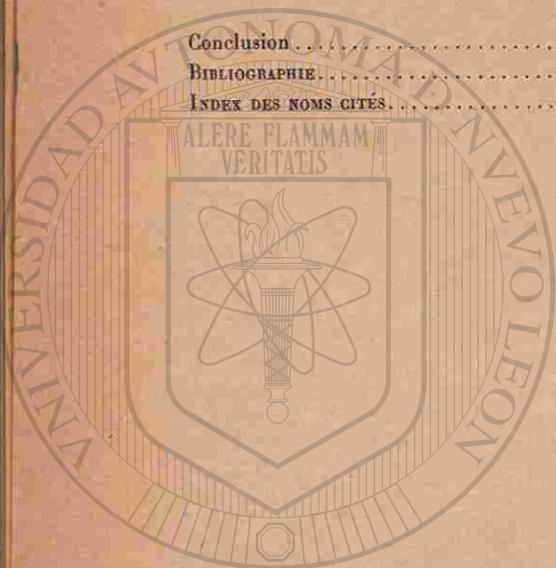
---

	Pages.
AVANT-PROPOS . . . . .	I
CHAPITRE PREMIER	
L'inéluctable problème . . . . .	1
CHAPITRE II	
L'existence de Dieu et la science contemporaine . . . . .	21
CHAPITRE III	
L'âme humaine devant les sciences physico-biologiques . . . . .	61
CHAPITRE IV	
Le Christ devant la critique . . . . .	119
CHAPITRE V	
Peut-on intellectuellement rester encore catholique? . . . . .	195

312 L'AGONIE DU CATHOLICISME...?

CHAPITRE VI

Conclusion .....	277
BIBLIOGRAPHIE .....	305
INDEX DES NOMS CITÉS .....	307



UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

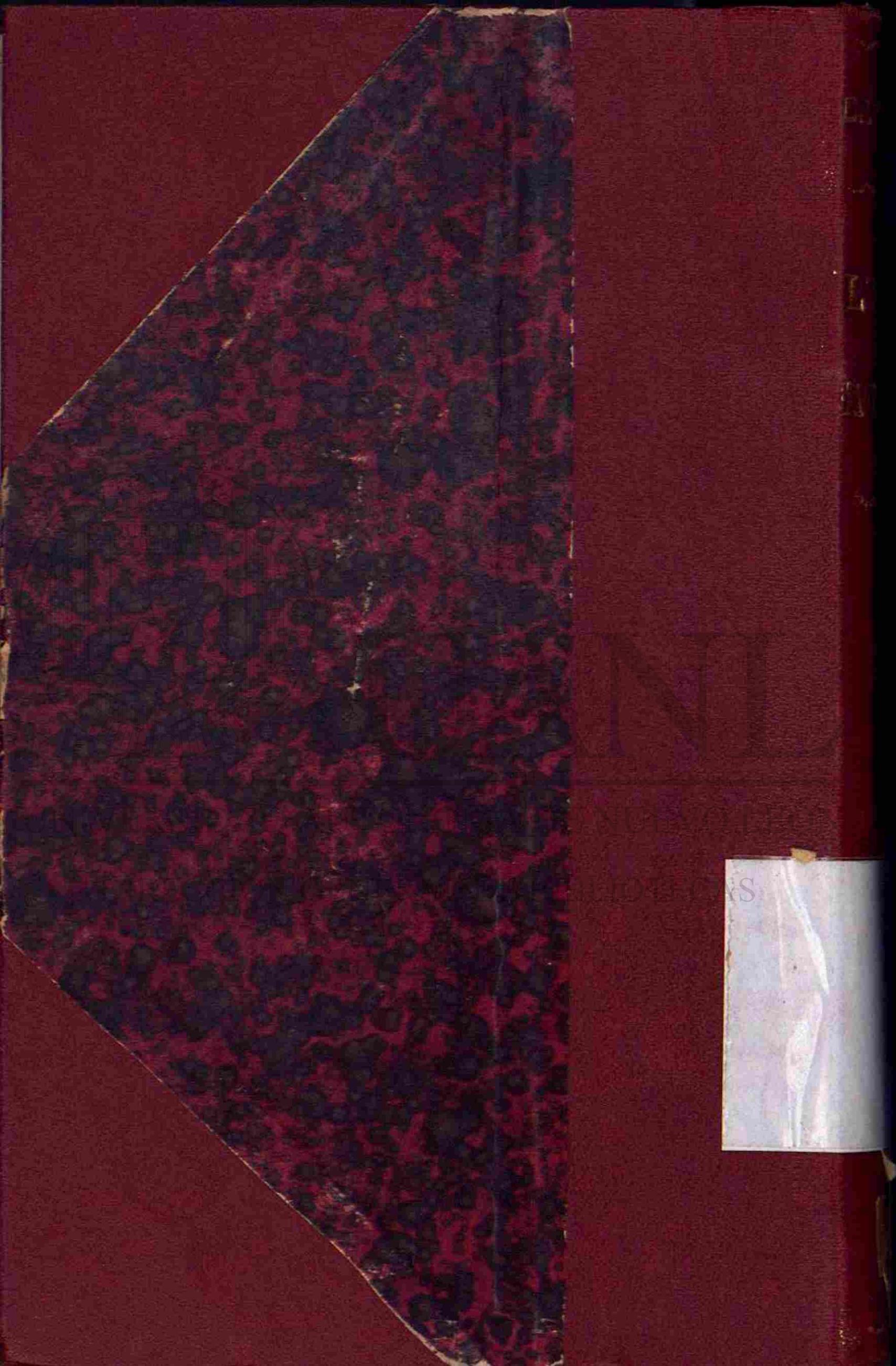


DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET C<sup>ie</sup>, 8, RUE GARANCIÈRE. — 6702.

A LA MÊME LIBRAIRIE

- A la jeunesse. Chrétien ou Agnostique*, par l'abbé L. PICARD, vicaire à la Primatiale de Lyon. 2<sup>e</sup> éd. Un vol. in-8° avec lettres de NN. SS. l'Archevêque de Lyon et l'Evêque de Loyal. 7 fr. 50
- Exposé de la Doctrine catholique**, par P. GIRODON, prêtre, directeur de l'Ecole Fénelon. Ouvrage précédé d'une introduction par Mgr d'HULST. 5<sup>e</sup> édition. Un vol. petit in-8°. 5 fr.
- Commentaire critique et moral sur l'Evangile selon saint Luc**, par P. GIRODON, prêtre, directeur de l'Ecole Fénelon. Un vol. in-8° écu avec deux cartes et cinq fac-similés. Prix. . . . . 6 fr.
- Les Espérances chrétiennes**, par A. COCHIN. 2<sup>e</sup> édition. Un vol. in-16 . . . . . 4 fr.
- Portraits de croyants**, par LÉON LEFÈBURE. Un vol. in-16. Prix . . . . . 3 fr. 50
- En Haut. Lettres de la comtesse de Saint-Martial (Sœur Blanche, Fille de la Charité)**. 16<sup>e</sup> édition. Un vol. in-8° écu. . 3 fr. 50
- Saint François de Sales**. Introduction à l'histoire du sentiment religieux en France au dix-septième siècle, par FORTUNAT STROWSKI, ancien élève de l'Ecole normale supérieure. Un volume in-8°. . . . . 7 fr. 50  
(Couronné par l'Académie française, prix Guizot.)
- La Congrégation (1801-1830)**, par GEOFFROY DE GRANDMAISON. Préface par M. le comte Albert DE MUN. 2<sup>e</sup> édit. Un beau volume in-8°. . . . . 7 fr. 50
- La Réaction contre le positivisme**, par l'abbé DE BROGLIE. Un vol. in-18. . . . . 3 fr. 50
- Étude sur les forces morales de la société contemporaine. La Religion et l'Eglise**, par L. DE BESSON. Un vol. in-8° carré . . . . . 7 fr. 50
- Concordat ou Séparation. Réflexions sur les rapports de l'Eglise catholique et de l'Etat français**, par Georges NOBLEMAIRE. Précédé d'une lettre de M. RIBOT. 4<sup>e</sup> édition. Un vol. in-16. . . . . 3 fr. 50
- La Renaissance catholique en Angleterre au dix-neuvième siècle**, par Paul THUREAU-DANGIN. Première partie : *Newman et le mouvement d'Oxford*. 4<sup>e</sup> édition. Un vol. in-8°. — Deuxième partie : *De la conversion de Newman à la mort de Wiseman (1845-1865)*. 2<sup>e</sup> édition. Un vol. in-8°. Prix de chaque volume . . . . . 7 fr. 50
- L'Eglise et l'Etat sous la monarchie de Juillet**, par Paul THUREAU-DANGIN, de l'Académie française. Un vol. in-18. 4 fr.
- L'Etat et l'Eglise**. Esquisse d'une séparation libérale, par G. DU PETIT-THOUARS. Un vol. in-8°. . . . . 3 fr.



S